STORAGE-ITEM
MAIN

LP9-Q01C
U.B.C. LIBRARY

THE LIBRARY

THE UNIVERSITY OF
BRITISH COLUMBIA

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of British Columbia Library

http://www.archive.org/details/paysagesdasiesib00asse

PAYSAGES
D'ASIE

SIBÉRIE — CHINE — CEYLAN

A 1514

HENRY ASSELIN

PAYSAGES D'ASIE

SIBÉRIE — CHINE — CEYLAN

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1911

Droits de traduction et de reproduction réservés.

ACP

A

PHILIPPE ET HÉLÈNE BERTHELOT

Leur ami,

H. A.

Paysages d'Asie

I

LA VILLE AUX CENT COUPOLES

Moscou, Décembre.

MATIN d'hiver, glacial, mais clair et sec; de la neige partout; un vent rude siffle en coups de lanière, soulevant çà et là, au ras de ce lac blanc, une mousse légère qui s'éparpille aussitôt; le ciel est d'un bleu très doux; un lointain soleil d'or jaune brille d'un éclat atténué, un éclat mesuré à cette heure matinale de décembre qui n'est plus celle du rêve et ne veut pas encore être celle de l'action.

Je parcours la ville en zigzag; je vais au gré de ma fantaisie, au hasard de la neige qui nivelle la route devant moi. Tout de suite, Moscou m'enthousiasme : je ne vois que lignes gracieuses ou imposantes, nuances délicates et variées, sous l'or patiné des coupoles. Et, sans doute, je subis l'influence de ce temps de lumière, de santé et de joie; car nos yeux voient selon la clarté ou l'ombre des jours, et nos impressions ont ceci de commun avec les papil-

lons qu'elles s'envolent gaiement s'il fait beau, qu'elles retombent et s'attristent s'il fait gris....

D'innombrables traîneaux vont, viennent, à grande allure, emportés par de petits chevaux fébriles, admirablement en forme, et que stimulent, dirait-on, l'aiguillon de la bise et la voix précipitée des clochettes dont l'airain sonore bourdonne à leurs oreilles. Sur ses deux patins bas, le traîneau rampe et fuit, vertigineux; tout près du cheval qu'il touche de l'extrémité de ses rênes terminées en fouet, le cocher est installé, énorme dans la peau de mouton qui l'emmitoufle, poil en dedans, cuir au dehors; son large dos abrite le voyageur ratatiné derrière lui, et dont les mains, aux brusques tournants qui s'opèrent sur un patin plus souvent que sur les deux, se cramponnent d'instinct au siège minuscule de la fragile embarcation.

Par les rues encombrées, autour des places, tout le jour et une partie de la nuit, vingt-cinq mille traîneaux filent ainsi, se croisent, se heurtent, sans jamais ralentir leur fière et vigoureuse allure, sans jamais qu'aucun de ces bruits discordants, propres au pavé de Paris, ne vienne troubler le rythme de leur course rapide, directe, tout d'un trait. Mes oreilles parisiennes s'étonnent de n'entendre absolument que le crissement de la glace sous les patins, le clapotement des sabots dans l'ouate humide de la neige, la sérénade légère des clochettes, les appels courts et graves des cochers.

Sur les trottoirs, devant les magasins aux étalages riches, dignes de Piccadilly ou de nos Boulevards, de nombreux piétons circulent, cuirassés de fourrure, bottés de caoutchouc ou de gros feutre imperméable, et casqués de bonnets à poil, pressés comme à Londres, sages, discrets comme à Vienne. On voit constamment les gens se découvrir et se signer plusieurs fois, de droite à gauche, avec force inclinaisons de tête; c'est qu'ils passent devant une icone enchâssée dans une niche, au-dessus d'une porte. Les bons moujiks eux-mêmes, rudes conducteurs de traîneaux, ne manquent pas à ce pieux devoir, si fréquente qu'en soit l'occasion : ils tiennent d'une main leurs rênes, et de l'autre, enlevant leur bonnet, ils esquissent rapidement de petits signes de croix habitués.

Est-ce la neige qui élargit ainsi ces avenues, ces boulevards, et donne à ces places ces proportions géantes? Tout ici me paraît vaste, ample, comme distribué par la main d'un architecte prodigue. Partout il y a de l'air, de l'espace, et l'on peut prendre du recul pour admirer dans leur ensemble les monuments. Cela, avec le beau temps, porte à l'optimisme : tout m'est sujet d'admiration et de joie.

Les monuments! Je cours de l'un à l'autre : voici le palais de la Douma, énorme et tout en angles, couleur de brique trop cuite; le Musée Historique, puissant et léger, une perfection de symétrie, de la force à la base, de la grâce dans les sommets, des détails exquis parmi un ensemble plein de majesté;

le musée Roumiantsov et le Grand Théâtre, avec leurs portiques à la grecque; la tour d'Ivan-le-Grand; les cathédrales, tout en bulbes; le Grand Palais, tout en façade, et le Petit Palais; la maison Morozov, aux couronnes de pierre ciselée; la porte Triomphale; l'église de la Nativité, aux cinq clochetons miniatures, bulbes aériens; voici les Riady, aux galeries luxueuses; le Roi des Canons, monstre pacifique, et la Reine des Cloches, désormais silencieuse; voici le Kremlin....

Non! voici la rue, la vie matérielle et grouillante, un marché en plein air, avec ses personnages intéressants, types de Slaves au front rond, aux yeux écartés, aux pommettes saillantes, au menton carré. Les moujiks ont l'air de gros poupards, avec leurs joues pleines et colorées, leurs yeux limpides; ils respirent la santé et la force; ils rient à belles dents. C'est, vers eux et vers leurs étalages de comestibles divers, une ruée d'acheteurs et d'acheteuses; l'immense place, en une matinée, est balayée comme par un souffle de rapine; le ventre de Moscou ne manque de rien; chacun, en s'en retournant, emporte dans des paniers, dans des filets, des charges invraisemblabes d'approvisionnements. Pourtant, tout est cher ici; on n'a pas grand'chose, dans cette ancienne capitale des Tsars, demeurée la citée des aristocraties russes, pour un rouble d'argent. Mais la ville est riche; la noblesse et la haute bourgeoisie mangent bien; des sommes énormes glissent chaque jour sur l'empois des nappes

blanches, entre les plats à la Lucullus, rares et fins autant que nombreux, entre les vins de France, les liqueurs de marque amie et alliée, et le « vodka » national qui se boit comme du petit lait. Il y a ici presque autant de restaurants « dorés » qu'on en peut compter à Paris, dans une tournée de grand-duc : ce n'est pas peu dire; les tziganes sont les mêmes et aussi les *Beau Danube Bleu*, les *Petite Tonkinoise* et les *Sourire d'Avril* : il n'y a guère que les grands-ducs qui soient ici moins authentiques....

J'ai constamment, à tout regarder, une impression de bien-être cossu, de luxe à bourse déliée : cette abondance générale sent sa corne à millions. Le peuple très pauvre et très quémandeur, la bourgeoisie et la noblesse très riches et très dépensières, ainsi va la Russie. L'épargne et les ressources du bas de laine sont inconnues en ce pays.

Moscou est une ville prodigue. Sans doute, il y a par là, de l'autre côté de la Moskova, des quartiers humblement laborieux, ou les traîneaux ne vont guère, où la foule en zibeline et en astrakan ne s'aventure pas, où les gros marchands d'ortolans n'auraient que faire. Mais j'imagine que ces faubourgs de la pauvreté sont bien loin, si loin que l'écho des plaintes qui s'y profèrent ne parvient pas jusqu'aux balcons de marbre des restaurants joyeux, où l'on mange sans faim. Toutes les villes sont ainsi partagées : côté des pauvres, côté des riches; mais jamais encore je n'avais si bien vu la barrière entre les deux

camps; Moscou riche ignore Moscou pauvre; rien dans la première ne fait songer à la seconde : ce sont vraiment deux villes distinctes et qui ne se mêlent pas.

Il a fallu plus et mieux que des plaintes pour émouvoir, un jour, le contentement tranquille de la bourgeoisie moscovite. C'était hier — qui le dirait aujourd'hui? La vague furieuse de la Révolution envahit ces quartiers de l'opulence où l'on vivait depuis longtemps dans une paix fastueuse. Nobles, bourgeois, peuple, soldats, tout Moscou fut de la bataille : elle dura plusieurs semaines et fut sanglante. On m'a affirmé que dix mille victimes jonchèrent ces mêmes avenues que j'admire à présent, élégantes et nettes! Dix mille victimes! Hier! Est-ce possible? Comment croire que ces colonnes de pierre, ces balcons dorés, ces vitrines ruisselantes des jeux de l'électricité sur les rivières de diamants ou sur les soies multicolores, furent éclaboussés de sang humain? Le « nitchevo » de ce peuple grand-enfant, armé d'une philosophie facile et sereine, conscient de sa force massive, et s'en remettant volontiers, quant au reste, aux interventions divines, domine les pires événements. Un jour chasse l'autre, et les choses n'ont exactement que la valeur qu'on y attache : « nitchevo »! C'est avec cela que l'ours russe s'est laissé prendre dans les filets du renard japonais, avec cela aussi que, si bien préparés qu'ils puissent être, les soulèvements révolutionnaires ne seront jamais, dans cet immense empire des

neiges, que des mouvements partiels, des coups de surprise qui étonneront les majorités et n'entraîneront que des minorités impuissantes.

Et puis, il semble bien que les forces brutales du peuple russe demeureront longtemps encore au service de cette double image du Mal puni et du Bien récompensé : Dieu et le Tsar. Quelqu'un, un Russe, m'a raconté cette anecdote déconcertante : c'était ici même, à Moscou, pendant les semaines de terreur qui suivirent les grandes émeutes. La répression, impitoyable, sévissait. Devant la boutique d'un joaillier, un cosaque, arme sur l'épaule, montait la garde. Le commerçant demande au soldat s'il est vrai qu'il ait ordre de tirer même sur les femmes et sur les enfants. Un petit garçon, un panier de pommes sur la tête, traverse justement la rue; le temps pour le cosaque d'épauler, de viser et de tirer : l'enfant tombe, le joaillier est renseigné!...

Voici, d'autre part, la place où a eu lieu l'attentat qui a coûté la vie au grand-duc Serge. C'est là, au milieu.... Le carrosse passait, tout a sauté. On a, paraît-il, retrouvé la tête du prince sur le toit d'un des bâtiments qui bordent la place....

Mais laissons toute cette horreur : aussi bien, si, parmi cette foule aisée, libre, heureuse, il est un homme ou une femme qui y pense encore, je veux bien être pendu à la tour d'Ivan-le-Grand. Ces visages-là sont tranquilles; et s'il en est d'autres, inquiets, agités de rêves justes et monstrueux, ils

sont là-bas, là-bas, loin, de l'autre côté de la Moskova aux flots paisibles.

Ces chemins de neige, égaux et lisses, avant de m'amener au pied du Kremlin, m'ont conduit devant la petite Chapelle d'Ibérie qui s'adosse à la Porte du même nom. Là, sans cesse, des gens viennent offrir des cierges à une Madone toute enrichie d'or et de pierres précieuses, qui trône, au-dessus d'un petit autel, parmi une cour nombreuse de saints et de saintes, icones semblablement fastueuses et fragiles. Puis, le cierge offert, en s'en allant, jusque sur le trottoir et dans la rue, les fidèles s'agenouillent, touchent de leur front la pierre froide du sol. C'est que la Vierge d'Ibérie est toute-puissante et plus adorée encore; elle passe pour sauver miraculeusement les malades à l'article de la mort, et les Russes ont en elle une foi inébranlable. On la vient prier des villes les plus lointaines. A Moscou, les malades riches la mandent auprès d'eux moyennant des dons considérables : alors, la sainte icone est placée dans une calèche noire, attelée de six chevaux, avec postillons et laquais nu-tête; et le peuple se prosterne sur son passage. Il paraît que, pendant la guerre russo-japonaise, des monceaux de roubles ont été déposés aux pieds de la Vierge d'Ibérie, pour le succès des armes russes....

Enfin, voici le Kremlin! C'est d'abord une vaste muraille à la chinoise, crénelée, de couleur rou-

geâtre, percée çà et là de portes monumentales. L'ensemble de palais et de chapelles qui constitue ce qu'on nomme le Kremlin est de l'autre côté de cette muraille d'enceinte : déjà apparaissent en second plan, puis en plan perdu, tout un jeu de sommets architecturaux, d'une diversité infinie, ronds, coniques, en flèches, en bulbes; des coupoles revêtues d'or ou d'argent étincellent sous le soleil; mille paillettes scintillantes s'en détachent et s'animent en une danse merveilleuse; des croix en métal précieux brillent d'un même éclat. On franchit, tête nue, le seuil des portes sacrées où, devant une icone, tremble la flamme douce d'un cierge, — et tout de suite, devant l'art prodigieux, les arts, devrais-je dire, innombrables et prodigieux, amassés sur ces palais et ces chapelles, on s'arrête, saisi d'admiration. Non pas que l'effet soit grand, majestueux, imposant : mais il est éblouissant. C'est, par rapport à la Beauté, ce que sont certaines petites églises italiennes par rapport à Notre-Dame de Paris. On tombe en pleine féerie : on est le jouet de tout cet extraordinaire. On a vu en rêve des villes orientales prendre soudain d'étranges aspects, les rues se paver de diamants, les ruisseaux charrier des eaux de rose sur un lit de perles, les mosaïques, au front des édifices, s'animer et varier à l'infini leurs délicieuses couleurs, les croissants d'or, au-dessus des mosquées, s'élever tout à coup et s'accrocher aux étoiles. Ici c'est une invraisemblance analogue, mais elle n'a

plus la fragilité du rêve. L'irréel est réalisé, on peut l'atteindre de la main, on en jouit avec un esprit qui, éveillé, possède toutes ses facultés de sentir, toutes ses raisons de ne pas s'impressionner à faux.

Vingt, trente, je ne sais combien d'édifices, palais militaires ou administratifs, chapelles et autres sanctuaires, sont là, les uns à côté des autres, groupés sur un vaste terre-plein, à peine séparés entre eux par de petites places blanches de neige. Pas une maison ordinaire, pas une construction moderne; rien que des monuments, des bijoux d'un autre âge : rien que de l'art! Et chaque édifice a une architecture et une gamme de couleurs, son style et sa lumière. L'ensemble constitue un mélange inouï et ravissant. Dès que l'œil, d'abord surpris, s'habitue, il subit le mirage, il est charmé. Après avoir multiplié, il divise, il voit, un à un, chaque monument, découvre sa valeur propre, sa représentation particulière. Tous ces personnages de pierre ou de brique, aux riches uniformes, se suivent, comme à la parade; aucun ne ressemble à un autre : on dirait une anthologie des architectures slaves, purement originales, influencées par les Renaissances lointaines, ou hardiment marquées d'orientalisme, — en donnant au mot « anthologie » son joli sens étymologique : *choisir la fleur*. Il semble qu'on ait réuni là, dans l'enceinte sacrée que garde la muraille chinoise, tout ce qu'il a été possible de trouver de plus essentiel, de plus précieux et à la fois de plus divers. Tout cela est

restreint et innombrable : l'œil en fait le tour, et la pensée en est débordée.

J'essaie de tout voir : j'en vois trop; j'essaie d'en voir un peu, je n'en vois plus assez. Je ne sais d'ailleurs où aller, où m'arrêter : sur cet enchevêtrement de lignes ou sur ces tons qui se fondent entre eux? Architecture ou peinture? Je prends des notes au hasard, à grands yeux : comme le ciel, le mirage n'a pas de routes, pas de guide.

Toutes les lignes, les courbes, les droites, les brisées, les horizontales, les verticales, en torsades, en volutes, en spirales, avec, généralement, un délicat mouvement des ensembles vers le ciel, un gracieux élan vers l'idéal : styles de poètes, d'artistes! Toutes les couleurs qui se puissent emprunter à la nature, depuis les clartés de l'été jusqu'aux ombres des jours d'orage, avec une magnifique patine, légère et à la fois profonde, rude baiser du temps, en quoi les oppositions les plus violentes s'harmonisent divinement! Voilà pour tous ces monuments en général, et voilà pour chacun d'eux en particulier. Seule, d'ailleurs, l'impression d'ensemble subsiste : ainsi devant un paysage, ce que le souvenir retient surtout, c'est ce jeu infiniment animé des lignes et des couleurs, cet *esprit* de la *matière*, qui rayonne au delà des limites imposées.

Mais pénétrons dans l'une de ces chapelles, si joliment coiffées de clochetons bulbeux, miroirs d'or ou d'argent où se penche le soleil : la féerie continue;

même, elle s'augmente de mystère dans ce lieu grave où passent des ombres.

Partout, ce n'est que métal précieux et pierreries éblouissantes : pas un pouce de muraille qui ne soit recouvert d'or ou d'argent; les piliers disparaissent sous ces vêtements magnifiques. Là-dedans sont pratiquées d'innombrables niches où rêvent des icones aux larges yeux puérils, le front écrasé de lourds diadèmes en brillants, le col serré de perles, de rubis, d'émeraudes ou de saphirs.

Nulle part au monde, sans doute, le culte religieux n'est plus riche, plus somptueux qu'ici; nulle part, non plus, la foi n'est plus dévote, plus acharnée. Les bons moujiks que je vois sous ces voûtes, dans des attitudes prostrées ou extatiques, semblent d'ailleurs ignorer parfaitement les trésors amoncelés, les richesses de Crésus semées à profusion dans l'enceinte de ces sanctuaires : bien plus les intéressent et les émeuvent les reliques exposées le long des autels, et vers lesquelles, interminablement, se presse la horde pieuse des fidèles. Ici, c'est le fils d'Ivan le Terrible, assassiné par son propre père : un voile en broderie d'or recouvre le corps quasi-momifié de l'enfant, mais, à l'endroit du front, une petite ouverture a été pratiquée qui laisse à découvert une rondelle de peau parcheminée : on est venu à pied des campagnes lointaines pour poser ses lèvres au bord de cette petite ouverture mystérieuse. Là, c'est, en effigie minuscule, les douze apôtres : sous chacune des petites sta-

tuettes est fixé un éclat d'os, relique sacrée dont l'authenticité est garantie par la foi. Toutes les lèvres de Moscou ont douze fois baisé la vitrine qui contient ces valeurs impondérables, comme elles ont baisé la croix à deux branches que tend aux fidèles, chaque dimanche, le pope officiant.

On s'est laissé gagner insensiblement par la grandeur imprécise, mesurée à l'imagination, de ce sanctuaire doré : après avoir erré à l'aventure parmi cet invraisemblable luxe de choses précieuses, les regards ont dansé avec les petites flammes des lustres. Dehors, la clarté bleue du ciel, le vent qui cingle, la neige molle sous le pied vous rappellent à la réalité. Mais quoi! c'est de nouveau le jeu éblouissant de tous ces édifices, cette danse des lignes et des couleurs! Tant de styles et une seule harmonie!... Palais, chapelles, on ne peut se retenir d'aller encore des uns aux autres, de bien regarder une fois de plus, de s'imprégner à fond de ce spectacle charmant qui, sans monter jusqu'à la Beauté définitive, contient toutes les grâces fantaisistes d'un jardin — qui serait de pierre.

En dehors de ce jardin, bien qu'il méritât d'en être la rose centrale; au milieu d'une vaste place où il apparaît comme un îlot de magie, se dresse le sanctuaire du bienheureux Basile. C'est la perle de Moscou, le joyau-roi à côté des bijoux du Kremlin. Réalisation prodigieuse du génie humain : rien de sublime encore, mais la complète expression du merveilleux.

Il est impossible de comparer à quoi que ce soit ce produit d'une imagination monstre; difficile même de dire ce qu'on voit, tant on voit de choses en fouillis, des choses évidemment disparates les unes par rapport aux autres, et formant un ensemble infiniment harmonieux, — harmonieux à la façon d'un parterre de fleurs rares. Cela ne nous éloigne pas du Kremlin que nous venons de quitter; c'est comme la quintessence, la matrice même, ou bien le compact résumé de cet art aperçu en masse dans l'enceinte de la muraille rouge. Au Kremlin, c'étaient plusieurs édifices différents, avec à chacun sa personnalité : ici, c'est un seul monument avec mille personnalités, — et une seule dans l'ensemble! Rien n'est d'un style : tout est de vingt styles; tout est en disproportion et rien n'est en désaccord : c'est une folie qui a bien réussi. Je ne peux m'empêcher de penser à ces grès de Valauris qu'on plonge dans la fournaise sans trop savoir comment ils en sortiront, et qui en reviennent avec des physionomies invraisemblables et magnifiques, des paysages de feu, ruisseaux rouges, arbres bleus, cieux de cuivre ou de bronze vert.

Plusieurs clochers émergent d'une base multiple où tous les plans sont ennemis et pourtant unis entre eux. Aucun de ces clochers n'est semblable à un autre : l'un est en cône à arêtes droites, l'autre en bulbe taillé à facettes; celui-ci est bordé de reliefs qui montent en spirales, celui-là est gonflé de reliefs qui s'arrondissent verticalement. Des arcs chevau-

chent des pointes, des rectangles dominent des ogives; une ligne qui s'arrondit fait suite à une autre qui s'allongeait, toute droite; telle bordure avance devant telle autre qui recule; tel motif s'élance auprès de tel autre qui s'accroupit : enfin, il y a là plusieurs petites constructions étrangères les unes aux autres, mille détails contraires, qui finissent par faire, heureusement accouplés, groupés et liés entre eux, le plus étonnant objet qui soit jamais sorti d'une vision d'artiste. Et, pour achever de gagner l'œil jusque dans sa plus intime sensibilité, cette sarabande de lignes, cette virtuosité d'architectures mêlées, s'agrémente encore du plus prestigieux miroitement de couleurs qui se puisse rêver. Chaque clocher, chaque plan, chaque pierre porte sa teinte propre, sa valeur de ton hardi ou discret. Le temps, le soleil ont doucement fondu entre eux les rouges et les jaunes, les bleus et les verts; la pierre patinée semble vivre d'une belle chaleur intérieure. C'est une arlequinade de génie, une fantaisie qui a tourné au chef-d'œuvre. C'est, en tous les cas, une réalisation unique au monde.

On conte qu'Ivan le Terrible, après que fut construite l'église du bienheureux Basile, fit crever les yeux de l'architecte pour le mettre hors d'état de réaliser jamais ailleurs une œuvre comparable à celle-ci : crime inutile, car il est bien probable que cet homme ne se fût pas surpassé de la sorte deux fois.

A l'intérieur, l'église est presque aussi pittoresque ; elle contient douze petites chapelles dont chacune est dédiée à l'un des douze apôtres. Ces chapelles se présentent toutes de la façon la plus imprévue, selon les caprices de tant de plans inégaux; elles se suivent ou se chevauchent; on dirait les alvéoles d'une ruche monstrueuse; de petits couloirs de crypte, aux portes basses, les relient entre elles, et c'est là-dedans un dédale inextricable, un labyrinthe qu'éclairent imparfaitement des fenêtres fantasques et minuscules.

Moscou-les-Neiges, le Kremlin, l'église du bienheureux Basile! « Au-dessus de Moscou, disent les Russes, il y a le Kremlin; au-dessus du Kremlin, il y a le ciel! » Il est des heures bonnes à vivre.... Les Français devraient être tout le temps en voyage, par monts et par vaux : quel bien ils y trouveraient pour eux et pour leur pays! Quel excellent remède à leurs inquiétudes, à leurs turbulences, à leurs neurasthénies, à leur étrange besoin d'améliorer sans cesse quelque chose, — et de changer de gouvernement! La vie, de plus en plus matérialisée, la vie à l'américaine, qui se dessèche loin des sources de l'Art, n'est pas, sans doute, très considérable, mais les décors de l'existence ont leur importance, et il faut les varier : il sont du nombre de ces mystérieuses influences qui agissent directement sur les sentiments; avec eux, selon eux, la joie d'être s'exalte ou se réserve. Qui donc se plaindrait de vivre ici,

aujourd'hui, par ce temps de lumière, entre la chapelle merveilleuse et la muraille rouge à la chinoise, au-dessus de Moscou, la ville au cent coupoles, tout près de la douce Moskova dont les sinuosités bleues s'écoulent lentement au pied du Kremlin, sous le ciel ami?...

II

NEIGES DE SIBÉRIE

Wladivostock, fin Décembre.

Moscou-Wladivostock : douze jours de chemin de fer ! Douze jours dans une espèce de prison ambulante, avec la danse continuelle du wagon sur ses ressorts, le ronflement exaspérant des roues qui broient lentement dix mille kilomètres de rail : imagine-t-on cette partie de plaisir? Non, il faut y avoir goûté, avoir vécu ces douze jours dans le mince compartiment à couchettes encombrantes; dans l'étroit couloir où se répand vite une odeur d'intimité rance; dans le wagon-restaurant empuanti par la cuisine, la bière, l'alcool et les pipes; derrière les fenêtres à glace double, hermétiquement closes, et sur lesquelles le grand froid dessine des fleurettes de givre. Que de temps à tuer! Quel ennui de faire queue, le matin, de sept heures à midi, à la porte des rares lavabos où l'eau, quand elle n'est pas gelée, descend dans une cuvette ina-

bordable ; quel supplice — chinois — que cette inactivité des membres au repos forcé : on se couche, on se lève, on s'assied, on se recouche, on se rassied, on se relève, on s'étend, on change de côté, le sommeil vous fuit, les nerfs s'exaspèrent. Douze jours! et le plancher qui tremble, la maison qui tressaute, sans répit, ou presque! La matière cérébrale, bousculée et surchauffée, est à une rude épreuve....

Mais quoi! ai-je bien le droit de faire au Transsibérien cette mauvaise réputation? L'essentiel, le merveilleux, n'est-il pas qu'on puisse aller de Moscou à Wladivostock en si peu de temps? Détail appréciable par le siècle qui court. Et puis, tout est relatif à tous; les choses ne sont jamais ce qu'elles sont : on les exagère ou bien on les diminue; tout est dans l'art de les supporter. Un homme, ayant perdu une illusion, jugea qu'il n'y avait plus de croyances à avoir, et se tua; un autre, dans le même cas, ne s'aperçut de rien; un troisième oublia, et chercha ailleurs....

Quoi qu'il en soit des conditions de la vie matérielle à bord du Transsibérien, je bénis les circonstances qui m'ont amené à hauteur d'Irkoutsk — Irkoutsk! cela existait donc ailleurs que dans le *Michel Strogoff* du bon Jules Verne? — en plein Noël, par cette fin glaciale de décembre. Non pas que les vingt-cinq et trente degrés qui sévissaient dehors m'eussent jamais prédisposé à une particulière allégresse; mais j'ai aujourd'hui cette satisfac-

tion d'avoir vu la vraie Sibérie, la Sibérie d'hiver, dans sa grande tenue proverbiale, emmitouflée de fourrure blanche, morte de neige.

Les grands paysages du globe, vers le Nord et vers le Sud, ont leur saison propre, et l'idéal, c'est de les voir pendant cette saison-là. Aux uns, il faut le soleil de Juillet, une lumière éclatante, une nature en pleine exaltation; aux autres, il faut la rudesse des matins de décembre, un ciel pâle, un sol ras, laqué de givre; à d'autres encore, il faut les feux éteints d'octobre, la mélancolie des feuilles en dérive, des ombres chargées de regrets : alors seulement ils sont vraiment eux-mêmes; c'est leur état profond.

Steppe de Sibérie sous les neiges de Noël, paysage d'infini! Rien de plus impressionnant que cette immensité vêtue de lin blanc, comme une procession, une interminable procession. La neige recouvre, égalise tout : c'est le linceul, tiré, tendu, raide, hermétique. Là-dessous, ce sol sibérien, d'une fertilité admirable quand vient la saison de vie, ce sol dont les richesses minières sont inestimables, se repose, sommeille, prépare peut-être, dans ses quartiers d'hiver, la tâche énorme, l'effort géant du printemps. Je regarde par les glaces du compartiment, entre les brins de fougère dessinés par le givre : je vois un océan de neige; mon œil glisse, d'une patinade, sur toute cette monotonie blanche, qui a ses pensées, sa poésie, sa philosophie, et, à l'horizon, il touche la ligne grise d'un ciel bas, d'un ciel triste, qui tombe.

Une vraie léthargie de la nature, sur quoi l'on aurait jeté le voile des jeunes mortes. Le silence, le grave silence particulier aux vastes nécropoles, plane. Cela a la beauté de ce qui est grand. Ce que je ressens, ce n'est pas de l'inquiétude, une émotion pénible : j'admire la grandeur pure et noble de ce spectacle, j'admire une immensité. C'est une œuvre grandiose, à la grecque, toute en lignes, sans accessoires, d'un rythme net, une de ces œuvres qui débordent tous les cadres. J'admire cet infini et je jouis de mon admiration même : c'est un sentiment délicieux; là où il commence, les mille petites manifestations ordinaires du cœur humain, inutiles, humiliées, se replient sur elles-mêmes et se réservent.

Que n'est-il donné à l'homme de pouvoir admirer sans cesse quelque chose! Ce qui nous manque, dans nos pays encombrés, c'est de l'horizon. Notre vue se brise sans cesse sur un obstacle nouveau; elle est heurtée, déviée, coupée, rompue partout; on ne lui reconnaît pas le droit d'aller aussi loin qu'elle désirerait aller; on la diminue, on l'estropie.

Ce monde énorme, en apparence mort, et où l'on devine des forces abondantes toutes prêtes à vivre, la steppe sibérienne, sans limites, calme dans sa nudité austère, me fait tout naturellement songer à la mer : c'est le même plaisir de contemplation que j'éprouve, la même sensation exquise et profonde de liberté. Ma pensée s'allonge avec mon regard, part en croisière avec lui, dépasse les bornes de cette

plaine, pour interroger, là-bas, ces horizons perdus, ce ciel dont il semble que ce soit là le commencement et la fin. Elle écarte cette neige et laboure cette terre; elle sonde à grands coups ce sol mystérieux, caresse des filons d'or, des blocs de minéraux précieux tapis dans l'âme tiède du limon, des graines aux flancs ronds qui seront demain la verdure, les fleurs, les fruits de ce paysage renouvelé. Le train roule... douze jours.... La valise aux rêves est ouverte : s'il est des heures vides, il en est de pleines aussi....

Un vol de corbeaux : ombre noire! Çà et là, un bois, une forêt de pins ou de bouleaux : ombre grise! Sous le poids des oiseaux de neige, les arbres ont des attitudes fléchissantes, brisées : un coup de vent, ils s'agitent, s'ébrouent, et l'on dirait qu'en un suprême effort ils essayent de se débarrasser de cette masse blanche sous laquelle leurs grands bras tendus vers le ciel s'ankylosent. Ou bien encore, rarement, à l'approche d'une ville, c'est un traîneau qui passe, minuscule et paradoxal : ombre de vie....

Le train s'arrête quelques minutes devant les rares villages et les villes plus rares encore qui s'échelonnent au bord de la voie ferrée. C'est alors, chaque fois, le même paysage d'isbas peintes, pressées autour de la petite église au clocher bulbeux, accroupies sous leur toit chargé de neige, et dont les portes et les fenêtres semblent hermétiquement closes sur d'invisibles personnages qu'on imagine blottis en rond, à même les cendres du foyer. Je revois

avec plaisir un de ces petits villages d'isbas perdu dans l'immense océan de la steppe : c'était un soir, d'une clarté merveilleuse; le village s'adossait à une rangée de pins derrière laquelle, en un flot suprême de lumière, s'éteignaient les ardeurs du soleil; la coupole argentée de l'église étincelait; les tons verts, bruns, rouges, des isbas, se marquaient de reflets orange et cuivre; la plus éclatante des retraites aux flambeaux célébrait cette glorieuse fin de jour; au bord de la nuit, l'hiver secouait sa vieille torpeur et montrait ses gaietés....

Les gares sont ainsi des maisonnettes basses, en gros bois, badigeonnées de couleurs claires, l'aspect engourdi et somnolent; les portes, à l'arrivée du Transsibérien, bâillent péniblement en grinçant sur des gonds rouillés; quelques voyageurs descendent du train pour changer d'air; le wagon-restaurant renouvelle ses approvisionnements; deux ou trois paysans en flânerie montrent leur grosse personne vêtue de la traditionnelle peau de mouton, dans laquelle ils ressemblent à de massives poupées de son; une femme, le châle enserrant bien la tête et ne laissant voir que les pommettes rouges, le nez rond, les yeux écartés et la bouche forte, offre dans un panier une spécialité du pays; des émigrants vont et viennent, sordides, pas pressés, cherchant la salle d'attente, puante et enfumée. Une clochette de bronze tinte deux fois, puis trois : le quai se vide, les portes de la petite gare retombent plus lourde-

ment, le train s'ébranle sur un coup de sirène qui envahit l'espace, et c'est la steppe qui recommence.

A Irkoutsk, changement de train, dans la nuit noire. La ville, tout là-bas, pleine d'ombres, avec des clartés vives, çà et là, comme des éclairs.... Ici, des docks, des hangars où une armée d'émigrants mange, boit, dort.... Relents d'alcool et de mauvais tabac.... Je passe par-dessus des corps allongés, je monte sur des sacs, je franchis des voies qui se croisent, j'évite des trains de marchandises à l'allure prudente, je retombe dans une foule immonde, écœurante, je glisse entre des haillons graisseux, je m'aplatis contre un guichet traître, en judas, où l'Administration va contrôler mes papiers, mes droits de circuler librement.

Après les transactions d'Irkoutsk, le décor extérieur reprend sa vie, ses influences, son premier rôle. Changement à vue : la grande toile de fond, noyée dans les ténèbres de ce soir triste, se déchire brusquement, s'effondre, disparaît : un monde nouveau surgit, baigné d'une lumière douce, argentée, un de ces clairs de lune merveilleux qu'on ne connaît pas dans nos pays. C'est la région du lac Baïkal, c'est le lac lui-même, cette véritable mer intérieure, de 600 kilomètres de longueur, et c'est une nuit adorable, soudain débarrassée de ses brouillards, illuminée de tous ses feux.

La steppe, plaine rigide, meurt ici, au bord de cet autre océan, aux ondes mouvantes. La steppe sibé-

rienne n'est plus : son immensité blanche, nette et plate, coupée une seule fois par les sommets arrondis des monts de l'Oural, à peine marquée par quelques cités fantômes, Tchéliabinsk, Omsk, par le traîneau silencieux qui passe, le vol de corbeaux qui fuit, l'ombre des pins et des bouleaux, ou par de graves moulins à vent dont les bras s'agitent pour ne rien attraper, son immensité blanche a rencontré une limite ; déjà mes yeux l'oublient, mon souvenir la recueille, un autre spectacle me prend et me retient.

Paysage romantique! Le lac Baïkal, à cette heure de nuit où tout s'agrandit, par ce clair de lune qui est de la sérénité, quelle triomphale évocation des grandes forces de la nature, de la matière formidable qui a, elle aussi, sa vie et son expression!

Le train (Circumbaïkalien) longe la pointe sud du lac : le rail est posé à même le roc des hautes falaises, tout au bord; quelquefois, on aperçoit l'eau à ses pieds, très bas, comme dans un gouffre; le bruit des roues dévorant l'acier de la voie, se répercute sourdement jusque dans l'âme profonde de mystérieuses cavernes. L'immense nappe d'eau, tranquille dans le calme de cette belle nuit, berce des reflets d'argent parmi ses petites vagues en goguette qui dansent, se poursuivent, se mêlent, légères et gracieuses; la rive, gigantesque, dresse fièrement, sous le ciel en fête, des sommets déchiquetés, abrupts et rigides, d'une fantaisie terrible : on dirait de vieux burgs démantelés, formidables squelettes de pierre, casqués

de lune. Des flocons de neige, plus rares ici, s'accrochent aux aspérités du roc ou glissent sur le front chauve d'un monolithe à tête ronde. Le flot, au bout de sa course inutile, vient mourir sur la grève, avec des murmures, des colères, des plaintes de mousse blanche : chanson qui sautille, crépite, s'affaisse, et puis se perd, anonyme et fragile, parmi d'autres bruits qui passent. Il y a un contraste saisissant entre ce jeu du ciel illuminé comme un dôme de cathédrale, le jeu de cette masse d'eau dont les vagues réduites sont les ondines joyeuses, et ces falaises qui défilent comme de prodigieux héros d'épopée guerrière, des géants rongés par le fer et par le feu, mais qui restent debout, puissants encore, sordides, estropiés et majestueux, tronçons de pierre, drapés dans de vieux débris d'une hermine impériale.

Plus loin encore, lorsque la féerie grandiose du lac Baïkal s'éparpille dans le jour naissant, c'est la Mandchourie : troisième étape du décor. Les plaines dénudées succèdent aux plaines nues; une certaine tristesse émane de ce sol jaunâtre et pierreux, que la neige, beaucoup moins abondante ici qu'en Sibérie, ne recouvre pas, et qui apparaît dans toute son aridité, à cette époque d'hivernage. Quelques coteaux aux lignes capricieuses varient heureusement la note, surtout le soir quand le soleil couchant y met de jolis tons rosés. Des chameaux, graves et lents, pelés et bossus comme le pays, traversent ce désert,

silhouettes lointaines et imprécises. Peu à peu, surtout après la ville de Mandjuria, frontière sino-russe, la froide maison en brique et en plâtre, blanchie tant bien que mal à la chaux, remplace les jolies isbas aux couleurs gaies, de la steppe sibérienne. Les premiers Chinois que j'aperçois, gens du peuple, manœuvres abrutis sous des besognes de mulets, m'impressionnent défavorablement : ils sont laids et sales, chétifs et malsains : mais leur activité m'étonne après ce que j'ai si souvent entendu dire de leur apathie extrême-orientale.

Comme nous approchons d'une région mal famée, sans cesse traversée par des bandes de brigands Khounghouzes, et qu'on redoute une attaque possible dirigée contre le train, l'Autorité embarque dans nos wagons un lot de cosaques, armés de fusils, baïonnettes au canon : ces braves gens, vêtus de grosse bure, gantés, encapuchonnés jusqu'au menton, s'installent dans tous les coins disponibles et paraissent, jusqu'ici, infiniment plus inquiétants que les brigands Khounghouzes. Voilà, en tout cas, pour le petit frisson inséparable de tout voyage qui se respecte, et dont on voudrait bien — sans le désirer autrement — qu'il tournât, pour le mieux, à l'aventure.

Je note enfin, au pas du train qui se hâte à présent vers Wladivostock : un grand tunnel de trois verstes, à travers la montagne, le seul important de cette ligne colossale; un grand pont de fer

sur le Soungari, qu'un commandant japonais, déguisé en mendiant, tenta vainement, au cours de la fameuse guerre, de faire sauter à la dynamite; la ville de Kharbine, avec son affreuse gare en angélique pétrie, triturée et recollée au « modern-style »; une campagne de plus en plus accidentée, mais plantée d'arbres, traversée de routes, mouchetée de villas; puis surgissent de hautes montagnes, et, parmi les mille bruits, l'animation trépidante d'une grande gare et d'un port à l'européenne, c'est Wladivostock.

Wladivostock-Cosmopolis : importation et exportation de tous voyageurs et de toutes autres marchandises. Le quai de la gare offre à lui seul, déjà, un spectacle fort pittoresque : il y a là, attendant qu'un train succède à un autre, des Japonais en manteau national, mais aussi en chapeau melon; des Japonaises en « kimono » et juchées sur des sandales de bois hautes commes des marches d'escalier; des coolies chinois haillonneux et tout couleur de boue; de beaux Coréens, paisibles et graves fumeurs de longues pipes, vêtus de blanc et coiffés de l'étrange petit chapeau en tulle noir, à mince jugulaire; des Hindous magnifiques, en kaki, hélas! à la barbe minutieusement frisée, au chef orné du monumental turban orange, rose ou bleu; un monsieur chinois, tout en soie, gras et rond là-dessous, avec de vastes lunettes bordées d'écaille sur un petit nez disproportionné, avec des mains d'ivoire, longues et fines;

enfin des Russes, pauvres diables discrets et silencieux, ou bien sergents massifs et brutaux dont le rôle semble borné à « faire circuler », à coup de poings et de pieds, le troupeau international de ces passants disparates.

Wladivostock, après cela, apparaît comme une redoutable forteresse, fermée du côté des terres par de rudes montagnes, et, du côté de la mer, ouverte par une passe étroite, en coupe-gorge, bordée de collines armées dont chacune représente un arsenal. Ce point extrême de l'Empire russe est une sentinelle solidement établie, un avant-poste inexpugnable. Les Japonais, en 1904, ne se sont pas risqués de ce côté-là : eussent-ils franchi la passe en coupe-gorge, qu'ils n'en auraient pas moins péri infailliblement dans le cul-de-sac qu'est le port de Wladivostock.

La ville, tout au bord de l'eau, s'étage sur les fortes assises des montagnes; dans les rues, rampes escarpées, qui toutes montent ou descendent vers un boulevard central, des victorias, basses sur roues, attelées de deux chevaux, l'un aux brancards, l'autre en renfort sur le côté, vont au pas, péniblement. Le boulevard a des prétentions qui viennent de loin et d'aujourd'hui : de Londres et du « chic » moderne; vitrines éblouissantes, faux-cols à girafes et cravates en papillons; bars à sièges hauts sur pattes; tavernes prodigues; grands hôtels à façades en guimauve; banques, clubs, rien n'y manque et la Civilisation y est essentiellement représentée. On y rencontre,

d'ailleurs, presque autant de filles qu'à Paris et plus de militaires qu'à Berlin.

Le port, en cette fin de décembre, est pris par les glaces; les navires, pour sortir, sont obligés d'avoir recours au brise-glace qui, devant eux, leur ouvre sans effort apparent le chemin de la haute et libre mer. Dans une anse discrète, comme remisé, le vieil *Askold*, de peu glorieuse mémoire, montre sa coque grise et ses cinq cheminées ridicules. Des patineurs décrivent de grandes boucles autour de lui.

D'ici, le soir, on assiste à une véritable scène de Châtelet, — si toutefois il est permis de comparer du grand au petit. La ville, avec sa formidable ceinture de montagnes, et, là-haut, l'immense voûte du ciel, tout s'assombrit, c'est la nuit; soudain, de cette nuit jaillissent des milliers de feux, des traînées éclatantes de lumières, électricité en bas, étoiles en haut, qui, bientôt, ayant couru le long des rues, grimpé à l'escalade des plates-formes, envahi le champ où traîne la faucille d'or, se mêlent, se confondent dans un éblouissement.

L'activité du port, celle de la gare, celle de la ville, sont peu à peu tombées; c'est du pont du navire qui m'emportera demain matin vers d'autres contrées, d'autres destinées, que je viens d'assister à l'embrasement de la rude cité-forteresse; l'odieux grincement des grues à vapeur qui chargent ou déchargent le « cargo », a enfin cessé; seule, une rumeur confuse plane encore sur cette cuvette profonde, aux

flancs sonores, semés d'échos; d'une caserne, une dernière fanfare a explosé, notes assourdissantes que l'air a vite dispersées et jetées par-dessus monts; quelque chose d'immatériel sort de cette nuit où trop de lumières éclairent bien peu de vie Et je songe à ce que représente, sur la carte du monde, ce point singulier de la terre où vont les chemins de fer, d'où partent les navires à vapeur, où j'ai vu, en une journée, presque tous les types du genre humain, l'éternelle mêlée des gens et des choses, le progrès qui va plus vite vers des résultats qui reculent davantage, les canons qui bâillent sur le seuil, la défense des intérêts généraux pour la sauvegarde de l'intérêt particulier, le droit du plus fort, les lanternes de l'illusion, le « struggle for life », le silence où se préparent les coups, la nuit qui n'est plus qu'un entr'acte, un cordial en cours de route, enfin, cadre complaisant, une nature inviolable, hérissée de mépris, supérieure et indifférente; je songe à ce que ce petit univers représente dans l'autre, le grand, et je me demande pourquoi, entre tant d'auberges semblables, tant de foires aux analogues manifestations de la bourse humaine, les routes s'allongent si généreusement.

III

MINUTE JAPONAISE

Nagasaki, Janvier.

Le petit voyage Wladivostock-Shanghai, — cinq jours de mer — est agréablement coupé par une journée d'escale au Japon, à Nagasaki. Je dis agréablement parce qu'enfin, quand on n'est pas marin de métier, ou Breton de cœur, ce qu'on préfère dans un voyage en mer, c'est encore les escales....

Non pas que j'aie connu l'ennui des exils lointains à bord du brave *Indien*, le vapeur moitié paquebot, moitié « cargo-boat », qui effectue cette traversée : on ne peut pas s'ennuyer à bord des navires qui ont quelque peu l'expérience du trafic extrême-oriental; ils ont tous plus d'une histoire dans leur cale, et, par la société qu'ils transportent dans leurs flancs indulgents, ils sont le pittoresque même, l'arche aux spécimens d'humanité. Je peux même dire que c'est ici mon premier contact avec le peuple d'Extrême-Orient : dans le Transsibérien, on

était « entre Russes »; à Wladivostock, je n'ai fait que passer; ici je vis, et c'est le plus admirable potpourri de cosmopolitisme auquel il m'ait encore été donné de goûter. Ainsi, le navire lui-même, qui s'appelle l'*Indien*, est affrêté par une compagnie russe et bat pavillon danois; ses officiers sont scandinaves, allemands et français; son petit personnel est chinois et hindou; et la langue généralement en usage à bord est l'anglais. L'anglais avec les officiers, le « pigeon[1] » avec les boys. Le « pigeon » est le volapük des ports de l'Extrême-Orient : c'est une mixture subtile de chinois et de français, à base d'anglais. L'*Indien* a fait un peu tous les métiers : pendant la guerre russo-japonaise il a dû se conduire comme tant d'autres, parmi les navires qui eurent l'heur ou le malheur de se trouver dans les eaux asiatiques à cette époque, — et, sous des pavillons aussi peu compromettants que possible, se louer ici, se vendre là, surveiller l'occasion et la prendre aux cheveux. Dieu me garde de jeter sur lui le discrédit : avant et après, il fut sans doute honnête « cargo-boat » et brillant paquebot; mais que cette grosse bête a donc roulé et tangué au cours de ce voyage!...

Les passagers — nous sommes une douzaine à

1. Les Anglais appellent ainsi tout langage déformé, corrompu. Cette expression, qui correspond à « charabia », par exemple, s'est elle-même peu à peu modifiée, en Extrême-Orient, et l'usage en a fait exactement « pidgin ».

peine — pour être tous de peau blanche, n'en sont pas moins dignes de figurer dans cette arche : il y a le gros Allemand qui représente une maison de cigares de Manille; l'Italien, accablé de famille, qui émigre à Shanghai après avoir tâté de l'Amérique; le Français de Toulouse qui « place les comestibles »; l'homme d'affaires, tout en or, qui a vendu un nombre indéterminé de bouteilles de Champagne aux armées russes, en Mandchourie; le monsieur-énigme, dont on ne sait pas d'où il vient, où il va, et qui ne peut être, absolument, qu'un espion, un policier, ou bien un évadé de Sibérie; la petite Russe, qui a fait des études à Paris, et qui, ayant assez de Kharbine où la concurrence est rude, passe à Shanghai; la grande Américaine, qui n'a pas fait d'études à Paris, mais qui connaît Shanghai; le Parisien compromis dans dix-huit affaires louches, et qui retrouve ici toute sa belle arrogance; le petit Juif de Francfort compromis dans cent vingt-cinq affaires scandaleuses et qui porte à la main gauche trois diamants vastes comme des phares....

Comment s'ennuyer? Et, pendant toute la première journée de marche, on nous a tenus sous le coup d'une rencontre possible avec une mine flottante, russe ou japonaise, — mon Dieu, peu importe! — égarée par là depuis la guerre et cherchant le but manqué; les abords de Wladivostock en sont encore infestés, paraît-il; plusieurs navires l'apprennent à leurs dépens et sautent dans un hymne au progrès.

Quoi de plus distrayant? L'illusion de Tsoushima, et une façon comme une autre d'y avoir été.... Je préfère cependant, en matière de mines flottantes toutes prêtes à exploser, avoir vu ces bons et pacifiques cachalots souffleurs, dont le dos rond fait des montagnes lisses sur la surface de la mer, et qui semblent avoir inventé bien avant nous le jeu fantaisiste et charmant du jet d'eau.

Mais arrivons à Nagasaki. Une journée de Japon! J'avoue que c'est peu pour être à même de dire des choses définitives sur cet extraordinaire pays, cette miniature de géant, cette grenouille qui s'est faite aussi grosse que le bœuf — ce dont le bœuf, vexé, a failli crever; mais cette minute japonaise, remplie à déborder, pour avoir passé vite n'en a pas moins laissé son impression, formes rapides, couleurs légères, et, quelques impressions, c'est tout ce que j'aurai cherché à rendre dans ces notes vagabondes, « sans fond ni rives ».... Plus tard, ce détail en « kimono » de mon arlequinesque voyage, mettra une aimable pointe de fantaisie parmi mes souvenirs, — plus tard, quand tout cela ne sera plus pour moi que du passé qui s'atténue, quelque chose comme ces vieilles photographies qu'on garde dans un tiroir et que le temps jaunit, efface peu à peu.

Les îlots tout ronds, minuscules, et comme « ombrellés » d'arbres parasols, qu'on rencontre le long de la côte nipponne, avant d'arriver à Nagasaki, annoncent dans les proportions justes cette ville

d'apparence lilliputienne, blottie dans le fond d'une petite baie, au pied de quelques collinettes verdoyantes où courent des sentiers minces et clairs, et qu'on dirait faite en joujoux de Nüremberg. Simple effet d'optique, qui persiste jusqu'au débarquement, car, en réalité, il se trouvera tout à l'heure que je tiendrai entier dans les rues de cette ville, voire dans ses maisons.

C'est, pour comble de fantaisie, le jour de l'an. Le Nagasaki européen est en fête : l'autre, le japonais, l'est aussi, par esprit d'imitation, et les rues présentent l'aspect le plus pittoresque. Toutes les maisons sont pavoisées de drapeaux multiformes et multicolores, et de longues banderoles rouges et blanches qui, légères, clapotent au vent du matin. Des « rikchaws[1] » — ces petites voitures à une place, hautes sur roues, traînées par un homme, — surgissent de partout, traversent les avenues, disparaissent dans les ruelles en couloirs. Des gens, une foule de gens vont en visite, à des réceptions officielles ou privées : ce sont des Européens en redingote; des petits Japs d'un comique irrésistible avec leur face de singe, taillée à la hache dans un carré de bois mort où deux clous d'acier brillant figureraient les yeux, avec leurs vêtements à l'anglaise qui accusent et condamnent leurs formes inélégantes, avec, surtout, leur melon ou leur gibus préhisto-

1. Du nom, — évidemment déformé par le « pidgin » — de l'inventeur, un Français, paraît-il.

rique posé en équilibre sur les rudes saillies de leur crâne anguleux; de mignonnes Japonaises, au cou gracile, au visage de porcelaine peinte, à la chevelure monumentale d'où émergent, tremblants au bout de longues tiges de fil de fer, des papillons en perles et des fleurs artificielles; toutes sont vêtues du « kimono » de lainage ou de soie, qui croise en châle, discrètement, sur la poitrine, et dont la ceinture s'amasse, en un gros nœud carré, sur les reins; et, comme il fait un beau temps d'avril en ce jour de l'an égaré, elles portent sur l'épaule l'ombrelle ronde, en papier, qui tourne derrière leur tête comme un nimbe de couleur tendre.

Bonne année, petites poupées souriantes et insensibles, aux yeux de verre, au visage immobile, figé sous le plâtras des fards, à la chevelure d'ébène ciré, figurines qu'on dirait échappées d'un bazar à treize sous! Bonne année! Vivez! Aimez! Il paraît, à en juger par les représentations exaltées que vos grands artistes ont faites de vous, que vous êtes des créatures d'amour et que votre corps, écrasé en ce moment par le lourd « kimono », est plus ondoyant que les monts et les vallées de vos îles merveilleuses : aimez donc! Quoi que je puisse penser de la fragilité de vos manières, de la petitesse de votre personne sucrée, de l'insignifiance de votre regard où votre âme minuscule s'est noyée dans le fard, il vous sera beaucoup pardonné parce que, en vérité, avec vous se promènent toutes les couleurs de l'arc-en-ciel et des jardins.

J'ai beau faire; j'ai beau m'affirmer à moi-même que le Japon de Pierre Loti n'est pas qu'une illusion de poète; que ce peuple rabougri a enfanté des œuvres d'art remarquables, d'un sentiment, d'une intensité de vie prodigieuse; que, touchée par les grâces du progrès, cette puissance jaune est aujourd'hui la troisième du monde par rang de canons; qu'enfin, parmi ces amateurs de coups, ces pygmées grands capitaines, ces petits génies militaires, les Napoléons pullulent : eh! bien, c'est plus fort que moi, je ne peux rien prendre au sérieux ici, il me semble que j'assiste à une représentation de Guignol, dont le personnage grave — s'il en est un — serait tout juste le ridicule gendarme, au bicorne trop large, au sabre trop long.

Et puis, pourquoi les choses, après les gens, se mêlent-elles d'avoir ici cet air diminutif, cet air « pour rire »? J'arrive à l'orée d'une rue qui s'aligne droit devant moi en une perspective exacte, méticuleuse, tirée au cordeau. La chaussée, fort étroite, permet à peine aux « rikchaws » de se croiser; à droite et à gauche, deux petits trottoirs, larges comme la main, offrent aux promeneurs un refuge relatif, proportionné, j'imagine, aux pieds menus des mignonnes mousmés; immédiatement après, donnant de plain-pied sur ces trottoirs où leurs étalages débordent à large baie ouverte, se trouvent les boutiques, face à face, côte à côte, alignées comme deux rangées de dominos dans leur boîte longue. Ces boutiques,

basses, étroites et peu profondes, me rappellent les placards des « souks » tunisiens où les marchandises laissent tout juste au marchand le droit et la place de s'accroupir. Mais ici, les choses sont disposées avec plus d'ordre : l'étalage, divisé en une infinité de petits casiers, apparaît comme un damier aux couleurs variées; bazar ou épicerie, il y a partout beaucoup d' « articles », mais une toute petite quantité de chacun de ces articles, en sorte qu'on a l'impression de se trouver dans un marché aux échantillons.

Chaque boutique est surmontée d'un étage, bordé d'un modeste balcon à rampe de bois : c'est le logement du commerçant; par les larges baies vitrées de papier, portes-fenêtres à glissières, on aperçoit des femmes qui vaquent aux soins du ménage, des enfants qui jouent. Des petites filles, dont les évolutions manquaient de place là-haut, sont descendues dans la rue, et, malgré les rapides « rikchaws » emportés par leurs bipèdes, elles se lancent dans des parties de balle interminables : elles sont délicieuses à voir, ces poupées toutes en soie, en broderie, en rubans, en poudre de riz et en carmin; la main envoie la balle en l'air, d'un coup de paume, et c'est le pied qui ensuite la renvoie, d'un coup de talon, comme ça, par derrière; et vingt, cent fois de suite; et leur adresse est d'autant plus admirable qu'elles portent, ces poupées, en fait de chaussures, une simple planchette montée sur deux hautes traverses de bois et retenue au pied par deux brins de corde passés entre

le pouce et l'index. Et, dans leurs jeux, ces fillettes observent un tel sérieux, une telle gravité, qu'on dirait de ces petits personnages de devanture, remontés automatiquement sur leur socle, dont le visage peinturluré reste mort tandis que les bras et les jambes s'animent en cadence.

De rue en rue, j'arrive au pied d'un escalier monumental, en une belle pierre grise, rugueuse comme les vieux granits, et qui débute par une sorte d'arc de triomphe aux angles élégamment redressés vers le ciel : cet escalier conduit à un Temple, situé à flanc de coteau, au-dessus de la ville, parmi de beaux arbres tout en feuilles vertes, à peine marquées de roux, çà et là. Le beau jour de l'An! Les neiges de Sibérie et les glaces de Wladivostock sont loin....

Le Temple est à proprement parler une succession de baraquements en plâtre, voire en bois, largement ouverts, reliés entre eux par des cours spacieuses, sommairement décorés à l'extérieur, pleins de bouddhas, de bonzes et de cierges à l'intérieur. Quelques fidèles, agenouillés sur des nattes, se prosternent trois fois devant les divinités et jettent au prêtre de service une piécette vite empochée. Le silence le plus profond règne dans cette atmosphère de piété; une ombre lourde dispute à la petite flamme des cierges le droit de vivre....

Une des cours retient particulièrement mon attention et ce n'est pas parce que j'y rencontre une étrange petite mousmé, haute comme un chrysanthème, chif-

fonnée comme lui, qui, après m'avoir entrepris de mille et une façons, s'attache à mes pas et s'offre à me servir de guide à travers le Temple et dans le joli bois sacré d'à côté. Cette cour renferme, entre autres objets bizarres, un pittoresque cheval de bronze, aux formes bouleversées; des canons, des boulets et une mine flottante, souvenirs de la dernière guerre; une petite jonque d'un travail curieux; enfin, dans une cage de bois, une espèce de saint Michel japonais, à grosses moustaches noires, aux yeux bridés, au teint cireux, dressé avec un geste de bataille sur le Dragon vaincu.

Plus loin, à l'orée du bois touffu, encombré d'une végétation de forêt vierge, mademoiselle Chrysanthème m'offre quelques brins d'une racine odorante, arrachée à un arbre mystérieux. D'ici, la vue sur Nagasaki, sur le port, sur les collines avoisinantes, est merveilleuse; les navires se balancent sur leurs ancres, leurs vergues oscillent dans l'air qu'elles traversent, leurs cuivres étincellent dans la vive lumière du soleil; les îlots, tout ronds, s'accroupissent, baignés à leur base par les petites vagues d'une mer tranquille; les maisons basses, écrasées par l'éteignoir de leur toit, forment une longue théorie de taches sombres, en grisaille, dans la ceinture verte des collines boisées; la mer, d'un bleu profond, a des reflets d'argent; le ciel, limpide, s'ouvre devant le vol des mouettes; la terre, rougeâtre, a des chaleurs de printemps; midi rayonne sur ce joli détail de la grande nature.

Toc, toc, à la porte d'une maison de thé, construite toute en minces lamelles de bois et en papier. Quelqu'un tire le loquet. J'entre. Une vieille dame impénétrable, fermée comme un vieux cœur desséché, montre sa silhouette grise. Un escalier. Je monte. Le premier étage est une vaste pièce à panneaux légers courant sur des glissières. Des nattes jonchent le sol. La vieille dame regarde avec effroi mes grosses chaussures américaines.... Rien aux murailles; l'une d'elles est toute en papier : c'est le jeu des portes-fenêtres à glissières, donnant sur un petit balcon de bois. Je m'assieds à la turque sur une natte; la vénérable dame, maîtresse de céans, disparaît. Une solitude, un silence, que j'emploie hâtivement en pensers divers sur la part d'imprévu que peut comporter une destinée humaine : car il ne faut jamais perdre les solitudes et les silences, qui sont les entr'actes de la vie.

Un pas de souris dans l'escalier; un autre, un troisième... Trois mousmés font irruption dans la salle, et, sans même m'honorer d'un regard, ma parole, évoluent tout de suite autour de moi pour l'accomplissement des rites de l'hospitalité japonaise. L'une dépose à mes genoux une sorte de réchaud rempli de cendre chaude; une autre me présente une tasse de thé; la troisième m'offre des cigarettes — de marque anglaise naturellement — dans une petite boîte à fleurs, qui sent de loin son bazar parisien.... Puis, toutes s'assoient en demi-cercle devant moi, sur leurs

talons, me regardent enfin — oh! sans curiosité — et esquissent un sourire qui reste figé au coin de leurs lèvres en plâtre. Plus rien ne nous sépare, que cet étrange réchaud plein de cendre, ce service à thé, et ces cigarettes; encore la douce fumée bleue qui se développe dans l'air en banderolles de fête nous unit-elle délicatement par-dessus ces obstacles.

Deux de ces mousmés se ressemblent comme des sœurs : elles frisent cet âge anonyme, cruel aux femmes, qui n'est plus celui de l'amour, sans être encore celui de la mort. Leurs formes épaisses, qu'alourdit davantage le « kimono » trop volumineux à la ceinture, leur face ronde et pleine, leur cou massif, tout cela n'est pas sauvé par l'impertinence des fards, outrageusement accumulés autour des yeux et de la bouche pour voiler l'aveu des prunelles fatiguées et des lèvres molles.

La troisième, par contre, est l'amour japonais en personne. Elle peut avoir quatorze ans ou quinze, guère plus. Son visage minuscule, pétri dans une tendre porcelaine peinte, émerge des ondes soyeuses du « kimono », au bout d'un long col délicat et fin, telle une fleur sur sa tige. La chevelure noire, bâtie avec art, plantée, selon la coutume, de petites brocantes en métal ou en perles, met une pâleur grave sur le front lisse. Les yeux, d'un éclat vif, bien dessinés en amande, s'ouvrent avec exagération sur les côtés, comme tirés par la ligne montante des sourcils. Le nez semble un pain à cacheter rose. Les lèvres,

incendiées de carmin, en ont perdu le peu d'expression qu'elles ont sans doute là-dessous; mais, quand elles s'entr'ouvrent, elles montrent des dents menues et blanches, de la nacre la plus tiède. Les mains, minuscules, ont à peine cinq doigts chacune, et quant aux pieds, c'est miracle qu'ils supportent le poids considérable d'un somptueux vêtement où, dans un parterre de fleurs, volètent des papillons d'or.

Je dis à ces dames — en anglais, — que je suis venu pour les voir danser. Aussitôt, les deux plus âgées s'arment, la première d'une sorte de guitare longue et à trois cordes vibrant sous un archet en ivoire; la seconde d'un curieux tambourin affectant la forme d'un sablier; et c'est alors, sonnant sur les vitres en papier, une étrange musiquette, qui grince avec la guitare, explose avec le tambourin, coupée par intervalles réguliers d'un cri aigu, d'un cri d'oiseau blessé : ding, ding, ding, ding, poum! poum! hhhhî!!

Je voudrais bien rire; mais mon orchestre a l'air tellement sérieux, si attentif, que je n'ose.... Cependant, voici la petite mousmé en fleur qui s'agite à son tour : elle va danser, elle danse, ses pieds parcourent les nattes, ses mains sillonnent l'espace, sur son cou flexible se balance sa jolie tête; la chevelure résiste; la pacotille tremble et tressaute comme dans un vent de folie; mais le visage de porcelaine reste insensible, implacable : la couleur des joues même ne

s'avive ni ne s'atténue; les yeux demeurent fixes, sans âme; les lèvres, tous feux dehors, ne bronchent point : le bibelot, descendu de son étagère, n'a pris vie que dans ses jambes et dans ses bras : le sentiment est creux, vide, inexistant.

Suit une pantomime où la petite mousmé joue deux rôles à la fois par le moyen de deux masques qu'elle applique tour à tour sur son visage : une vieille dame qui parle à gauche; un demi-tour et c'est un vieux monsieur qui lui répond à droite, avec des gestes, des gestes, une terrible cacophonie de gestes!

Les danses se succèdent à présent dans un rythme inégal et bruyant : la guitare a des colères éclatantes, le tambourin des révoltes profondes, l'oiseau blessé ne veut pas mourir, la petite mousmé agite des anneaux de papier frisé, des éventails, toutes sortes d'accessoires légers. Ma dernière cigarette s'est éteinte en un rond suprême; la fumée, morte en grisaille, ne forme plus, à travers la salle, la banderolle bleue, lien subtil et doux.... Une sirène de navire pousse son appel strident.... Je passe vivement par-dessus le réchaud dont les cendres se sont refroidies.... Je m'en vais....

IV

« *MODERN CHINA* »

Shanghai, Janvier.

Il ne m'est guère arrivé qu'une fois, en voyage, de me dire : « C'est là que je voudrais m'arrêter, là que je voudrais vivre désormais ». C'était, — ce souvenir d'hier me revient à tire d'ailes, — en Allemagne, sur les bords romantiques du Rhin, le beau fleuve dont les eaux vertes charrient de la noblesse et de la sérénité. Un petit village de maisonnettes basses s'accrochait au flanc d'un coteau que couronnaient les ruines formidables d'un vieux burg : de toutes les fenêtres on pouvait contempler le ciel, l'eau, la terre, la Nature; le silence portait des pensées profondes; dans les ruines de l'antique castel, dans l'âme de ses vieilles pierres, survivait un passé de force et de gloire; rien ici ne gênait la contemplation de cet infini de la Nature qui est le seul infini; au contraire, tout la soutenait; l'atmosphère vibrait de toutes les générosités du rêve; il y avait du bien, de la beauté,

de l'harmonie dans l'air. Le goût de vivre en cet endroit d'intimité spirituelle me vint aux lèvres : préférences, atavisme aussi....

Malheureusement, ce jour-là il fallut passer.

Les circonstances sont ennemies : pourquoi, après cela, m'ont-elles retenu à Shanghai, — où mes préférences et mon atavisme n'avaient que faire, — à Shanghai, la ville de tous les bruits, de toutes les discordes, de toutes les prostitutions, pendant près d'un mois, alors que je me fusse si bien accommodé de n'y séjourner que quelques heures? Mystère et destinée....

La vie, dans un port d'affaires, une Cité des Dollars, telle que la Shanghai moderne ouverte aux appétits européens, n'est tolérable que pour les gens qui y ont, comme on dit, « des intérêts ». Pour les autres, c'est le vide et l'ennui. Ici, on ne fait absolument que des affaires, tout le monde fait des affaires, depuis le banquier jusqu'au bon missionnaire. C'est l'activité de l'argent, du « beaucoup d'argent » dont parle Villiers de l'Isle-Adam dans l'un de ses contes les plus cruels.

Dès le port, on sent les gros sous qui roulent, vont, viennent, se hâtent, se précipitent, président à tout : à chaque chose, à chaque individu, à chaque geste, on est tout de suite tenté de donner une valeur monétaire. Au reste, ce port de Chine pourrait être tout aussi bien tel grand port de France, d'Amérique ou d'Angleterre. C'est le même mélange de gens et de

choses dans un affolement de fourmilière piétinée; le même flux d'import, le même reflux d'export, le même commerce. Des navires partent, d'autres arrivent; les chaînes des ancres grincent, montent pesamment ou bien se dévident à toute allure, avec des soubresauts énormes des treuils à vapeur; tous les drapeaux du monde, à l'arrière de ces navires, claquent au vent, se saluent ou se provoquent; des ordres brefs éclatent, montent des passerelles; des matelots, pieds nus, courent sur les ponts avec des gestes affolés, un zèle bourdonnant, une hâte effrénée; les sirènes rugissent; des jets de vapeur sifflent; du flanc percé de chaque vaisseau une eau tombe en cascade avec un bruit sourd; les cargo-boats prennent ou rejettent leurs marchandises à grand bruit de grues trépidantes; tout tremble, tressaute, s'agite; seuls, les navires de guerre, hautains et tranquilles, croiseurs et canonnières des « grandes puissances », représentants écoutés de ce droit essentiel qu'est le droit du plus fort, se balancent paisiblement au gré des vagues légères et de leur rôle facile de policiers internationaux.

Sur les quais, c'est pire encore : là, le « cargo » roule, amené ou emporté par les coolies chinois sous l'œil et la baguette du patron blanc; écrasés sous des charges de chameaux, rendus inconscients, dirait-on, par la brutalité de l'effort physique, les pauvres, les lamentables coolies, à demi nus, se traînent à pas étroits, rythmant leur marche sur une

sorte de chanson plaintive et essoufflée, tandis que les bambous ployés sous le faix leur scient lentement le dos, à même les plaies qu'enflamment de cruels phlegmons et que cautérise mal le vinaigre de la sueur quotidienne.

Le coolie chinois, ce pelé, ce galeux, à qui va tout le mal : c'est lui, lui seul, qu'on voit tout d'abord, en débarquant sur ce sol envahi. Il est là, en troupe serrée, au bord du ponton, sale, sordide, insolent, insupportable. C'est lui qui vous arrache vos bagages, lui qui vous entraîne dans sa petite voiture « rikchaw », lui qui vous montre les hôtels, vous y pousse, lui qui vous vole, vous bénit en « pigeon », vous injurie en chinois, et, généralement, se paie votre tête et vous méprise cordialement. Vous le trouvez partout, prêt à vous servir pour le plus d'argent possible, envers et contre tous, vous-même y compris, tenace, collant, exaspérant. Il est d'ailleurs innombrable comme les pavés de la rue; la rue, c'est son domaine, il y vit, il y pullule. Vous sortez de votre hôtel, il se précipite vers vous, il couche sous vos pas les brancards de sa petite voiture, il vous entoure, vous enveloppe, vous tient : vous êtes sa proie.

Mais qu'il fait peine à voir, cet être misérable, ce Fils du Ciel qui est bien plutôt celui du ruisseau! Robuste peut-être, au fond, mais d'aspect si décharné avec ses jambes raides et sèches, sa poitrine creuse zébrée de côtes, ses bras minces, sa face osseuse!...

Sain peut-être, au fond, mais si copieusement marqué de boutons purulents et de croûtes boueuses, de gale et de teigne, de toutes les maladies de la peau !... Gai, avec cela, bon vivant, riant à pleine gorge pour un rien, farceur et léger, fantaisiste entre ses haillons et ses plaies, bon goinfre, gueulard farouche à l'instant du riz. Quel aimable parent du singe : comme lui, il se gratte et s'amuse!

Shanghai, tout comme Nice, a sa « promenade des Anglais » : cela s'appelle, là-bas, le « bund ». C'est un long boulevard, donnant d'un côté sur le port, bordé de l'autre par l'imposante théorie des principaux immeubles de la ville : consulats, hôtels des postes, banques, douane, clubs, « procures » religieuses, agences des grandes compagnies, etc., etc. Tout cela, n'était la forme légèrement particulière de la maison coloniale anglaise, entourée d'une galerie couverte, pourrait tout aussi bien passer pour le décor d'une ville d'Europe. Du diable si, quant à moi, j'ai l'impression d'aborder enfin en Chine, ce « pays charmant » que je n'avais encore vu qu'en bibelots d'ivoire, broderies éclatantes, éventails légers, dans les vitrines de quelques amis parisiens !

Shanghai est devenue une véritable colonie européenne : après le port, envahi par les « cargo-boats » et les « men-of-war » de toutes les nationalités, la ville est partagée en une « concession internatio-

nale » où Anglais, Allemands, Russes et autres blancs luttent à main plate sur le terrain des affaires, et une « concession française » où consulat, municipalité, missions religieuses, agents de police, pompiers et autres nationaux, emploient fort malheureusement le temps en de généreuses querelles intestines.

On rencontre bien, de temps en temps, au hasard des rues, un Chinois, une Chinoise en costume de soie, une chaise à porteurs, un petit restaurant pour mangeurs de riz et buveurs de thé, une boutique indigène, voire une louche fumerie d'opium, mais tout cela constitue la discrète exception, tout cela n'est plus ici chez soi, tout cela est toléré, hospitalisé par les bons Européens, les bons Américains. Shanghai, en vérité, n'a plus rien de chinois, n'est plus une ville chinoise : c'est un grand port international, une cité neuve ouverte à tous les progrès. La preuve en est que les Français ont le droit de s'y dévorer entre eux librement : que les Allemands, les Anglais, les Japonais, les Russes, les Américains, les Italiens, quelques Scandinaves, quelques Espagnols, beaucoup de Valaques, peuvent en toute sécurité s'y livrer à des commerces innombrables et variés, tondre le mouton jaune, s'engraisser d'un argent qui n'a pas d'odeur. La preuve en est encore que de larges avenues et des rues pavées traversent cette ville; que des automobiles et des tramways électriques y circulent, rapides. La preuve en est

enfin que des quartiers spéciaux y sont réservés à tous les appétits inférieurs de la bête humaine, et que les tripots, maisons à boire, maisons à jouer, maisons à danser, et autres demeures à volets clos, sont ici presque aussi nombreux qu'à Paris, ville lumière. Après cela, incline-toi, pauvre Chine, ton infériorité est flagrante!

Ainsi va la vie à Shanghai port de mer : le jour, affaires; la nuit, plaisir. En conversation, s'il n'est pas question d'affaires, et puis de plaisir, gare au voisin ou à la voisine! Car cette grande ville (côté français) est pleine de racontars, de médisances, de basses jalousies, de rivalités sombres, pleine d'adultères soupçonnés, supposés, devinés, insinués. Chez telle madame, à l'heure du thé; au bar, à l'heure de l'apéritif, on papote avec cordialité : le consul est traîné dans la boue de son encrier, car il est l'Autorité; tel millionnaire est célébré, car il est la richesse; tel failli est écrasé d'interjections définitives, sans indulgence, car il est le malheur; telle femme succombe sous la raillerie, les pointes, les sous-entendus, toutes sortes de méchancetés gratuites, car elle est belle et sage; à part les personnes présentes, tout le monde passe, à tour de rôle, dans ce stéréoscope à massacre; pas de pitié, et les amis qui sont là, savent si bien qu'eux non plus ne seront pas épargnés tout à l'heure, qu'ils s'arrangent tous de façon à partir les derniers. Et si, cette semaine-là, une préoccupation domine, une conversation se

maintient au-dessus de ces papotages, c'est que tel merveilleux homme d'affaires s'est laissé rouler dans une récente entreprise par tel missionnaire plus habile, plus malin encore que lui : ce dont on parle goulûment, avec force appréciations, force détails de la dernière heure.

Côté anglais, c'est plus sportif : tennis, golf, cricket, voire champ de courses, où de fiers gentlemen montent eux-mêmes de grands australiens, hauts sur jambes, le poitrail en proue de navire, le col démesuré, le nez et la queue au vent. C'est plus « Piccadilly » aussi, avec de grands magasins « chics » où la mode s'étale, se prélasse, se pavane sans trop d'étonnement.

Ah ! ces Anglais, quelle admirable faculté ils ont de se retrouver tout de suite chez eux, partout, où qu'ils aillent, et de créer des petites Angleterres actives, laborieuses, décentes, aimables d'aspect, comme cela, aux quatre coins du monde ! Les Français devraient bien prendre exemple sur eux, en matière de colonisation : quelle leçon que le Shanghai anglais à côté du Shanghai français ! Mais voilà, nous ne sommes pas un peuple voyageur, et, tandis que les Anglais honnêtes, de bonne éducation, distingués de fond comme de forme, ne craignent pas de s'expatrier, de transplanter au loin leur foyer, il y a bien peu de Français équivalents qui consentent à partir « pour les colonies », comme ils disent, et l'on croirait qu'ils entendent « pour le bagne ». Cela suffirait

à expliquer la différence profonde qui existe, qui existera longtemps encore entre une colonie anglaise et une colonie française : le sol est le même, le climat est pareil, les forces égales, peut-être même y a-t-il ici plus d'argent que là, mais la société est toute autre : là, normale, faite de bons éléments, ici, excessivement mêlée.

Et puis, quelle rage avons-nous de tant développer nos services administratifs? Que d'administrations, bon Dieu! que d'administrations! Dans la seule concession française de Shanghai, la place presque entière est prise par un consulat, une chancellerie, une municipalité, un hôtel des postes. En parcourant les rues, on ne voit guère que ces édifices; en parcourant les salons, les clubs, les brasseries et les bars, on ne rencontre guère que ce personnel officiel, presque aussi arrogant, dans les petits grades, qu'inutile. Quant aux grands et riches magasins, quant à l'unique librairie, quant aux affaires sérieuses, au bon travail, profitable non seulement aux individus, mais encore au pays, c'est à côté qu'on les trouve, à côté, concession anglaise.

Non, dans l'ensemble, tout cela, pour représenter beaucoup d'argent, ne vaut pas cher. Ce mois de Shanghai sera la tristesse et l'ennui de mon voyage : sans boire, sans jouer, sans médire de personne, sans faire des opérations d'argent, sans prendre parti pour le consulat ni pour la municipalité, je suis arrivé difficilement à remplir trente jours de temps; enfin,

à cause de ces préférences et de cet atavisme dont j'ai parlé plus haut, j'ai mal goûté l'américanisme de ce paysage moderne : que mon siècle me le pardonne!

P.-S. — Au fait, Shanghai comprend bien aussi une ville chinoise avec son port où se pressent les grandes jonques de mer dont la proue s'orne d'un œil symbolique. On m'a vaguement montré les murailles de cette cité jaune, un jour, loin de la ville européenne, mais on m'a affirmé que c'était la ville des coolies et des boys, une misère, un reste, une éclaboussure sur cette partie de la côte, et que seule la « modern-Shanghai » avait quelque droit de *compter*.

V

SUR LES EAUX GRISES DU FLEUVE-BLEU

Le Yang-Tsé-Kiang, Février.

Une ligne : ici, l'eau verte, calme, profonde : c'est la mer; là, l'eau grise, tourmentée, chargée de limon : c'est le Fleuve-Bleu. Pas de transition; la proue du navire est déjà dans le fleuve que la poupe nage encore dans l'océan.

L'embouchure du Yang-Tsé est immense : du milieu, on ne distingue pas les rives; n'était la brusque différence de couleur entre les deux masses d'eau, on passerait de l'océan dans le fleuve sans s'en apercevoir. Cependant, peu à peu, les hélices luttent plus péniblement : les courants sont rudes de cette formidable avalanche d'eau qui, née parmi les hautes montagnes du Thibet, grossie par de nombreux affluents, inondant des plaines, filant, vertigineuse, entre des gorges étroites, rongeant la pierre des montagnes jusqu'à déraciner des roches gigantesques, se creu-

sant partout un lit sans cesse plus large, coulant en nappe lisse, en tourbillons ou en cataractes, traverse tout le centre de l'immense Chine en une course torrentielle!

Il faut de trois à quatre jours pour aller de Shanghai à Hankéou : de petits paquebots, spécialement construits pour cette navigation fluviale, avec leur coque d'un ovale court et bedonnant, leurs trois ponts superposés qui leur donnent un drôle d'air tout en hauteur, assurent régulièrement ce parcours. Cinq compagnies, anglaise, allemande, française, chinoise et japonaise, se font là, pavillon au vent, une concurrence dont elles risquent fort de mourir toutes les cinq : mais il importe que les riverains du Yang-Tsé voient de temps en temps des drapeaux d'Occident....

Le *Li-Fong*, à bord duquel j'effectue le parcours, première et facile étape de mon voyage dans l'intérieur de la Chine, est un des deux paquebots affrêtés par la compagnie française : il porte avec élégance nos trois couleurs; il est le *fluctuat nec mergitur* de la pénétration française au Céleste-Empire. Avec ses officiers, qui sont français, on peut, pour quelques jours encore, avant de broyer du jaune, évoquer des souvenirs de France, et l'on a, si près du drapeau, la rare et douce impression d'être encore un peu chez soi, dans le plus étranger des pays. Le petit personnel, les matelots, les chauffeurs, les boys, est chinois. La langue en usage généralement est l'anglais, ou

tout au moins cet admirable « pigeon » qui me paraît bien être l'espéranto de la nature. Enfin, un pilote chinois dirige la marche du navire, extrêmement dangereuse, pleine de hasards, surtout à l'époque des basses-eaux où l'on est toujours dans le cas de rencontrer ici un banc de sable, plus loin un rocher.

Des trois ponts superposés, le premier, en commençant par le haut, est réservé aux officiers du bord et aux passagers européens; le deuxième, partagé en premières et en secondes classes, reçoit les indigènes de condition solide : mandarins ou gros marchands, personnages à lunettes rondes bordées d'écaille, bouton au chapeau ou dollars dans la bourse; enfin, le troisième pont, en bas, non loin des cales où s'entasse le cargo, est abandonné au menu fretin, au peuple, à cette crapule qui paie peu — et qui, payant peu, n'a humainement droit qu'à la planche.

Très symbolique, ce système des trois ponts qui s'étagent : en haut de l'échelle, les Européens, tous les Européens, quels qu'ils soient, et Dieu sait pourtant!... au milieu, les Chinois titrés ou riches; en bas, la plèbe : telle est bien, en effet, la hiérarchie en Chine.

Mais le confort abonde sur le premier pont; salon, salle à manger, piano, bibliothèque, cabines spacieuses ouvrant sur le pont, salles de bain, rien n'y manque; et la table, pour être à base de conserves américaines et de vins douteux, n'en est pas moins très satisfaisante. Même, ce confort exagère : il ne

prépare guère le voyageur au régime de demain, le régime chinois, la planche, le riz, le thé, le porc flasque et le poulet étique.

Nous allons à petite allure : les hélices s'efforcent ; le pilote est prudent ; contre les flancs du navire, l'eau qui descend, rapide, se heurte avec violence. Maintenant nous longeons une rive plate, uniforme, grise, sans intérêt : c'est la campagne de Shanghai. Le fleuve, la campagne : de l'océan où rien ne limite le regard, il ne nous reste plus que des mouettes, blanches et légères, qui, engagées dans notre sillage, nous escortent de leur grand vol plané où se perpétue l'image de leurs horizons habituels.

Indifférente et triste, cette campagne chinoise, encore que d'une fertilité admirable : pas un pouce de terrain qui ne soit cultivé, jusqu'au bord de l'espèce de plate-forme qui s'avance en terrasse sur le fleuve ; cette rive n'est qu'un vaste potager rempli de légumes verdoyants : de petits canaux s'y promènent, conduisant au loin, un peu partout, les eaux grasses du Yang-Tsé, riches en principes fécondants. Mais pas d'arbres, jamais d'arbres : le potager tout crû, dans sa platitude dénuée de pittoresque ; un vrai coin, en plus grand, de petite banlieue parisienne pour maraîchers, et où la Muse la plus passionnée éprouverait difficilement des émotions poétiques.

A peine si quelques broussailles, de place en

place, quelques bouquets de bambous au feuillage léger comme des chevelures, discrètement tremblotent au vent du soir : encore ces arbustes ne sont-ils là que pour décorer, protéger des tombes. Car ce potager est aussi un cimetière ; sous ces tumulus encadrés de pierre, ornés de verdure ou simplement marqués d'un caillou fixé à même la terre jaunâtre, dorment de leur sommeil égal les Chinois dont la vie s'est hier déroulée dans Shanghai ; autant de petits tas de terre, autant de tombeaux ; ils sont innombrables et il y en a partout ; les racines des choux et des salades se fortifient, dans le mystérieux sous-sol, de la matière des morts ; ce qui retourne à la terre fertilise ce qui en sort ; ainsi va la vie qui bénéficie de tout.

Un autre engrais soigneusement récolté dans les villes, vient à son heure enrichir ce sol à légumes plus généreusement encore : appelons-le l'engrais humain. Les cultivateurs le promènent, à l'état très naturel, dans des seaux, en emplissent leur pelle creuse et le jettent à la volée, sur les champs, avec ce geste habile du cantonnier parisien que nous avons tous vu, les jours de pluie, semant les petits graviers pointus au long de nos boulevards. Ainsi l'engrais humain embaume les airs avant de se mêler aux matières plus ou moins anonymes qui constituent la terre : sans doute peut-on lui attribuer un rôle sérieux dans l'ensemble de ce qu'on est convenu d'appeler « l'odeur de Chine », odeur exécrable à

l'odorat du voyageur nouvellement débarqué; odeur subtile, indéfinissable, dont la persistance vous saisit dès votre premier pas en pays chinois, que vous retrouvez partout, qui ne vous quitte plus un instant, que vous cherchez sans cesse et vainement à analyser, où vous trouvez peut-être des relents de fumeries d'opium, de vêtements mouillés, de boue, de crasse, d'ordures variées, à laquelle enfin vous vous habituez avec cette douce et forte acceptation des choses qui fait le fond même de la philosophie chinoise.

De même, lentement, s'habitue-t-on à cette détestable pluie de Chine, ce « crachin » qui commence dans la nuit, tombe inexorablement, sans la moindre éclaircie, d'un ciel uniformément gris, sinistre, pendant tout le jour et d'autres jours encore, imprègne toutes choses d'une humidité terrible, noie les horizons, efface les couleurs, jette sur l'univers comme un grand voile de tristesse et d'ennui. Odeur de Chine, pluie de Chine, deux fidèles compagnes de voyage là-bas!...

Tiens! des arbres, toute une masse de verdure où le vent met de longues ondulations, et où les ombres se déplacent dans de grands mouvements : ici, le fleuve s'élargit démesurément, se partage, et de ses deux bras énormes embrasse un îlot minuscule, tout en hauteur, ou de vrais arbres d'un beau vert servent de nid à une petite pagode blanche : on appelle cet îlot l'Orphelin; il est si seul, si abandonné, parmi cette

eau paisible aujourd'hui, mais qui gronde quelquefois, et alors le bat de vagues puissantes, et sous le ciel lointain que le toit de la petite pagode blanche, de ses angles relevés, semble désigner comme avec des doigts!...

Et vogue le *Li-Fong*, tout doucement, sans heurt, à portée de voix d'une rive redevenue plate et sans grâce : en somme, ce serait de la banale et monotone navigation fluviale si certaines manœuvres n'entretenaient dans l'air une vague et lancinante inquiétude au sujet du banc de sable ou du rocher guetteur que l'on va peut-être bien rencontrer tout à l'heure. Deux matelots se tiennent à l'avant du navire, l'un à bâbord, l'autre à tribord, dans une espèce de cage suspendue, et lancent alternativement la sonde; les profondeurs qu'ils annoncent au relevé du fil, et sur quoi se base le pilote pour diriger les évolutions de la barre, varient avec une soudaineté inouïe : c'est trente-six pieds, et puis, l'instant d'après, c'est cinq pieds et demi. Nous calons peu, mais enfin, à cinq pieds juste, le *Li-Fong* ne passerait pas. C'est alors que l'inquiétude pèse : « Va-t-on toucher?... N'a-t-on pas touché?... » Cependant que la voix des sondeurs continue d'annoncer, sur un mode plaintif et chantant, qui traîne dans le silence :

« Faûti-fif!... — Hââf-haï!... »

et que le pilote, d'une autre voix, plus brève, plus sourde, mais non moins insensibilisée de fatalisme et d'habitude, prononce des ordres nets que l'officier

de quart répète, transmet aux machines par l'appareil à sonnerie :

« Slowly!... Stop!...

— Slowly!... Stop!... Drrrinng!... »

Un peu de nuit par là-dessus, de la nuit noire comme du crêpe, de l'ombre ennemie où la rive apparaît comme un redoutable écueil, et, ma foi, l'on ne sait plus si, à ce petit danger permanent, les grands inconnus de l'Océan ne seraient pas préférables.

Nous croisons fréquemment des jonques chargées de marchandises, sans voile ni mât, allant au fil de l'eau, manœuvrées par un seul homme à la barre, tandis que les autres bavardent, fument, jouent, accroupis sur leurs rames inutiles. Et nous dépassons aussi des jonques semblables qui, celles-là, remontent péniblement le rude courant à la voile, à l'aviron, ou, le plus souvent, halées le long du rivage par un attelage d'une trentaine d'hommes. Les rameurs chantent, en imprimant à leurs rames un mouvement de godille, lent et cadencé, et les haleurs, penchés sur la corde tendue, raidissant le jarret, rythmant le pas, donnant de l'épaule, jettent au vent un cri rageur.

Des villes, des villages, des hameaux surgissent de la côte plate et se profilent devant nous en ombres grises : c'est toujours la même agglomération de maisons basses, d'aspect délabré et sale, en vastes grisailles de lignes imprécises, avec çà et là, la note

plus claire, plus aimable, d'une pagode, dont les toits superposés se redressent aux angles en un mouvement plein d'élégance, et dont la porte monumentale se décore, dans un cadre de petits motifs colorés, de beaux caractères en or sur fond noir ou en noir sur fond blanc. Les villes d'une certaine importance, sous-préfectures au moins, sont entourées d'une muraille de pierre, crénelée, et percée des quatre portes traditionnelles : la Porte du Nord, la Porte du Sud, la Porte de l'Est et la Porte de l'Ouest.

Dans une anse du fleuve, au pied de ces graves citadelles, se pressent les jonques et les sampans, belles dames et gamins du fleuve, maîtresses et enfants de ce magistral Yang-Tsé qui déverse la vie abondamment sur son noble passage, entretient une population innombrable, et fait de cette vallée le jardin nourricier de la Chine. Jonques et sampans, aux destinées fraternelles, partagent une existence identique, dans le travail, le jour, dans le repos, le soir, parmi les eaux contre lesquelles il faut lutter souvent, au port où le calme berceur égalise les sentiments ; asiles semblablement errants et fragiles, où, sous le toit de planches minces, sous l'abri de nattes huilées, des bateliers au cœur pareil, gais enfants de ces rives, fument le même opium pour oublier les mêmes fatigues.

Les escales sont relativement fréquentes entre Shanghai et Hankéou. On laisse, on prend des voyageurs et du cargo un peu partout. Devant certaines

villes de moindre importance, le vapeur ne s'arrête même pas : il se contente de ralentir sa marche de façon à ne pas perdre sur le courant, et il attend ainsi qu'une sorte de bac, parti de la rive, lui amène voyageurs et marchandises. L'embarcation, en amont, surveille l'approche du paquebot; quand les deux bateaux se trouvent à même hauteur, une corde est lancée du pont du vapeur, à laquelle se cramponnent les hommes du bac; la secousse est rude, étant données la vitesse acquise du vapeur et la violence du courant qui entraîne le bac; cependant on parvient à amarrer ce dernier tout près du navire, flanc contre flanc; une échelle s'abaisse, on hisse paquets, hommes, femmes et enfants, on crie, on se bouscule, on s'affole. Et c'est le spectacle le plus pittoresque, surtout quand les malheureuses femmes aux pieds meurtris, instables sur leurs moignons chaussés de soie brodée, s'efforcent de garder dans le remue-ménage général un équilibre nécessaire, ou qu'un maladroit, bousculé au bord de l'échelle, tombe à l'eau, s'accroche avec la muette énergie du désespoir à ce que rencontrent ses mains éperdues, se fait repêcher par sa natte et réapparaît comme un pantin de carton au bout de son fil.

A Ou-Hou, après Nankin, escale sérieuse de deux heures environ : le *Li-Fong* s'amarre à un ponton d'aspect étrange, vieille coque de voilier désaffecté, ramassée dans quelque port de la côte, et dont la proue s'orne encore d'une grande figure blanche,

sirène ou vierge qui, pour l'attendrir, se penche sur le flot. A peine là, le *Li-Fong* est environné d'une nuée de sampans indescriptibles, canots rapiécés comme de vieux vêtements, baquets ronds, caisses carrées, tous plus sordides les uns que les autres, plus imprévus aussi, plus inouïs. Là-dedans vit à demeure toute une population de mendiants fantastiques, d'une saleté affreuse, hommes, femmes, enfants, entassés sous des haillons pouilleux, à l'abri d'une loque, vivant des ordures qui pourrissent au pied des remparts, buvant l'eau pestilentielle du fleuve. Autour du navire, c'est un concert lamentable de cris et de supplications : « Tâ lô-ié!... Tâ lô-ié!... » gémissent les pauvres gens en tendant vers le pont supérieur des corbeilles fixées à l'extrémité de longs bambous, et dans lesquelles, sapèques, friandises ou morceaux de pain sont invités à tomber : « Tâ lô-ié!... Tâ lô-ié!... Grand Monsieur, Monsieur considérable, prends en pitié notre misère!... »

Un marchand monte à bord : il apporte des poteries, des porcelaines de la contrée; il les a mal choisies pour l'art, bien pour la vente; un pot rond présente à l'extérieur des sujets décents et gracieux, femmes en promenade, robes chamarrées, ombrelles, éventails fleuris; mais, sitôt le couvercle levé, l'intérieur révèle des scènes d'une adroite pornographie, où la grosse et grasse nature s'exprime librement, sans souci d'esthétique. Combien de gens, combien d'Eu-

ropéens achètent ce genre de bibelot précisément parce qu'il est à surprise! Le même commerçant offre encore un éventail mystérieux, un éventail à double sens dont l'espèce ferait vite fortune à Paris : quand on le développe de gauche à droite, le papier montre de beaux chrysanthèmes frisés au petit fer, des feuilles de bambou minces, longues et pointues comme des flèches; mais quand on le développe de droite à gauche, on retombe dans les descriptions d'amour déjà rencontrées au fond du petit pot rond.

Le quatrième jour, dans la matinée, le *Li-Fong* jette l'ancre devant la ville de Hankéou. Sensation de déjà-vu. Hankéou, port fluvial, continue Shanghai, port de mer. La ville européenne, toute neuve, avec ses maisons à étages et à galeries couvertes, ses jardins, ses rues symétriques, avec son « bund » surtout, rappelle bien l'autre; le port, en plus petit et en plus calme, présente bien le même aspect; enfin, ici comme là-bas, on ne voit guère en arrivant, qu'une cité d'Europe ou d'Amérique, du bitume, des balcons, et pas grand'chose de chinois. La ville indigène de Hankéou est cependant l'une des plus importantes de l'Empire, mais elle se cache ailleurs, dans sa muraille obscure, de l'autre côté du fleuve principalement, et quelque peu de ce côté-ci, en amont.

C'est de Hankéou que part la ligne ferrée qui monte à Pékin; c'est de Hankéou que partira l'idéale

voie ferrée qui, longeant le fleuve, gagnera la lointaine province du Sse-Tchouen : après cela, il est inutile d'insister sur la valeur économique, présente et à venir, de cette ville internationale, succursale d'affaires et de pénétration européenne de Shanghai.

VI

LE LAC ENNEMI

Lac Tong-Ting, Février.

C'est le chapitre des aventures. Si, dans les pages précédentes, mon récit a paru rechercher de préférence le pittoresque des couleurs et des formes, paysages et passants, il va bien falloir qu'il se contente momentanément de celui des faits, incidents et accidents. C'en est fini du voyage en fauteuil, devant la toile peinte qui se déroule sans heurt. Les difficultés matérielles surgissent maintenant et pour leur entrée en matière se révèlent par série : on dit que ces choses-là n'arrivent jamais seules....

Sur la ligne immense de mon incursion dans le centre de la Chine, ligne qui suit fidèlement le Yang-Tsé-Kiang sur près de trois mille kilomètres, la tentative que je fis vers le lac Tong-Ting et Tchang-Tcha, se dessine comme une boucle de fantaisie. Le lac Tong-Ting est, un peu après Hankéou, au sud du Fleuve-Bleu, une vaste nappe d'eau formée par

plusieurs affluents du grand fleuve. Je devais, avec la mission X..., traverser ce lac, puis pousser vers les montagnes du Kouei-Tchéou, vers le Yunnan, pour gagner finalement, en la prenant par le sud, la province du Sse-Tchouen. Tel était notre projet : on va voir jusqu'où je suivis mes compagnons, et comment je revins sur mes pas pour reprendre la voie du fleuve.

La traversée Hankéou-Tchang-Tcha se fait, à l'époque des hautes eaux, sur des paquebots européens semblables au *Li-Fong*, et par conséquent dans des conditions très confortables. Il n'en est pas de même à l'époque des basses-eaux où le service n'est plus assuré que par de mauvaises chaloupes à vapeur, anciens remorqueurs désaffectés, que des Chinois malhabiles mènent un peu comme des jonques. C'est à bord d'une de ces petites chaloupes qu'il nous fallut prendre passage. Nous y allâmes, après avoir quitté la belle « promenade » de la ville européenne, par des ruelles immondes où le trop-plein des latrines se mêlait à une boue épaisse. Nous parvînmes au-dessus du fleuve : les eaux, très basses, avaient dégagé le pied de la cité indigène qui semblait perchée sur une haute colline de terre grisâtre. De la muraille, en autre temps battue des flots, il fallait, pour gagner le fleuve, descendre par des pentes raides.

Tout un faubourg *extra muros* s'est installé là et jouit avec animation d'une vie éphémère : lorsque les eaux remonteront, à la prochaine saison, toutes

les bicoques qui le composent, baraquements de planches mal jointes, de nattes ou de bambous, équilibrés sur pilotis, disparaîtront comme par enchantement : le petit marchand d'articles pour la navigation ; le petit restaurateur qui vend le riz, les légumes hachés menus, les modestes friandises, le tabac blond et le thé ; les mendiants sordides qui s'abritent d'un morceau de natte ; le coiffeur ambulant qui peigne la tresse, rase le tour de la tête, cure les oreilles et masse les épaules sommairement; tous ces gagne-petit et ces gueux réintégreront la ville, pour y coucher parmi d'autres ordures. La saleté de ce lieu est inouïe : tous les ruisseaux de la ville descendent par ici en de larges cascades; sans cesse fouillés par les porcs noirs, flasques et lents, par les chiens avides, au squelette tremblant, par les mendiants fiévreux, semblables à des ombres frissonnantes, des tas d'immondices se dressent, dégageant des odeurs nauséabondes; en maints endroits, un simple trou en terre est l'asile indiscret où vont s'accroupir les nombreux bateliers. C'est un spectacle de misère primitive et inconsciente où se confondent l'homme grossier et la bête affamée.

La chaloupe est là, tout près. Quelques planches bout à bout la relient à la rive. Nous passons à bord. Déjà une cinquantaine de voyageurs indigènes se sont installés à même le pont, sous un vague abri de toile entre leurs paquets de couvertures, leurs petites malles carrées, laquées en noir, et leurs éternels

paniers où fraternisent la théière, la fumerie à opium, la pipe à eau et l'unique serviette éponge. Le charbon déborde la chambre des machines et jonche le pont : c'est un charbon en débris et en poussière ; on enfonce là-dedans jusqu'aux chevilles. Un groupe de cabines se dresse à l'avant. Toutes sont occupées : mais le « compradore », ou commissaire du bord, en fait évacuer deux qu'il met à la disposition de nos seigneuries. Nous en prenons possession : ce sont de véritables placards larges d'un mètre, longs d'un mètre cinquante, avec deux planches superposées formant couchettes. Deux nuits à passer en cage.... Dans les coins, nous empilons nos bagages, fort réduits pour la portage futur à dos d'homme : deux caisses chacun et les provisions ; puis, sur les couchettes, nous disposons notre literie, qui se compose modestement de quelques couvertures et d'un oreiller de crin.

Il est cinq heures. Le petit vapeur doit lever l'ancre à neuf heures. Nous avons le temps d'aller dîner au Consulat de France. Au besoin, on nous attendra. Nous laissons nos cabines, qui ne ferment même pas, à la garde de nos « boys », cuisinier en tête, et nous regagnons la ville....

.... Nous sommes de retour à onze heures : les gens du Consulat nous escortent avec de grosses lanternes en papier gras dont les flancs rebondis portent des noms et des titres merveilleux. L'un de nous serre dans ses bras le sac aux lingots d'argent dont il va falloir faire usage dans l'intérieur. Un coolie de

confiance porte sur ses épaules dix ou douze ligatures de mille sapèques[1], et plie sous le faix. Nous avons ainsi de nouveau traversé les ignobles ruelles de la cité indigène, puis le sordide faubourg plongé dans l'ombre d'une nuit d'encre, et notre passage n'a pas fait autrement sensation. Nous revoici à bord. On va partir. Brouhaha....

Soudain, l'un des boys accourt, l'air bouleversé, jetant des mots incompréhensibles, dans son ténébreux « pigeon ». Qu'y a-t-il? que se passe-t-il? Il y a que, pendant notre absence, on nous a volé une caisse, et que cette caisse est justement la plus précieuse, celle qui contient nos appareils de topographie, nos chronomètres, etc. Nous prenons la chose avec optimisme : on retrouvera le voleur, on retrouvera la caisse; mais le « compradore » est responsable d'un vol qui s'est commis à son bord; avec des termes pleins de courtoisie auxquels il répond presque à genoux, nous lui déclarons qu'il est tard, que nous allons nous coucher, mais que son

1. Les lingots d'argent ont une face plate où s'imprime le sceau de leur authenticité; leur grosseur courante varie de celle d'une noisette à celle d'un œuf. Leur valeur en taëls représente, selon le poids, tant ou tant de ligatures de sapèques; le change est assuré dans toutes les villes de l'intérieur par de petits changeurs chinois qui pèsent devant vous le lingot, et vous en donnent la valeur correspondante en sapèques. La sapèque est une piécette de cuivre, percée d'un trou carré; mille sapèques enfilées par une cordelette, en deux paquets jumeaux de cinq cents, forment une « ligature » — laquelle représente, à peu près, une piastre ou dollar de la côte. La valeur de la piastre évolue autour de 3 francs.

« admirable », son « élégant » et « puissant » paquebot ne lèvera l'ancre que lorsque notre caisse nous aura été restituée.

Et ce fut un faux départ.

Le lendemain, on mit la police en branle.

Le surlendemain, on n'avait encore rien trouvé.

Nous retînmes ainsi le petit vapeur deux jours et deux nuits, attendant, ne quittant pas le bord dans la crainte que la chaloupe ne filât sans nous, passant nos journées, entre les repas que notre maître-coq nous servait sur une caisse charbonneuse, à contempler le spectacle lamentable du faubourg de misère, de plus en plus couvert d'immondices et nauséabond, et nos nuits, recroquevillés en chien de fusil sur nos courtes planches, frissonnants sous le froid humide, à écouter, en manière de distraction, l'appel mystérieux du barquier errant dont la jonque est une hospitalière fumerie d'opium.

Enfin, le soir du deuxième jour, l'enquête menée en ville et dans le port n'ayant rien donné, nous décidâmes de partir malgré tout. L'un de nous resterait à Hankéou, poursuivrait les recherches, nous rejoindrait plus tard à Tchang-Tcha. Aussi bien, l'admirable patience de ces cinquante voyageurs chinois sur qui nous faisions bien injustement porter les conséquences de notre ennui, et qui, jusqu'ici, s'étaient sans mot dire inclinés devant notre volonté de « grands mandarins étrangers », pouvait finir par se lasser. Nous-mêmes, nous ne pouvions nous

éterniser, inactifs et « inconfortables », dans ce port maudit.

Nous avertîmes le « compradore ». Il ne parut ni satisfait, ni mécontent; son visage exprimait l'indifférence d'une philosophie profonde aux choses de cette vie; il fumait l'opium au moment où nous le fîmes appeler; il donna d'un mot l'ordre du départ, et courut reprendre ses rêves là où il les avait laissés.

Une grande activité se produisit à bord. Des passagers attardés dans les pauvres auberges de la rive, accoururent. Des petits marchands vinrent faire leurs dernières offres de vente. Les matelots tirèrent sur les câbles-amarres avec des grimaces de singes en récréation et un flux débordant de remarques et d'injures. Tout semblait aller de travers : mais il n'y eût que nous pour le constater. Cependant la machine, fort usagée et dans un état pitoyable, lasse, épuisée d'être restée trop longtemps sous pression, ne répondit pas quand on lui demanda d'agir. On voulut la forcer. Elle n'éclata pas, mais ce fut tout juste : des jets de vapeur, avec des sifflements stridents, fusèrent soudain de toutes parts, brûlèrent quelques épidermes, chassèrent sur le pont chauffeurs et mécaniciens en déroute, et puis se répandirent en nuages de ouate.... Après, il n'y eût qu'à renoncer : la vieille machine avait haleté ses dernières énergies, poussé ses derniers soupirs; elle était morte....

Force nous fut de passer cette nuit-là encore dans le port chinois de Hankéou. Une grande jonque-

sampan était venue, dans la journée, s'accoler à notre flanc; une longue théorie de coolies-vidangeurs y avait amené, dans des seaux ouverts ce qu'une théorie de coolies-vidangeurs peut amener dans des seaux ouverts, et le grand sampan devait porter le lendemain, aux cultivateurs de l'autre rive, ce précieux engrais humain....

Le lendemain, il fallut aviser : notre chaloupe étant absolument hors de service, on la déserta pour une autre, à peu près semblable, appartenant à la même compagnie, et qui, arrivée d'Itchang depuis peu, se trouvait amarrée à proximité. Le transbordement s'opéra sans incidents, et nous gagnâmes à l'échange d'avoir une grande cabine au lieu de nos deux petites. Puis, cette machine-là voulant bien marcher, on partit enfin, un triste après-midi brumeux, avec de gros efforts de l'hélice, et un certain air penché qui n'était rien moins que rassurant.

J'abrège la liste de ces fastidieuses infortunes : cette nuit-là, vers les deux heures, nous sommes en panne à l'entrée de la rivière qui forme le lac Tong-Ting. Accident de machine, en tout semblable au premier. Détail horrible : en travaillant aux réparations, un chauffeur chinois engage le bout de sa tresse dans un engrenage et se fait à moitié scalper; ses camarades lui improvisent un pansement sommaire avec un morceau de chiffon tout gras d'huile et noir de charbon. Enfin, tant bien que mal, avec une hélice qui ne bat plus guère que d'une aile et un

pauvre diable qui hurle de douleur, nous gagnons la ville de Yo-Tchéou, située à l'entrée du lac.

Longue escale. On répare encore. Puis, un matin, à sept heures, on se remet en marche. On pénètre dans le lac : l'eau est si basse que partout apparaissent des bancs de sable, des îlots où s'ébattent, en vacances, des cormorans pêcheurs. Nous allons prudemment selon les vagues indications d'un chenal plus incertain encore. Mais les Dieux sont contre nous : ce même jour, à neuf heures, nous sommes échoués de tout notre avant, et d'une façon qui laisse peu d'espoir. Pendant cinq heures consécutives on s'efforce de nous détacher de ce sable mouvant qui se joue sous notre coque et ne la lâche pas. Vains efforts.

Maintenant, notre parti est pris : nous allons en finir avec ces damnées chaloupes où tout n'est que malheur, danger et poussière de charbon. Une grande jonque croise non loin de nous : hélée, elle approche; notre mandataire, qui est un jeune lettré au front blanc, aux yeux doux, aux longs doigts munis d'ongles démesurés, semblable tout entier à une mince figurine d'ivoire dans le fourreau de sa simarre en soie crème, notre mandataire, dis-je, le frêle et gracieux Yen, entre en pourparlers avec le « lao-pan », ou patron de la jonque; bien payé, celui-ci accepte de nous conduire jusqu'à Tchang-Tcha. Trois jours, dit-il, si le vent est bon. Nouveau transbordement. Une bonne voile qui se gonfle, et

nous nous éloignons rapidement du petit vapeur enlisé.

Vie nouvelle : la jonque entière est à nous; elle est propre, elle n'a pas de machine hurlante, de poussière de charbon, de passagers bruyants; son flanc lisse reçoit doucement la caresse de l'eau qui court; sa proue rase les petites lames avec une audace tranquille; sa voile se déploie comme une grande aile blanche où le vent donne en plein; le mât grince à peine dans sa base aux coins secs; de légers mouvements de tangage dressent l'avant qui en retombant écrase de petites masses d'eau avec un clapotis précipité et de la mousse blanche; si le vent grossit tout à coup, le mât penche en grinçant plus fort, la voile se gonfle davantage, et, lancée, la jonque paraît s'efforcer, comme un cheval de course sur le champ libre, sous l'impulsion suprême qui lui est donnée.

Et le temps, triste jusqu'alors, est à présent clair et sec : même, le soleil, au bord d'un nuage, hésitant, s'est montré; une douce température de printemps règne soudain. Quel changement, d'une journée à l'autre! J'ai rejeté mes lourdes bottes de caoutchouc, mon pesant manteau. Comme les gais marins d'eau douce, les jours d'été, sur les « rives fleuries qu'arrose la Seine », nous avons amené à bout de bras des seaux d'eau sur le pont avant, et là, torse nu, devant nos barquiers amusés, nous procédons à des ablutions de canards. C'est pour chasser jusqu'aux dernières poussières noires des maudits

petits vapeurs. On fait peau neuve; on célèbre de toutes les façons cette navigation nouvelle, gracieuse et pure.

Au centre de la jonque se trouve notre habitation : c'est une pièce assez grande, à peu près fermée par des planches mal jointes, garnie d'une table, de trois chaises, et de quatre couchettes : des planches sur des tréteaux. On trouve cela délicieux, parce que c'est propre et qu'il fait beau. Surtout, nous apprécions fort d'être seuls passagers ici, d'avoir le pont et la petite cuisine à notre unique disposition.

A l'arrière, une autre petite habitation se dresse sur le plan incliné de la poupe fortement relevée. C'est là que vivent le « lao-pan », sa femme et leur fille, les trois hommes d'équipage et nos boys. On est un peu serré; on se tient chaud. Plus à l'aise que dans la chaloupe, notre cuisinier nous promet des ratatouilles supérieures. On fait escale de temps en temps, dans de petits villages de pêcheurs, pour acheter des œufs, des poulets, des quartiers de porc; notre provision de riz est abondante; et nous ne buvons que du thé; bouillie, l'eau de la rivière, du fleuve ou du lac est inoffensive....

Nous longeons une rive plus pittoresque que n'étaient celles du Yang-Tsé, de Shanghai à Hankéou. Ici, de gracieux vallonnements, des coteaux escarpés se dessinent dans les tons orangés du soleil couchant; des groupes de maisonnettes en terre battue, jaunâtres et toutes crevassées, avec des toits de chaume

hirsutes comme des chevelures, se pressent non loin de l'eau, entre deux rizières qui semblent des petits lacs pour rire. Des fermes, parmi des bambous, montrent des courettes boueuses où pataugent les grands buffles de labour, puissants et doux.

Un gros bourg de pêcheurs surtout m'intéressa. C'était King-Kiang, renommé pour ses poteries. On s'y arrêta deux ou trois heures. Le port, en ce moment où la pêche chômait, était encombré de longues files de jonques, serrées les unes contre les autres comme les bonnes sœurs d'une grande communauté. Sur les petits toits de nattes huilées se tenaient, immobiles et graves, semblables à des sentinelles de nuit figées dans leur stricte consigne, les noirs cormorans pêcheurs; on eût dit des statues d'ébène; comme les joyeux Gaulois devant les impassibles magistrats de Rome, nous étions tentés de toucher pour voir si cela vivait. Parfois, cependant, l'un de ces animaux, mordu sous l'aile par ses poux, y fourrageait du bec, rageusement, et puis, bien vite, reprenait sa pose médusée, col tendu, œil fixe.

Le village, tout ramassé sur lui-même, couronnait un monticule abrupt, aux pentes raides, avec des côtés déchiquetés qui semblaient taillés à la hâche : de loin, ce bourg aux maisonnettes sombres, sur ce promontoir escarpé, flanqué d'un mauvais escalier de pierres inégales, apparaissait avec l'irréalité de ces vieilles cités d'estampes anciennes, dont on dirait que, fermées aux hommes, accessibles seulement aux

aigles, elles sont mortes, ruine à ruine, dans la détresse de leur grisaille.

Le cuisinier avait à aller en ville pour des approvisionnements : je l'accompagnai. Je vis là-haut une rue de village paisible et triste, pleine d'une boue couleur d'ardoise et de détritus de toutes sortes. Des petites boutiques ouvraient sur cette rue : on y vendait du poisson, les beaux poissons de cette région qui ont le dos rond et une crête de flèches acérées, avec un manteau d'écailles argentées; des poteries assez lourdes, aux formes considérables, harmonieuses cependant, et aux couleurs vives, marquées de ces tons imprécis que laisse la subtile caresse du feu; des victuailles diverses; des vêtements aux manches démesurées; des chapeaux ronds; des chaussures à semelles de feutre. Nous croisâmes d'abord quelques indigènes; l'instant d'après, ils furent deux cents qui nous escortèrent, se montrant mon vêtement anglais, me méprisant de porter de la laine et non de la soie, allant jusqu'à tirer sur les courroies de mes « leggins », me dévisageant avec des airs malicieux et supérieurs, découvrant de belles dents blanches et saines dans un rire puéril. C'étaient des pêcheurs, pour la plupart; de beaux hommes, grands et forts, aux fines jambes nues, aux mains hâlées, au visage très long, au nez presque aquilin, d'un type enfin très différent de celui des Chinois shanghaïens.

Ils étaient vêtus de toile bleue et portaient un turban qui dissimulait leur tresse enroulée autour de la

tête. Je les jugeais bonnes gens, curieux comme tous les Chinois, qui ont dans leur mince carcasse, selon leur vie simple, toujours semblable, une âme enfantine pour laquelle la moindre nouveauté est sujet d'étonnement et d'amusement; je ne les sentais pas hostiles, comme souvent les habitants des villes où la brutalité et la rapacité européennes pèsent trop lourdement.

Nous regagnâmes le port par l'invraisemblable escalier, taillé tant bien que mal dans le flanc raide du coteau, renforcé de pierres branlantes. Tout King-Kiang, nous ayant escorté jusqu'à la dernière maison du village, s'était arrêté au sommet de l'escalier, et de là-haut assistait à notre descente. Le cuisinier, avec ses sandales de paille, descendait allégrement; moi, avec mes grosses chaussures de chasse, j'hésitais sur les marches instables, dans la boue glissante. Pas de rampe, un vrai chemin de chèvres. Cependant, plein de ma dignité de « grand homme de la grande France », ému par tous ces regards fixés sur ma personne, sur le moindre de mes gestes, je tendais le jarret, je corrigeais par de brusques rétablissements de ma ligne les contorsions que commandait mon équilibre en danger. Tant et si bien que j'en vins à tomber sur le derrière, et que j'accomplis la fin de l'exercice à toute allure, comme en toboggan, les coudes au corps, dans une position qui me réduisait à ma plus humble expression. Non! le rire, le rire homérique de ces braves gens!...

Tout King-Kiang, sur son promontoire d'aigle, enthousiasmé par cette juste proportionnalité des choses, saisi de sympathie pour cet événement ridicule qui sapait dans sa base mon étrangère dignité, ouvrait les écluses de son ironie et se tordait de plaisir....

La jonque reprit sa marche. Tout alla bien encore pendant une heure. Et puis, brusquement, le temps changea. Plus de vent : la grande voile, molle, inerte, retomba comme une aile brisée; il fallut haler, ramer; on avança avec une lenteur désespérante, luttant presque vainement contre un courant très fort. Le ciel s'obscurcit et parut soudain de coton sale; la pluie se mit à tomber, la température à baisser d'une façon si sensible qu'il nous fallut changer à nouveau de vêtements, et que, dans notre cage ouverte à tous les courants d'air, nous nous prîmes à grelotter.

Ce n'était pas une ondée : la pluie ne cessa pas; une humidité terrible nous envahit dont rien ne put nous préserver. Nous arrivâmes ainsi à Tchang-Tcha, sur l'eau, sous l'eau, dans l'eau, et transis de froid. Une redoutable compagne vint, à partir de ce moment, taquiner mon optimisme : la fièvre me visita, se plut chez moi et y resta.... Le lac Tong-Ting, décidément, n'était que surprises.

C'était l'époque du jour de l'an chinois, 13 février. Nous nous trouvâmes immobilisés dans le port de Tchang-Tcha. Notre intention était, tout d'abord,

de quitter ici la jonque et, par terre, de gagner Tchanté. Mais impossible de trouver des porteurs, des chevaux, dans la fête qui battait son plein. Nous prîmes le parti de rester à bord de la jonque — qui, au demeurant, valait bien toutes les auberges chinoises de la ville, — et de nous faire conduire à Tchanté par eau, en suivant l'autre rive du lac. Le « lao pan » entra dans nos vues et même nous affirma qu'il nous conduirait à Tchanté, grâce au courant très fort, à descendre maintenant, en six jours à peine. C'était ce que nous eussions mis par terre. La chose fut donc convenue; mais notre barquier, ses hommes, voire nos gens, ne voulurent absolument pas repartir avant la fin des réjouissances. Il fallut attendre.

Cela dura plusieurs jours. De plaisirs en plaisirs, nos Chinois parurent s'amuser beaucoup : nous, du fond de notre jonque, nous en fûmes peu. Sous la pluie qui ne cessait plus un instant, nos cœurs mêmes se détrempaient. Je réagissais mal contre le marasme et la fièvre : cette humidité glaciale, cette tristesse du port noyé par en haut comme par en bas, de notre barque ruisselante comme après un naufrage, de la grande muraille sombre autour de la ville chinoise, mes insomnies, tout cela me prédisposait à un fâcheux état d'esprit. L'animation populaire, autour de nous, y ajoutait encore. Toute la journée et une partie de la nuit, ce n'était que pétarades, coups de gongs, acclamations et pétarades encore. On aurait pu se

croire à Tananarive, ou à Paris, place du Trône, le 14 juillet. Car toutes les foules s'amusent de la même façon, et toujours la joie populaire a besoin de se manifester dans le bruit et par lui. Il y a évidemment la joie du bruit....

Le mandarin de la police de Tchang-Tcha, ayant appris notre arrivée dans sa bonne ville, vint rendre visite à notre chef; puis, si fort qu'on s'en défendît, il voulut absolument nous envoyer une canonnière d'escorte pour le reste de notre voyage par eau. La canonnière arriva, et, prête à nous suivre, se rangea contre notre embarcation. Comme toutes les « canonnières » fluviales chinoises, c'était une grande jonque légère et rapide, montée par d'habiles marins, mais armée tout juste d'un petit canon noir, accroupi sur son affût, semblable à un crapaud, le venin en moins. Car cet engin n'était qu'un symbole inoffensif : je le vis bien quand un des guerriers de ce navire, voulant participer aux manifestations bruyantes de la joie commune, tira un coup de canon... avec un vieux mousquet chargé de poudre, qu'il tint, de toute la longueur de ses bras, éloigné de son visage détourné.

Le même homme et le même mousquet tirèrent leur même coup de canon, à côté du pacifique crapaud noir, toutes les heures de cette journée-là. Et la nuit, tous les quarts d'heure, la sentinelle nous prouva qu'elle veillait par un sourd roulement de tambour. Quelques planches disjointes nous séparaient à peine de tout ce vacarne....

Enfin nous quittâmes Tchang-Tcha. Celui d'entre nous qui était resté à Hankéou, à la recherche de la caisse volée, nous avait rejoints, — sans la caisse, du reste. Nous étions au complet. On reprit le voyage. Les coups de fusil et autres pétarades qui ont le don, paraît-il, de conjurer, d'éloigner les esprits malicieux du seuil des maisons, continuaient en ville et dans le port. Nos gens égorgèrent un poulet, mouillèrent de son sang des débris de papier, collèrent ces papiers sanguinolents et quelques plumes sur l'avant de la jonque et au pied du mât, puis on amena les amarres. La pluie tombait toujours, inexorable; pas de vent; il fallut faire force de rames pour rentrer dans le lac et y prendre le courant.

La pluie ne cessa pas; le froid augmenta. Un jour nous fûmes assaillis par une véritable tempête de neige, et, pris de flanc par des contre-courants, entraînés dans la bourrasque, nous faillîmes chavirer. Quatre jours après notre départ de Tchang-Tcha, nous n'avions pas couvert le tiers du chemin de Tchanté; le « lao-pan » vint nous dire que ce temps épouvantable nous mettait à douze jours encore de notre but; il parla de renoncer, nous affirma qu'il risquait le sort de sa jonque et sa propre vie.

Douze jours au lieu de six, au lieu de deux, cela n'était rien : en Chine, au cours d'un voyage de plusieurs mois, il n'y a plus d'heures; on va selon le

régime de la lumière et de l'ombre, lesquelles se renouvellent indéfiniment : on arrivera toujours bien un soir.... Notre chef insista auprès du « lao-pan », obtint de lui que la jongue continuerait de nous porter, marchant à n'importe quelle allure et il n'eût plus d'autre préoccupation.

Il m'en restait une, quant à moi : la fièvre ne me quittait pas; la nuit, j'entrais dans des couvertures tellement humides que mes mains se mouillaient à les toucher; mes insomnies se compliquaient d'une agitation qui touchait au délire; détails dont je ne parlerais pas s'ils n'avaient eu pour résultat de m'amener à changer d'itinéraire.

Je décidai de quitter mes compagnons, de regagner le Yang-Tsé-Kiang, de le remonter, et d'atteindre ainsi par la voie directe, Tchentou, capitale de la province du Sse-Tchouen, notre but suprême. Aussi bien, ce nouvel itinéraire, pour être moins rare que le premier, promettait en tout cas plus de charme pittoresque, plus de beauté et plus d'agrément : j'allais vers les gorges fameuses et les rapides du plus somptueux des fleuves.

On fit escale devant un bourg de pêcheurs. Le lettré Yen loua pour moi une petite jonque, montée par trois hommes, et munie d'un abri en natte; cette jonque devait me conduire en deux jours et deux nuits à Yo-Tchéou, d'où j'aurais à gagner le Fleuve-Bleu et Itchang, par les vapeurs européens. Je pris congé de mes camarades : notre chef me donna

quelques provisions de bouche, — de la quinine surtout; mon boy et un soldat de la canonnière se joignirent à moi. Les deux jonques se séparèrent, l'une continuant vers Tchanté, la mienne poussant vers Yo-Tchéou. La pluie tombait toujours; la veille, il avait neigé.

Yo-Tchéou est une importante ville chinoise qui tire sa fortune de sa situation même, au sortir du Yang-Tsé, à l'entrée du lac Tong-Ting. C'est un des postes de douane les plus considérables de l'intérieur de la Chine. La cité est fermée aux Européens, mais, non loin des murailles, sur une colline avoisinante, se dressent deux ou trois villas shangaïennes où vivent les agents du service douanier. J'ignorais tout de Yo-Tchéou quand ma petite jonque y jeta l'ancre. Sur l'avis de mon boy, après qu'il se fût renseigné, j'allai d'abord trouver des missionnaires espagnols qu napitaient le centre de la ville. Un bon Père, au nez heureux, à la barbe grave, me reçut, vit à mon état de quoi j'avais besoin, et procéda par ordre. Il fit apporter pour moi un brasero, me prêta un chaud manteau pendant que mes vêtements séchaient enfin; puis, de derrière je ne sais quels mystérieux fagots, il tira une vieille bouteille poussièreuse et me versa « d'ouné pétité viné réconfortanté et stomacalé ». Je me laissai faire. On bavarda. Je vis — trop tard — à combien peu tenait ma fièvre.... Je demandai dans combien d'heures pas-

serait un vapeur à destination d'Itchang. « Dans cinq ou six jours », me répondit le Père. Je m'armai de patience, habitué déjà. Enfin, mon hôte me révéla que les paquebots du service Hankéou-Itchang ne remontaient pas jusqu'à Yo-Tchéou même, qu'ils se contentaient de faire une courte apparition devant la douane, pour rebrousser chemin ensuite. Je ne pouvais donc rester ici; c'était chez les Européens du service douanier que je devais aller attendre le passage du prochain vapeur. J'y fus.

Je trouvai là un homme distingué et charmant, un Écossais, à l'hospitalité large et généreuse. Mr. H. me donna, le plus naturellement du monde, la meilleure chambre de sa villa, un bon lit, une table qui me parut succulente. Je demeurai son hôte, par la force des choses, cinq jours et cinq nuits : chez lui je retrouvai, en santé et en confiance, de quoi continuer mon voyage. Certes, je n'oublierai pas l'aimable courtoisie de cet excellent homme : mon séjour dans sa claire maisonnette, parmi les collines verdoyantes qui environnent Yo-Tchéou, est un de mes meilleurs souvenirs chinois. Je me rappelle avec plaisir nos promenades après le thé, et nos soirées dans son grand salon vide, où, pour tout meuble, se pavanait un piano à queue, muni d'un appareil mécanique qui, actionné à force de pédales, nous débitait les rouleaux fatigués du *Trouvère*, de *Faust* et du *Beau Danube Bleu*.

« N'est-ce pas magnifique? » disait mon bon hôte

en s'épongeant le front et en remettant ses escarpins qu'il avait ôtés pour jouer des pieds plus librement.

Et je répondais, pour le taquiner :

« Excellent exercice!... »

Il avait traversé Paris trois fois : la première fois, il était allé voir le Louvre; la deuxième fois, le Marché aux fleurs de la Madeleine; la troisième fois, la Bastille. Il vivait en Chine depuis vingt ans. Il avait pour ami un mandarin de Yo-Tchéou, et ce personnage lui avait donné une série de textes anciens, dont les beaux caractères d'or se détachaient sur un fond de soie noire, couvert, par le temps, d'une admirable patine semblable à un duvet d'argent. Je me fis traduire deux légendes; l'une disait :

« Il suce Justice, il mâche Bonté, il tient Paix dans sa bouche, et ainsi il donne naissance à Vertu. »

Et l'autre :

« Les belles Montagnes ne sont pas peintes : elles constituent cependant un tableau durable mille années;

« L'eau verte de l'océan ne dispose d'aucune corde vibrante : elle produit cependant une musique qui durera dix mille années. »

Une promenade que nous fîmes un jour, à l'heure du « footing », nous conduisit, de rizière en rizière, de ferme en ferme, de bouquet de bambous en bouquet de bambous, jusqu'à une petite vallée où, dans un cirque ravissant de collines teintées des plus

tendres couleurs, sous un ciel rosé, dormait l'eau tranquille d'un lac en miniature; au bord de ce lac, sur la grève où, en un léger remous, de petites vagues se mouraient, semblables à de minces rubans d'argent emportés par le vent, d'innombrables cygnes sauvages se reposaient dans la tiédeur du sable, avec des poses libres et charmantes, le noir des pattes et des becs tranchant sur la neige immaculée des plumages. Par instant, l'un de ces beaux oiseaux chers à Léda, se déplaçait d'un large vol qui mettait tout à coup comme une vie imprévue dans l'irréalité de ce spectacle. Nous nous attardâmes à cette paix, à cette beauté, à cette douceur : nous vîmes le soleil caresser de ses derniers feux l'eau pure, l'eau sans rides, intacte et nette, sereine et gaie; puis la crête des montagnes, par delà les collines gracieuses, entra dans l'ombre du soir.

Une autre fois, nous visitâmes un petit temple de campagne, très vieux, dédié à quelque notoire Épicure de la superstition chinoise. Les malades y viennent de loin, paraît-il, se confier à un vague prêtre-médecin qui diagnostique sous les auspices de deux statues monstrueuses, vêtues de soie et moustachues de poils noirs. Comme accessoires : une grande vasque de pierre où, dans la cendre brûlent des bâtonnets d'encens; une énorme cloche au son profond comme une voix; et un tambour caverneux. Dehors, dans la cour, se dressent deux lions, monstres de pierre, fantastiques et grimaçants.

Le portail s'orne de légers dessins, arabesques subtiles, légendes mystérieuses....

J'éprouvai un regret sincère, le cinquième jour, quand il me fallut quitter l'homme aimable qui m'avait accueilli, d'Anglais à Français, mieux qu'un compatriote. Cependant, le vapeur du service Hankéou-Itchang allait passer. Il passa, et, avec lui, je m'éloignai de cette oasis de l'amitié et du bien-être, pour rentrer dans le désert du voyageur errant, dont parle le poète.

Le *Kiang-Wo*, petit et coquet paquebot, semblable au *Li-Fong*, mais battant pavillon anglais, mit quatre jours pour gagner Itchang. Cette courte traversée me rappela fort celle de Shanghai à Hankéou. Même paysage, rive plate, vaste potager, groupes nombreux de maisonnettes basses, jamais d'arbres; mêmes inquiétudes devant l'échouage possible.

Il arriva même qu'un jour, pendant le déjeuner, le vapeur donna en plein dans un banc de sable, par l'étrave : nous ressentîmes une violente commotion; un craquement sinistre se fit entendre, de la coque qui ployait sous le choc. La machine stoppa immédiatement. Il y eut un moment d'angoisse. Le capitaine, à table avec nous, s'était levé en hâte pour gagner sa passerelle : c'était un gros homme, énorme, d'une gaieté formidable, buvant sec, bavard comme un commis-voyageur; un peu d'amertume se mêla

ce jour-là à son whisky. Il fit jeter la sonde : elle donna quinze pieds de profondeur en avant, cinq à l'arrière. Il fit remettre en marche. Au grand étonnement de tous, le *Kiang-Wo* reprit sa route comme si de rien n'avait été. Le capitaine vint achever son whisky; il ne semblait pas moins émerveillé que nous, après avoir été tout aussi inquiet : il estima que le bateau avait dû rencontrer le sommet d'un mince banc de sable et, en accrochant un peu, passer par-dessus.

Le dernier jour, de grand matin, nous fûmes surpris par une tourmente de neige qui nous obligea à stopper en pleine eau. La veille, il y avait eu du brouillard, l'avant-veille de la pluie; il avait fait chaud, très humide et puis froid. C'était un vrai jeu de températures variées, mais personne de nous ne s'en amusait. Le bonhomme Temps en costume d'arlequin, ou posant les Frégoli à transformations.... Enfin, vers midi de ce dernier jour, le ciel se mit au bleu, et, brusquement, ce fut une température idéale sous un soleil de printemps. « *A glorious day* », comme disait l'énorme capitaine; en tout cas, ma plus belle journée de Chine. Nous quittions justement la région plate et monotone des grands potagers pour entrer dans une région montagneuse, d'un pittoresque nouveau. Le flanc verdoyant de hautes montagnes en forme de pyramides, descendant presque à pic vers le fleuve, se colorait des tons chauds de cette belle journée; entre deux montagnes, une

vallée gracieuse nous ouvrait des horizons peuplés de fermes, de rizières et de gerbes de bambous. Nous arrivâmes ainsi à Itchang, la ville que contemplent trois montagnes pyramidales, et dont la muraille sombre reçoit depuis des siècles la rude caresse du Fleuve-Bleu, au courant torrentiel.

VII

LA CITÉ DES JONQUES

Itchang, Mars.

Le Yang-Tsé semble finir — ou commencer ici. Devant le paquebot qui arrive et, prudemment, jette l'ancre en pleine eau, une chaîne de montagnes se dresse, court en demi-cercle et ferme, dirait-on, ce lac arrondi. En réalité, par un brusque coude à gauche, masqué par un promontoire, le fleuve continue, resserré, pressé, maintenu dans les gorges d'Itchang. A partir de cet endroit, seuls les petits bateaux à fond plat, qui vont à la voile, à la rame et à la corde de halage, les jonques, peuvent tenter la remontée du fleuve. Quelques canonnières européennes, à vapeur, d'un faible tirant ou d'un modèle spécial, ont osé l'aventure : l'une d'elles s'est perdue corps et biens sur les rochers; les autres ont heureusement gagné Tchong-King, seul port fluvial, en amont, ouvert aux Européens. Encore ces petits navires ont-ils été obligés d'avoir recours à la vulgaire

corde de halage, au passage des rapides, la vapeur luttant vainement contre les cataractes puissantes.

Sur la courbe gracieuse que décrit ce semblant de lac, à droite, face aux montagnes pyramidales semées de mousses vertes et de lichens desséchés, piquées de rocs discrets, se trouve la ville d'Itchang, plate, massive, sombre et séculaire. D'abord, non loin de la muraille chinoise, apparaît le faubourg européen, composé de quelques petites villas administratives, le consulat anglais, la douane, quelque club, et les missions catholique et protestante; puis, dans la ceinture crasseuse de l'éternelle muraille de pierre, qui perd ici ses créneaux comme des dents, et s'en va lamentablement de tous ses plâtras, c'est la ville chinoise, aux maisons accroupies, aux ruelles boueuses, aux palais de carton, aux pagodes fleuries de fragiles décors. Derrière et alentour, une plaine de tombeaux, aux herbes rares et roussies, gagne, de sépulcre en mamelon, des collines lointaines. Sur un sommet, au-dessus du fleuve, apparaît la tour-pagode; sur un autre, dans l'intérieur des terres, s'élève un hospice tenu par des missionnaires.

Un sampan me cueille, avec mes bagages, à bord du *Kiang-Wo*, et m'emmène à terre. Où aller? Je n'ai pas le choix : seuls me recevront les bons missionnaires belges dont la maison mère, la « Procure », se trouve ici. Ces braves gens m'hospitaliseront, et faciliteront la continuation de mon voyage. Je me fais conduire à la mission dont j'aperçois, de la rive,

le pignon tout flambant neuf, surmonté de la courte croix de pierre blanche : par un escalier bien cimenté, une ruelle montante assez propre, on y est bientôt; me voici dans un grand hall de cloître, aux murailles nues, percées de portes, dont l'une, ouverte, me laisse voir l'église, vaste et claire. Je suis reçu par le Père Procureur, un Belge rose et blond, poupin et gras à souhait, l'air honnête et bon, armé de sa longue pipe comme d'une philosophie. Je me présente : je suis quelque peu dans les consulats et je rejoins mon poste de débutant à Tchentou-Fou; il me faut remonter le Yang-Tsé, — c'est-à-dire louer une jonque, passer des traités avec un barquier, recruter des hommes et faire provision de riz, changer enfin mes billets sanghaïens contre des sabots d'argent et des sapèques de cuivre. L'excellent père sourit, me donne déjà du « Monsieur le Consul », déclare qu'il « est là pour un peu, savez-vous », qu'il pourvoira à tout, « s'il vous plaît ». Il a l'habitude de ces services : tous les Français de passage à Itchang s'adressent à lui; il est l'hôtelier, l'intermédiaire et le banquier de chacun.

Tout de suite, il me conduit à « ma » chambre, une cellule de couvent, blanchie à la chaux, avec un lit sans draps mais enveloppé d'une moustiquaire, une table de bois blanc et une toilette primitive : je resterai là tout le temps qu'il faudra — (j'attends des meubles destinés au Consulat de Tchentou et qui viennent de Shanghai, à petites journées); — je pren-

drai mes repas en bas, « au parloir »; l'après-midi, je pourrai, si le cœur m'en dit, en compagnie d'un Frère, grand chasseur, poursuivre la grive parmi les tombes de la plaine voisine; et l'on espère que j'assisterai aux saints offices, pour le bon exemple et la plus grande face, dans mon uniforme à boutons d'or.

Ce pendant, quelqu'un de confiance, un Père chinois, se mettra en quête d'un bon barquier, fera le prix, veillera à l'élaboration des traités, s'occupera de tout. Quand les meubles seront arrivés, je n'aurai plus qu'à embarquer à bord de ma jonque toute prête.... Ah! n'oublions rien : dimanche, je serai présenté à l'évêque, qui m'invitera, après la messe, à vider un verre de bière en compagnie de tous les Pères réunis autour de « Monseigneur ». « Cette bière, savez-vous, Monsieur le Consul, c'est nous ici qu'on la fait. »

Je restai quinze jours à Itchang, chez les bons missionnaires belges. Le programme du Père Procureur s'accomplit à la lettre : peut-être seulement s'allongea-t-il plus que l'excellent homme n'avait prévu.... Quinze jours à l'auberge du bon Dieu, c'est long pour l'aubergiste... presque autant que pour l'ingrat voyageur. Je mis ces deux semaines à profit pour visiter la ville et les environs, passer le fleuve et explorer les vallées peuplées de fermes rustiques au bord des rizières boueuses, près des bambous grêles et tristes, les vallées aperçues du Yang-Tsé, à

l'arrivée. J'allai, en sampan, jusqu'au tournant du fleuve pour reconnaître les gorges fameuses où je devais pénétrer demain; je visitai l'hospice de la mission où de petites sœurs blanches soignaient de leurs mains délicates d'horribles plaies, entretenaient de leur propre vie des existences rachitiques et dégénérées, s'étiolaient elles-mêmes au chevet des malades, au long de jours gris et moroses, pour un lointain morceau de ciel bleu; enfin, je chassai la grive dans le champ des morts, avec tout le zèle tranquille d'un chasseur préoccupé d'abord de tuer le temps, et d'inscrire son « tableau » au cadran de sa montre.

Un matin, je fis le tour de la ville chinoise en suivant la plate-forme de la muraille. C'est la promenade classique dans ce pays : de là-haut, j'embrassais toute la cité, plongeais dans les petites rues étroites et malpropres, dans les boutiques ouvrant de plain-pied sur la chaussée, et où le commerçant préside à ses affaires avec une majesté de bouddha. De temps en temps, un escalier se présentait qui descendait jusqu'à la rue : je poursuivais mon chemin en passant sous une espèce de toit orné, surmontant une des portes de la muraille, et servant d'abri à des mendiants faméliques et ténébreux.

Mais je passai mes meilleures heures au bord de l'eau, dans le « port », à regarder les grandes jonques alignées en longues files, côte à côte, amarrées solidement les unes aux autres, balançant d'un rythme commun, fraternel, leur coque mince et légère, cou-

leur de pitchpin, cirée et luisante comme un meuble neuf, élégante et fière, solide et audacieuse avec la proue carrée dominant l'eau, et la poupe relevée très haut en un mouvement plein d'harmonie; il y avait là les longues barques de marchandises, avec deux mâts solides, et un petit rouf au centre ou à l'arrière; des « kouâ-tze » ou jonques pour voyageurs, avec un pont très court et une partie d'habitation très spacieuse, percée de petites fenêtres et couverte d'un toit plat et sûr; des « hou-pan », modèle intermédiaire entre la grande jonque de marchandises et le « kouâ-tze »; enfin de petits sampans qu'un coup de rame soulève, et qui tiennent l'eau comme des goélettes. Et toutes ces embarcations occupaient le port entier, dormant sur leurs ancres, partant ou arrivant dans une rumeur confuse, des bordées, des voiles hissées ou baissées, des « han » de rameurs, des ordres brefs de pilotes, des chansons et des cris; elles étaient innombrables et leurs mâts striaient l'horizon comme une forêt de pins morts, dénués de branches, secs et raides.

Sur la rive, au point où les eaux, basses alors, venaient déferler, c'était un autre spectacle : des artisans, propres ceux-là comme des polisseurs d'ivoire, façonnaient méticuleusement des gouvernails ou des avirons, mettaient des pièces subtiles à des coques avariées au cours de la dernière descente, ou bien fignolaient un pied de mât avant de le planter dans le cœur d'une jonque, tout contre l'appar-

tement, entre deux maximes pieuses peintes en caractères d'or sur de la belle laque noire.

A côté, pour distraire le monde errant et léger des bateliers, souvent un prestidigitateur exécutait des bonnes farces sous le feu roulant d'un boniment merveilleux.

Le Père chinois, chargé par le Procureur de la Mission belge de préparer mon départ, avait choisi pour mon service une jonque « kouâ-tze » particulièrement grande et confortable, dont le patron avait déjà « remonté » des missionnaires français. Les pourparlers entre le bon Père et le « lao-pan » furent longs : les Chinois, tels les Juifs, laissent mijoter les affaires, y goûtent précautionneusement, se délectent d'espoir; avant que de croquer le client, ils en jouent, comme le chat fait de la souris. Au reste, ce sont des commerçants de premier ordre.

On raconte en Extrême-Orient une plaisante histoire où il est prouvé, sur le ton de la légende, que le Chinois l'emporte sur le Juif même par son instinct des affaires, son habileté commerciale. Un navire qui voyageait en vue des côtes chinoises fut un jour si près de chavirer qu'on dut, pour l'alléger, recourir à des sacrifices vraiment *in extremis* : on jeta pardessus bord toute la cargaison qui se composait de riz, de balles de coton et de soieries précieuses. Malgré cela, le navire continua de pencher, tantôt à tribord, tantôt à bâbord, et de la plus inquiétante façon. Il fallut l'alléger encore. On décida de jeter à

la mer ceux des passagers qui, par l'extrême humilité de leur condition, ne représentaient en ce bas monde qu'une valeur insignifiante.... Parmi ces *minus habens*, se trouvaient un pauvre Juif qui vendait des oranges dans un petit panier, et un pauvre Chinois qui ne vendait rien du tout. Ces deux unités peu considérables furent les deux premières victimes désignées, et elles passèrent pardessus bord dans le même fraternel moment. Après quoi, ô mystère! le navire retrouva enfin son équilibre, et parut sauvé de tout danger. On s'apprêtait à louer les dieux, lorsqu'on vit émerger de l'onde amère une énorme baleine à la croupe sinueuse : lui lancer trois harpons, la tuer, l'amener sur le pont du navire, tut, au dire du conteur, l'affaire d'un instant. On lui ouvrit alors le ventre — et qu'est-ce qu'on trouva dans cette caverne profonde?... On y trouva, obséquieux et enjôleur, le pauvre Chinois en train de vendre au pauvre Juif les oranges qu'il venait de lui voler!...

Mon représentant et le barquier tombèrent d'accord sur ces conditions : la jonque était mise à mon unique et entière disposition pour tout le voyage, d'Itchang à Tchong-King, moyennant une somme de 200 taëls[1]. Toutes les dépenses se trouvaient couvertes par cette somme : enrôlement d'une tren-

1. 700 francs environ.

taine d'hommes d'équipage et entretien de ces hommes; frais divers, location de haleurs au passage des rapides, réparations en cas d'accidents, etc., etc. Mais je devais pourvoir à ma nourriture et à celle de mon boy. La durée prévue du voyage était de vingt jours au moins, de trente au plus. Toutes les garanties étaient assurées par un contrat en bonne et due forme.

Quand tout fut décidé, et que le Père chinois m'eût transmis la bonne nouvelle, j'allai voir mon « house-boat ». Je l'avais imaginé splendide parmi les plus somptueux ; je le trouvai modeste, fort usagé et bas sur l'eau; à tout prendre, il n'était ni mieux ni pire que les autres vus de plus près. Le « lao-pan » m'en fit les honneurs avec toutes sortes de grimaces très réjouissantes : c'était un vieux singe à lunettes, à barbiche blanche, avec des yeux qui pétillaient de malice, malgré une cruelle ophtalmie qui devait en troubler fort l'activité ; il s'exprimait autant avec les mains, dont il jouait très spirituellement, en une mimique endiablée, qu'avec la voix qu'il avait grasseillante et brisée. Il était vêtu d'une souquenille propre, en toile bleue, ouverte sur la poitrine et serrée à la taille par une ceinture où était passée, comme un yatagan, la longue pipe de bambou. Ses pieds avaient, à l'occasion de ma visite, je crois bien, chaussé des bottes de soie noire à semelle de feutre : luxe inouï....

Les deux fils du « lao-pan » se trouvaient là aussi :

un bel homme d'une vingtaine d'années, fort et souple, au visage bronzé, grêlé, mais éclairé d'un bon sourire; et un jeune gars de quinze ans, silencieux et lent, l'air boudeur et sournois. Les trois hommes, avec quatre autres matelots, constituaient l'équipage proprement dit de la jonque; quand on voyageait, on recrutait dehors le « tai-kong », ou pilote, les « fou-teou », ou chefs d'équipes, et les hommes, rameurs et haleurs.

Le pont avant du « koua-tze », domaine de l'équipage, était net, ciré de frais pour ce grand jour; les lourdes planches qui fermaient cette partie des cales s'ajustaient bien les unes aux autres, et semblaient hermétiques. La partie d'habitation reluisait de propreté; partout le bois lisse et nu comme la main. Pas le moindre meuble. Des vitres peinturlurées, aux minuscules fenêtres à glissières, appelaient gaiement le jour. De frêles cloisons en planches, maintenues dans des rainures, formaient à volonté deux ou trois petites pièces prises dans toute la largeur de l'embarcation, laquelle pouvait mesurer deux mètres cinquante sur douze.

Après ce logement, plutôt vide à la vérité, mais suffisamment clos, venaient un court espace à ciel ouvert, réservé à l'homme de barre, et, tout à fait à l'arrière, pris dans la poupe relevée très haut, l'étroit logis du « lao-pan » : une cabine munie de deux couchettes, l'une à tribord, l'autre à bâbord, toutes deux encombrées de couvertures ouatées, de

vêtements, et de tout ce qu'il faut pour être bien Chinois, c'est-à-dire un service à thé, un service à opium et une pipe à eau. Les deux couchettes se trouvaient séparées par une sorte de siège placé juste au point central de la poupe; ce siège était muni d'un couvercle à anneau, que je n'eus pas tout d'abord l'idée de soulever; au-dessus, à quelques centimètres à peine, se dressait le petit autel des dieux lares, ancêtres vénérés, divinités familières, orné de deux Bouddhas en bronze doré, de papiers sanctifiés, et de l'éternelle coupe remplie de cendre où attendent, mélancoliques, les bâtonnets d'encens. Un peu plus tard, ayant mieux examiné le siège, ayant soulevé le couvercle et surpris en cet endroit le tout-au-fleuve, je m'amusai fort de constater jusqu'à quel point on comptait ici sur l'indulgence des dieux : en leur faisant face, on sacrifiait à l'idéalisme de leur toute-puissance; en leur tournant le dos, on sacrifiait au réalisme de la Nature....

Le tour du propriétaire ayant pris fin, je rentrai en ville pour achever mes préparatifs. Cela ne fut pas long : à mon bagage, j'ajoutai quelques boîtes de conserves, lait et beurre surtout, une bonne provision de cigares de Manille découverts chez un boutiquier chinois, quelques ustensiles de ménage cédés par les missionnaires, — et les bénédictions de l'évêque. Les petites sœurs à qui j'avais rendu visite, au morne hospice, s'étaient aimablement offertes à me confectionner un matelas en coton,

mes couvertures constituant — je m'en souvenais, depuis le lac Tong-Ting! — une literie par trop insuffisante. D'autant qu'au contraire de la première, ma nouvelle jonque ne possédait même pas les trois planches montées sur tréteaux, et qu'il me faudrait, cette fois-ci, coucher tout bonnement par terre. Lorsque le matelas en question arriva, je fus presque autant épouvanté que ravi du zèle des bonnes sœurs : il était si long, si large et si démesurément épais qu'il me parut devoir déborder de toutes parts mon étroit logis. D'ailleurs, la douloureuse m'apprit qu'on avait fourré dedans d'innombrables piastres de coton....

Les sœurs me fabriquèrent aussi mes deux pavillons : un drapeau français destiné à l'arrière de la jonque, et une sorte de longue oriflamme, destinée au grand mât, où il était dit, en vastes caractères noirs et rouges sur fond de calicot jaune, que j'étais, pour le moins, le plus grand Empereur de la grande République française.

Outre mon boy, qui me suivait fidèlement depuis Shanghai, et qui m'avait rendu déjà de si appréciables services, j'emmenais à bord de ma jonque un Chinois chrétien, élève des Missionnaires d'Itchang, et connaissant quelques mots de français. « Monsieur Tong » désirait aller à Tchong-King où l'attendait un de ses frères, photographe. Il profiterait de ma jonque, moyennant quoi il me servirait d'interprète. Pour sa nourriture, il picorerait un peu dans la

cuisine du bord, un peu dans la mienne. Et il m'appellerait « Monsieur le Consul », et il me serrerait la main, à l'européenne, à toutes les heures de la journée. Enfin, de bon cœur, il m'enseignerait le chinois, énigme des énigmes. Ce brave garçon, qui portait vingt ans, et qui, — je l'appris plus tard, — était marié et père de famille, avait surtout ceci de remarquable qu'il marchait difficilement, avec une jambe de bois, en s'aidant d'une béquille : cette particularité le désignait à la curiosité, à l'ironie et jusqu'au mépris de ses semblables, qui lui faisaient grief de s'être confié aux mains païennes d'un chirurgien blanc, et d'avoir permis à ces mains profanes de réduire un corps qui n'appartient qu'aux dieux.

Enfin, il fallut procéder à l'engagement d'une « barque rouge ». Ces « barques rouges », qui sont les canots de sauvetage du Yang-Tsé, ont une histoire. On raconte qu'un riche marchand, plus ou moins mandarin, voyageant avec sa famille et, j'imagine, quelques malles précieuses, sur le terrible fleuve, vit, au passage d'un rapide, sa jonque heurter un rocher et couler dans un affreux bouillonnement d'eau. Femme, enfants et malles précieuses disparurent. Le pauvre homme, qui était prudemment descendu à terre, comptant reprendre son bateau au delà du rapide, se trouva du coup solitaire et ruiné. Il regagna sa ville, entreprit quelque commerce et refit fortune. Alors, en mémoire du drame dont il avait été témoin, il consacra une grosse somme d'ar-

gent à la création d'une flottille de canots de sauvetage dont le rôle unique serait de veiller à la sécurité des jonques. Ainsi, d'un malheur personnel naquit une pensée philanthropique, d'où naquirent les « barques rouges ».

Ces petits bateaux à fond plat, solides sur l'eau, montés par des hommes expérimentés, se rencontrent un peu partout au long du fleuve, et principalement aux rapides. On peut, par grâce spéciale, s'attacher une de ces barques pour toute la durée d'un voyage. Il suffit alors de faire une demande officielle aux autorités chinoises. La « barque rouge » vous escorte, veille sur vous nuit et jour, vous rend toutes sortes de petits services en attendant le grand, toujours possible. Il arrive aussi que ceux qui la montent, et qui portent un uniforme, se prennent de querelle avec les gens de votre jonque, avec les mariniers voisins, dans les ports, il arrive même qu'ils vous volent; mais ils savent vous voler avec un certain air de gendarme qui réconforte, vraiment....

Le Père Procureur fit pour moi la demande d'une « barque rouge », et, la veille de mon départ, l'une de ces vigilantes gardiennes vint fièrement s'amarrer au flanc de ma jonque.

VIII

LE FLEUVE TORRENTIEL

Yang-Tsé-Kiang, Mars.

Ce soir, à cinq heures, ma jonque s'est détachée du rivage, et, dans une grande poussée de gaffes, de rames et de voile, s'est glissée parmi ses sœurs immobiles, endormies sur leurs amarres, pour gagner le champ libre du fleuve, au-dessus du port. Et la ville d'Itchang, cité des jonques, morte dans sa pierre grise entre une plaine de tombeaux et une rive toute animée de trafic, a semblé reculer dans une brume de passé lointain.

Nous devions partir de grand matin et j'étais à bord depuis l'aube : mais il n'est pas en Chine d'heure précise; le temps n'y est qu'un vent grondeur, en apparence pressé, qui se hâte tumultueusement, sans avancer pour cela, tourne en rond, et, quoi qu'il arrive, se renouvelle indéfiniment. Toute la journée s'est passée en ultimes préparatifs, en bousculades, en ordres lancés et puis repris, en déci-

sions contradictoires, en disputes déjà, en efforts inutiles, en rages et en adieux. Et puis, la tradition veut que, pour cette première journée de marche, la jonque ne fasse que sortir du port, remonter cette partie de fleuve qui semble aboutir, là-bas, à une haie de montagnes, tourner le promontoire qui masque le commencement des gorges, s'arrêter là dans une anse paisible, y passer la nuit, et reprendre des forces pour un vrai départ, vigoureux celui-là, le lendemain à première heure.

Nous fîmes selon la tradition, car rien ne se respecte, en Chine, autant que les actes établis profondément dans la pâte molle du Temps par le stylet de l'Habitude. Déjà les ombres du soir s'assemblaient pour prendre leurs positions de nuit, et nous n'étions encore qu'à quelques ondulations de mouchoir de la rive hospitalière, et de l'excellent Père Procureur tout agité d'adieux aimables et cordiaux. Lourdement chargée de soixante-deux caisses, — le mobilier du Consulat de France à Tchentou, — ma jonque rampait sur l'eau, solide et bien d'aplomb. Au grand mât, flottait ma longue banderolle d'identité, oriflamme de la vanité, pavillon personnel couvrant d'honneur et de respect sa précieuse marchandise. A l'arrière, se déployait dans le jeu de la brise, le drapeau français dont le calicot neuf jetait ses trois couleurs comme un feu d'artifice.

Au milieu de la jonque, sur le toit de mon logis, le « lao-pan », assis à la turque, veillait de haut à la

manœuvre, et gueulait des ordres de sa voix rauque devenue formidable, avec de grands gestes qui pointaient, qui sabraient, qui dévoraient l'espace. A la barre, le fils aîné du barquier, perché sur une planche qui lui permettait de voir, par-dessus mon toit, l'avant du bateau, semblait un capitaine inquiet de ses responsabilités, mais armé de sa tactique comme d'une vérité infaillible. M. Tong avait pris possession de la petite cabine de poupe du « lao-pan », et en avait repoussé les pipes, les lampes, les théières grossières, pour y disposer son matériel à lui, plus fin. Mon boy, sous les pieds de l'homme de barre, s'ingéniait à caser son couchage et mes réchauds.

Dans mon « home » de sapin verni, j'avais, quant à moi, allongé mon matelas énorme, œuvre et bonne-œuvre des petites sœurs blanches, et placé les caisses qui devaient supporter mon assiette, ma cuvette ou quelque écritoire sans prétention. Ma garde-robe de voyage, peu importante, s'affichait à quelques clous plantés dans les cloisons, et, en un coin, s'amoncelait le tas sympathique des ligatures de sapèques. L'argent proprement dit, les précieux lingots de métal quasi-brut, portant consciencieusement, de tout leur poids, leur valeur, reposait au fond d'un sac, dans le nid discret des chaussettes.

Mais toute la vie de la jonque se concentrait sur le pont avant, domaine de l'équipage, cadre de la manœuvre, et, — importance des importances! —

tabernacle du cuisinier. Trente hommes environ se pressaient là, sous l'œil du pilote, le « tai-kong », le « travailleur suprême » : cinq manœuvraient la voile qui, sous leurs efforts encouragés de cris féroces, grimpait le long du mât, anneau par anneau, et se développait dans le vent avec une belle prestance; ceux-là étaient aussi chargés, avec le « tai-kong », de manœuvrer, dans les passages difficiles, le lourd gouvernail d'avant, longue et massive pièce de bois qui s'avançait, au front de la jonque, comme une lance baissée; deux étaient les « fou-teou » ou chefs d'équipes, dont le rôle de surveillance et de stimulation n'était pas si effectif qu'ils eussent autre chose à faire que de fumer inlassablement le tabac blond dans les pipes de bambou, au fourneau minuscule; tous les autres étaient, selon le cas, rameurs ou haleurs, — rameurs penchés sur les deux immenses avirons, manœuvrés en godilles tout contre le flanc de la barque, haleurs attelés à la corde, épaule et jarret tendus, rythmant leurs efforts à la cadence d'une plaintive et monotone chanson de travail.

Mais le cuisinier! Il est le nombril de la jonque, son espoir, sa vie même! Il est là, au beau milieu du pont avant, dans une petite cale découverte, prise pour lui et ses fourneaux dans la largeur de l'embarcation; assis au fond de son trou, sa tête seule en émerge, et cette tête, grisonnante, enturbannée d'un torchon graisseux, ce visage ridé, craquelé comme une brique trop cuite, avec des yeux vidés sous des

paupières flasques, un nez au bord duquel tremble éternellement la même stalactite, une bouche écornée, édentée, difforme, mais experte à lancer par-dessus bord les jets de salive, cette tête est le phare vers lequel se tournent à tous moments les regards avides du petit peuple de cette arche. Admirable cuisinier! Rien ne saurait donner la mesure de sa philosophie sereine et profonde. Diogène dans son tonneau réalisait moins exactement le centre du monde et de soi-même. Sans cesse, les matelots enjambent son étroit domaine, lui passent par-dessus la tête, le heurtent au besoin; des cris, des chansons, des rires ou des clameurs d'effroi devant un danger soudain, l'environnent; dans les minutes de repos, tout en fumant et en devisant, les hommes le blaguent, le taquinent, lui font mille niches; mais c'est à qui l'aimera le plus tendrement; son utilité passe avant toutes les autres; en somme, tout ici-bas aboutit à lui; c'est pour son riz que chacun s'efforce; enfin, mêlé aux destinées de la jonque, il court les mêmes dangers, les mêmes risques : eh bien, il ne bronche jamais; jamais il ne se plaint, ni ne se fâche, ni ne se réjouit; inconscient, ou supérieurement modeste, jamais il ne s'exalte dans sa toute-puissance : avec une dignité toute sacerdotale, il donne, indifférent à l'ambiance, son attention pleine et entière à ses fourneaux, au-dessus desquels, pendant de longues heures, à petit feu, au travers d'une vapeur subtile et attendrissante, cuit, gonfle, blanchit et éclate le riz généreux.

Cette journée tard commencée, devait bientôt finir : à peine le tournant du fleuve franchi et la cité des jonques disparue dans l'ombre de sa forêt de mâts, l'homme de barre a pointé vers une petite plage de sable, au pied de la montagne, la barque s'est mollement échouée par l'avant et les amarres ont été en hâte fixées à des pieux, à de grosses pierres. Les hommes ont alors dîné de deux bols de riz puisés à même le petit baquet rempli l'instant d'avant par le cuisinier, et de quelques pincées de légumes bouillis, hâchés menus; actifs, les bâtonnets ont poussé dans le gouffre des bouches, la fade et cotonneuse nourriture, et cinq minutes plus tard les dispositions pour la nuit ont été prises. Le pont s'est couvert d'une sorte d'abri primitif, fait de nattes huilées amenées sur des piquets; des cales, ont été tirées de sordides couvertures et des vestes ouatées toutes loqueteuses, et les trente hommes, pêle-mêle sur le pont, autour du cuisinier et de ses braises attiédies, se sont assis, couchés, étendus ou recroquevillés. Quelques-uns ont fumé leurs dernières pipes, avec un bruit d'aspiration étrangement disproportionné dans le calme de la nuit, et un petit heurt éclatant, contre le bois, pour faire tomber les cendres du fourneau. Des conversations se sont entamées, d'abord nourries, puis allégées, enfin dissoutes dans un souffle, et, bientôt, quelque chose comme un rideau de silence, d'obscurité et de repos s'est établi entre le monde extérieur et la jonque endormie.

12 mars. — C'est le « Ki-lai! Ki-lai![1] » des « fouteou », qui m'a, ce matin, tiré de mes couvertures. Tout de suite, j'ai regardé par ma petite fenêtre peinte, l'aspect du fleuve et la couleur du temps. Ciel gris et bas, pluie légère, des masses d'ombre entre deux hautes murailles de montagnes, au-dessus d'une eau terreuse, brutale et pressée comme la mort. Puis, j'ai ouvert ma porte, sur le dortoir de l'équipage, et le plus comique, et le plus lamentable spectacle s'est alors présenté à ma vue.

Tous mes hommes, à moitié nus ou tout à fait, tourmentés à leur réveil brusque par la gale et les poux, se grattaient avec une ardeur passionnée les côtes, les cuisses, les mains, la tête; c'était, à s'y méprendre, une scène de cage à singes dans un Jardin d'Acclimation : même gravité des visages, même désordre de gestes, mêmes attitudes. Pauvres corps, pauvres gens! Si encore ils n'avaient eu que quelques pustules galeuses çà et là, et notamment sur le dos de la main, à la naissance des doigts, et quelques petites bêtes aux pattes acérées dans la pelote de coton de leur chevelure, ils n'auraient pas été bien à plaindre! Mais beaucoup grelottaient de fièvre, ouvraient avec effort des yeux chavirés, décollaient avec peine des lèvres blanches; la plupart avaient aux jambes des plaies affreuses, des boutons purulents, des taches douteuses; tous les pieds étaient

1. « Debout! levez-vous! »

tailladés, marqués de larges coupures auxquelles on n'avait même pas donné le temps de se refermer.

Quelle existence que celle de ces pauvres diables, nés du fleuve, en quelque sorte, vivant de lui, et destinés à mourir par lui! Dès leur âge le plus tendre — il y a ici deux gamins de douze ou treize ans — ces malheureux deviennent rameurs ou haleurs, mariniers d'une eau douce sans douceur. On remonte les jonques, on les descend, et toujours il faut lutter, non pas simplement travailler, mais faire effort sur effort. Les journées commencent à l'aube et finissent à sept ou huit heures du soir; on a trois repos d'un quart d'heure, au long de la journée, pour manger. Et, tout le jour, il faut, ou bien manier la lourde rame, ou bien, ce qui est le plus pénible, tirer sur la corde de halage par d'invraisemblables chemins de chèvres, dans la montagne, parmi les pierres et les roches où les pieds se déchirent comme sur du verre. La nuit venue, après qu'on a peiné sous le ciel par tous les temps, par la neige, la pluie ou le soleil dévorant, on n'a, pour reposer son corps, que ce bout de pont aux planches dures et humides, sous l'abri fallacieux des nattes huilées. Quel bien-être! Et je ne parle pas de l'imprévu, de l'accident toujours possible, de la maladie qui vous débarque sur une rive perdue, dans le creux d'un rocher où il n'y a plus qu'à se laisser crever comme une bête malfaisante; de l'échouage fréquent sur un banc de sable, qui vous oblige à entrer dans l'eau jusqu'à la

poitrine pour pousser la jonque et la décoller coûte que coûte. Que ce riz-là est bien gagné, et que voilà de la sueur jaune qui paie largement la faute d'Adam et d'Ève, ces pécheurs blancs!...

Mais, tout à coup, la cage aux singes s'est ouverte, les nattes huilées ont quitté les pieux pour aller se placer en tas sur mon propre toit; les couvertures et les vêtements ouatés, roulés en boule, ont disparu dans les cales, et, seulement couverts d'un caleçon de toile, mes hommes se sont rués sur la rive, poussés, réveillés par les « fou-teou ». Les amarres ont sauté; un coup de gaffe a libéré la jonque, et le halage a commencé. Pas de vent, calme matinal; la barque, sous l'effort de la corde tendue comme un muscle, avance lentement, avec un léger clapotis de l'eau qui proteste à peine, comme pour un réveil presque inconscient encore.

Je sors alors tout à fait de ma maisonnette, et prends place de curieux sur le pont. La manœuvre est douce; le courant est fort, mais égal, et pas d'écueils dans ces parages autres que ces murs de terre et de pierre qui semblent vouloir empêcher le grand jour d'entrer, la brume de sortir. Le « lao-pan » occupe à nouveau son poste de couvreur, sur mon toit : il me sourit, et me lance une politesse que j'entendrai souvent : « Haô, pou haô? », « Bon, pas bon? » ou, pour traduire plus librement, avec toutes les intentions de la courtoisie chinoise : « Eh bien, mon cher Monsieur, êtes-vous au comble de toutes vos satis-

factions?... » Je lui réponds : « Haô »; il se tord de rire, et nous voilà les meilleurs amis du monde.

Le fils aîné du barquier est à la barre; l'autre, armé d'une pelle en bois, vide la cale centrale, où, pendant la nuit, un peu d'eau s'est amassée. Les trois matelots de pont, n'ayant rien à faire dans ce calme plat, se sont assis en rond, bavardent, fument, lancent au cuisinier, insensible, des plaisanteries énormes; il y en a un qui cherche minutieusement dans les plis de son vêtement, comme dans un taillis giboyeux, et, crac! sous l'ongle... Quant au « tai-kong », le pilote, le « travailleur suprême », il est debout, à l'avant de la jonque, sa gaffe à la main, prêt à sonder, si l'eau lui paraît moins profonde, prêt à jeter un avertissement, un ordre, à l'homme du gouvernail. Ainsi dressé, montrant le dos, l'air vigilant et indispensable, il semble une figure de proue, un bon génie conduisant son petit bateau comme par un fil, entre les destinées.

Cependant, comme je me retourne, j'avise le drapeau, mon beau drapeau de France, en calicot si neuf, et une petite tristesse me poinçonne le cœur. Le voilà frais, mon drapeau! Faute de brise, il pend, comme une loque; mais cela encore ne serait rien; il n'y aurait qu'à souffler dessus, et, tout fier, tout ardent, il se remettrait à piaffer, à se tendre, à tressaillir, à vibrer, à clapoter comme du « liberty » devant une belle dame. Autre chose lui arrive : il a plu toute la nuit et mon pauvre drapeau a déteint :

ça, c'est irrémédiable! Le bleu, plus près de la hampe, a moins souffert, mais il a pleuré sur le blanc et de là sur le rouge, qui a pleuré dans le fleuve. C'est lui, le bleu, qui a causé les plus grands dommages : ils sont inestimables. Mon drapeau n'est pas plus, à présent, un drapeau de France qu'un drapeau de Groenland, ou qu'un mouchoir de nègre. C'est tout ce qu'on voudra, mais un drapeau, point! C'est une fantaisie, plus rien de sérieux : j'en pleurerais! Non, mais en quel calicot indigne, les petites sœurs belges d'Itchang m'ont-elles confectionné cet emblême sacré? Et de quoi vais-je avoir l'air maintenant, moi, « grand homme de la grande France », voyageant sous un pavillon qui déteint? Cela ne va pas sans une certaine tristesse : déjà seul Européen parmi ces diables jaunes, il me semble que je suis tout à coup plus seul encore, qu'un être de ma race, qui m'accompagnait, est mort, et que je continue sans lui ma route étrangère. En sorte que je trouve cela tour à tour comique et pénible, ce drapeau qui baisse la tête, en larmes, et qui fond....

Qu'on imagine un chemin creux, entre deux haies de montagnes abruptes, aux pentes raides, si profond, si enfoui que, de là, on ne peut voir le ciel que par lambeaux et juste au-dessus de sa tête, après que le regard, ayant accompli toute une ascension, a trouvé le bord extrême de cet abîme et en est sorti; qu'on imagine des flancs de montagnes couverts d'une âpre

végétation, avec des parties tellement à pic qu'il a fallu y tailler, dans la pierre ou dans l'argile, des sentiers escarpés, pour la poste et le halage, avec des plate-formes si exiguës que de minces cahutes, dressées là par de mystérieux ermites de la misère et de la mort, s'y retiennent comme cramponnées par des mains invisibles aux aspérités du sol, à des rocs, à des ronces; qu'on imagine une crypte naturelle, de pierre, de verdure folle, toute inégale, tortueuse en diable, aux brusques tournants, sans horizon jamais, finissant à tout pas pour recommencer sans cesse, au toit défoncé par où viennent à peine l'air et la lumière, point les bruits du monde; et, tout au creux de ce chemin, de ces montagnes, de cette crypte, qu'on imagine le Fleuve, énorme, furieux, de boue et d'encre, roulant sa charge puissante comme une cavalerie emballée, galopant parmi de sourds échos avec un bruit de sabots sur de la peau de tambour, s'écrasant sur les écueils, les escaladant avec de grosses révoltes de mousse blanche, bondissant en trombe ou en fusée, coulant en lourde masse implacable et vertigineuse, filant enfin de tout le poids de sa chute formidable, depuis les montagnes thibétaines, « le toit du monde », jusqu'aux nappes accueillantes de l'Océan, beauté et fléau, ruine et grandeur : telles sont les gorges d'Itchang!...

Il faut avoir vu ces montagnes et ce fleuve, ces murailles maîtrisant, enfermant, canalisant ce vertige; il faut avoir vu cette nature impétueuse, gran-

diose, pour en sentir toute l'immensité, toute la puissance, toute la supériorité. Devant ce spectacle, la magnificence des bords du Rhin devient de la grâce et de la candeur. Nulle part au monde, sans doute, la terre et l'eau ne s'expriment avec une telle violence sauvage, une autorité aussi sublime, une force comparable de volonté et de domination. C'est si grand que l'œil, inhabitué, s'y perd, que les sens, troublés, en souffrent, que le cerveau, débordé, s'efforce pour concevoir pleinement cette réalité surhumaine.

La jonque sortit de là comme d'un enfer merveilleux, horrible et magnifique tout ensemble. On reprit espoir et vie lorsque la plaine s'ouvrit à nouveau, harmonieuse et facile, devant la proue conquérante, mais humiliée. Alors, la voile développa sa grande aile claire, hésita, appela le vent et se gonfla pour l'essor.

Les haleurs avaient regagné le bord et, désœuvrés, fumaient paisiblement : seuls, l'homme de barre veillait à la manœuvre, et le « tai-kong », immobile — endormi peut-être? — dressé à la proue, s'appuyait sur sa gaffe comme Don Quichotte sur sa lance, la fameuse nuit de veille aux portes de l'auberge. Nous allions ainsi, tranquilles et confiants, quand, dans l'après-midi, au moment où nous y pensions le moins, la jonque, qui marchait à bonne allure sous le vent plus fort, s'en fut donner sur un petit rocher pointu, dressant sournoisement, à fleur

d'eau, son aiguille solide qui nous fit dans le flanc une fine et pénétrante blessure.

Ce fut un bel affolement! Le vieux « lao-pan » bondit de son observatoire sur le pont; les hommes se dressent, se regardent, hésitent; le « tai-kong », ahuri par la soudaineté de l'accident, jette, un peu tard, sa sonde autour de lui, et interroge à grands coups les profondeurs environnantes; les quatre gaillards d'équipage vont au plus pressé, et, tandis que le « lao-pan » sème les malédictions et les imprécations à tous les vents, ils ouvrent la cale à l'endroit où la coque est meurtrie. Monsieur le fleuve entre là comme chez lui, par une jolie blessure : la cale s'emplit d'eau; si l'on ne veut pas couler, il faut commencer par gagner la rive et s'échouer en douceur sur le sable. Tout le monde s'y met, et, avec des efforts inouïs de tous les bras disponibles armés de gaffes et de rames, on est bientôt hors de danger. Une fois en lieu sûr, après toutes sortes de commentaires, de railleries et d'injures qui maintenant ont le temps de se donner libre cours, on se met en devoir de réparer le malheur. On vide la cale avec des pelles en bois, très creuses, puis l'on bouche la blessure avec une pièce, comme on ferait pour un vieux vêtement; enfin, on calfeutre soigneusement les fissures, autour du raccommodage, avec une sorte de bourre qui n'est autre chose que de la râpure de bambou.

Cela, sans en avoir l'air, nous prit quatre heures

de temps, et le soir tombait quand la jonque fut en état de continuer sa route. J'avais mis ce loisir forcé à profit pour visiter un petit hameau de cordiers qui se dressait, assez haut sur la rive, presque en face du lieu de l'accident. Ces villages, ou mieux ces dépôts de cordages, sont nombreux le long du fleuve, surtout dans le voisinage des rapides. On y vend la bonne corde de bambou tressé, légère et solide, à laquelle s'attellent les haleurs, et dont il se fait une grande dépense au passage des rapides.

Nous n'allâmes pas bien loin ce soir-là : la journée avait été fort compromise, et cet imprévu avait plus fatigué les hommes que l'ordinaire. Sur les huit heures, comme on parvenait à un bourg de pêcheurs dont le port offrait l'hospitalité de son anse tranquille, la jonque se glissa parmi d'autres embarcations déjà amarrées et somnolentes, et, contre leurs flancs robustes, appuya fraternellement son flanc encore tout ému de sa récente meurtrissure.

Comme le premier soir, l'abri de nattes, pour la nuit, fut dressé, et les hommes engloutirent le riz avec une noble ardeur. Mais, au lieu de fumer là, de bavarder et de s'endormir de bonne heure, ainsi qu'ils avaient fait la veille, presque tous furent tentés par la proximité du village, ses fumeries d'opium, ses auberges et le reste. Bientôt, il n'y eut plus à bord que le vieux barquier et quelques sages — trop pauvres, des sages désolés.... Le « house-boat » y gagna de connaître tout à coup un calme inusité, un calme

de maison vide, que je goûtai, quelques instants, avant de me coucher, délicieusement. L'arche désertée vivait, me semblait-il, d'une vie nouvelle, au bord de cette nuit et du sommeil proche : pas de bruit chez moi ; seul, l'écho des bruits extérieurs, atténué et très doux, étrange, mystérieux comme tout ce que l'ombre immatérialise. La voix sourde du fleuve poursuivant sa course inlassable, m'arrivait égale et généralisée, rumeur profonde sur laquelle d'autres sons, des vibrations momentanées se détachaient en relief : l'appel d'un barquier, quelque part sur la rive ou sur une jonque voisine, l'invitation doucereuse du patron de quelque fumerie ambulante, barque légère, silhouette passagère, emportée à longs traits de rames, ombre inquiète et fugitive, nef close de vice et de félicité....

Tout contre nous, la « barque rouge » veillait, sentinelle honoraire, prête surtout à montrer son utilité demain et après-demain, journées du « Tâ-Tong-Tan » et du « Shin-Tan », rapides sérieux.

14 mars. — Après avoir franchi sans trop de difficulté le « Tâ-Tong-Tan » ; après avoir parcouru une région plus souriante, découverte et claire, égayée de verdure, de champs qui semblaient des jardins, où des ruisseaux coulaient en sinuosités bleues, et venaient jusqu'à nous sous de jolis petits ponts en pierre rougeâtre et à dos rond, nous sommes arrivés, hier, dans l'après-midi, en face du « Shin-Tan ».

Rude écueil, barrière en apparence insurmontable ! Le fleuve, resserré tout à coup, descendait impétueusement entre deux haies de nouvelles montagnes; des gorges encore, moins profondes, moins sauvages, moins à pic, que celles d'Itchang, mais des gorges que rendait plus sinistre un temps affreux, ciel de tempête, vent déchaîné, nuages bas, ombre épaisse sur une terre couleur de cendre.

Le rapide était là qui barrait le fleuve dans toute sa largeur, hérissé de rochers menaçants sur lesquels l'onde, en furie, se brisait avec des colères effroyables, des bouillonnements de cataracte, des mousses blanches bondissantes. Cette masse énorme d'eau, déjà vertigineuse à son arrivée en cet endroit, se heurtait soudain de tout son élan contre ces écueils qui obstruaient sa route; elle cherchait à se frayer un passage entre eux, ou passait par-dessus, d'une impulsion irrésistible. Près des rives, où les rochers provenant d'un éboulement de montagne, étaient plus nombreux, l'eau, plus gênée, se révoltait davantage, tournoyait, poussait, sautait; au milieu, dans le lit profond du fleuve, elle coulait égale, nette, de toute l'ardeur de sa force libre. Le rapide prenait ainsi la forme d'un V nettement dessiné, avec un sérieux dénivellement à l'endroit où l'onde, gonflée par la lutte, se dressait sur la barrière que la nature cherchait à lui opposer.

Sur les rives, flancs de montagnes au sol aride et jonché de pierres rudes, apparaissaient deux petits

villages perdus de silence, d'ombre et de misère, dont la population venait grossir les équipes de haleurs au passage des jonques. Toute une industrie se crée ainsi, auprès des rapides, à l'époque des basses-eaux : des centaines d'individus, hommes, femmes, enfants, se louent, moyennant quelques sapèques, à des entrepreneurs spéciaux, et, armés de la bretelle de halage, prêtent le secours de leurs épaules aux jonques, lesquelles ne pourraient, avec leurs seules équipes, franchir l'obstacle puissant. Non loin de ces villages sordides, grisailles perdues parmi la grisaille générale de ce lieu sinistre, on voit, dans le flanc de la montagne, des niches creusées à même la pierre, et abritant, avec des papiers sanctifiés, d'étranges Bouddhas grimaçants et massifs, aux vertus bienveillantes.

Hier, à notre arrivée, la passe semblait interdite : le vent qui soufflait avec rage dans le sens du courant, rendait plus impossible encore toute tentative d'escalade. Une jonque, coulée le matin, et misérablement échouée à l'entrée même du rapide, montrait son état de victime, sa mort, comme une leçon, et engageait à la sagesse, à la prudence. D'ailleurs, le petit mandarin de l'endroit envoya à notre rencontre un émissaire qui nous déclara que le rapide était infranchissable pour le moment, et que nous ne trouverions pas deux haleurs pour nous aider dans notre folle entreprise si notre dessein d'Européens, de gens pressés et audacieux, était de passer quand même. Je lui fis

répondre par monsieur Tong que, bien qu'Européen, en effet, et pressé, il me plaisait de m'en rapporter à son expérience, et que je ne tenterais le passage du rapide que quand il le jugerait raisonnable.

Cette sage décision, approuvée, certes, par tous mes gens, nous amena à jeter les amarres au point mort du rapide, à la suite d'une dizaine de jonques qui, arrivées là avant nous, comme nous avaient pris le parti d'attendre que le vent fût favorable. Pendant toute la soirée, j'eus le loisir d'assister, du pont de mon « house-boat », à la danse effrénée, furieuse, des éléments, sous un ciel boueux où tournoyaient deux vautours qui, brusquement, fondaient sur le fleuve en un grand vol plané, s'y trempaient le bec et les pattes comme dans l'ombre d'une proie imaginaire, et puis remontaient lourdement vers les hauteurs où les vents les emportaient pour les ramener bientôt.

La nuit, qu'il fallut passer en cet endroit, fut affreuse. Vers onze heures, la tempête se déchaîna avec une violence extrême. Des tourbillons de vent s'engouffraient avec rage dans ce bas-fond sinistre et magnifique, et bousculaient les malheureuses jonques qui, amarrées les unes aux autres, menaçant à tout instant de rompre leurs liens, heurtaient rudement leurs flancs gémissants.

Pendant toute la nuit, et sans pouvoir un instant en distraire ma pensée, j'écoutai les hurlements de

ce vent tour à tour menaçant et plaintif; les grondements de l'eau qui attaquait, chargeait les rochers; la voix grave du courant qui fuyait, éperdu; et le bruit inquiétant des chocs entre les jonques. Parfois, il me semblait que notre voisine, une lourde barque de marchandises, de ses traverses puissantes, défonçait notre flanc comme avec des béliers de guerre; alors, je me levais pour aller voir si les amarres ne cédaient pas, si la coque tenait bon, si nous n'étions pas en train de couler. Dehors, je cherchais vainement à transpercer le mystère d'une nuit impénétrable, et, de tous mes sens tendus, seules je percevais les voix folles de la nature, voix des airs, voix du fleuve, échos de la montagne, murmures de mon effroi minuscule.

Avec le jour, nous sortîmes de ce cauchemar; un jour, d'ailleurs, presque aussi « bouché » que l'avait été la nuit; mais il suffit d'un peu de lumière pour dissiper les horreurs que l'ombre exagère. Aucune jonque ne put cependant franchir le rapide dans la matinée. Vers midi seulement, le vent, après s'être calmé, tourna, nous offrant, avec son secours, la possibilité d'enlever l'obstacle, voile déployée. La grande jonque marchande, notre voisine de la nuit, fut la première à tenter l'aventure. Je descendis à terre, par le moyen de la barque rouge pour assister à son passage. Elle vint prendre ses dispositions d'attaque juste à l'entrée du rapide, un peu au-dessus de la jonque coulée dont il lui fallut contourner le

squelette; elle recruta près de deux cents haleurs qui s'attelèrent, loin de là, à ses quatre grosses cordes, solidement amarrées au mât et aux traverses ; le « lao-pan » s'empara de la barre; six hommes robustes empoignèrent le gouvernail d'avant, le plus efficace à maintenir l'embarcation dans la ligne droite malgré les contre-courants et les tourbillons; huit hommes d'équipage s'armèrent de gaffes solides, et, déterminés, se mirent en position pour repousser l'ennemi, en l'espèce les récifs dont les pointes menaçantes émergeaient de l'eau; enfin le « tai-kong » lui-même vint se placer devant un petit tambour, au milieu du pont, servant, selon des airs conventionnels, à diriger les équiques lointaines, invisibles souvent, des haleurs, à leur signifier, par exemple, selon les cas : « Tirez ! », « Ne tirez plus ! ».

Quand tout fut prêt, le « tai-kong » commença à battre du tambour, et les cordes se raidirent sous l'effort des haleurs qui, là-bas, s'encourageaient d'une chanson monotone, tendaient leurs muscles et cherchaient, de l'orteil, pour s'y cramponner, les aspérités du sol rocailleux. La jonque entra ainsi en plein dans la tourmente, roula d'abord un peu dans le bouillonnement de l'eau écrasée après sa chute, puis aborda la chute même, la barrière, dans laquelle son avant s'engagea hardiment. On vit alors, tandis que le courant menaçait d'arracher, d'entraîner le frêle esquif, et que, d'autre part, les cordes tendues à se rompre, le retenaient, l'empêchaient de reculer,

on vit la proue se dresser, sortir sensiblement de l'eau; dans le même instant, la poupe, au contraire, parut s'y enfoncer, recevant toute la charge de vagues et d'écume, poids mort de plomb impossible à soulever.... La lutte, fougueuse d'une part, tenace de l'autre, s'accomplit en ce point précis. A l'effort de l'eau répondit l'effort des hommes....

Cela dura une demi-heure pendant laquelle la jonque ne progressa pas de deux mètres. Les innombrables haleurs, courbés sur les amarres, piétinaient sur place, raidissaient leurs jarrets, cherchaient à s'appesantir, à faire poids mort, eux aussi, grappes humaines collées au sol, voulant bien avancer, mais ne consentant pas à reculer. Quatre « fou-teou », mouches du coche, s'égosillaient autour d'eux, les excitant du geste et de la voix, faisant le simulacre de frapper les plus paresseux, levant des bras terribles qui retombaient en manches molles, criant à en perdre le souffle, tapant du pied, rageant, pestant, bourdonnant de zèle et de vanité. Pendant une demi-heure, je fus là à me demander si la grande jonque passerait ou non, et qui des deux l'emporterait, de la puissance de l'eau ou de la bonne volonté des hommes. Enfin, la poupe qui semblait rivée à d'indivisibles fonds, se souleva à son tour, et, dans une suprême tension des cordes, un dernier élan des haleurs, la jonque tout entière sortit du rapide et triompha. Elle alla, toujours remorquée, un peu plus haut, se mettre à

l'abri, et souffler, de tous ses poumons d'hommes.

Ce fut alors notre tour. Avec monsieur Tong, je restai à terre, car, si peu qu'on tienne à la vie, un subtil instinct vous pousse toujours à prendre la précaution propre à la conserver intacte. Du même observatoire où j'avais assisté à la lente ascension de la barque marchande, je fus témoin de la conduite de ma jonque. Les choses se passèrent pour elle exactement comme elles s'étaient passées pour l'autre embarcation, avec cette différence que, plus légère, elle ne fut tirée que par une centaine de haleurs. Je vis le petit drapeau français — ou ce qui en restait — entrer à son tour dans la bataille, et, pendant un quart d'heure qui me parut mortel, lutter contre l'impétuosité du courant. Mes hommes, armés de leurs perches ferrées, se défendaient bravement contre les écueils sur lesquels le remous jetait et rejetait sans cesse la coque; le « tai-kong » et trois autres matelots maniaient avec un entrain admirable, où il y avait parfois de la fureur, la lourde pièce de bois du gouvernail avant; le « lao-pan », en personne, écrasait le tambour de toute l'ardeur qu'il cherchait à communiquer aux lointains haleurs; son fils, à la barre toujours, dominait la scène de son visage anxieux; et, sur le seuil de mon domaine, mon boy, épouvanté, exprimait, de ses regards angoissés, la fragilité de l'homme, dont la vie, le plus souvent, ne tient, en effet, qu'à deux ou trois fils trop tendus.

Ma jonque escalada l'obstacle en vingt minutes environ; puis, elle s'abandonna paresseusement à des eaux moins tumultueuses où nous la rejoignîmes, monsieur Tong et moi, après avoir franchi le rapide à pieds secs, par la rive....

IX

SPECTACLES SUR LA RIVE

Vallée du Yang-Tsé, Mars.

On va de rapide en rapide. Quel fleuve! Et comme l'effort, l'effort constant, nécessaire, remplit bien les heures! Aucune monotonie : on lutte, et cela crée un intérêt infini.

Je bénis le hasard qui m'a fait tomber entre les mains d'un « lao-pan » expérimenté, presque prudent, presque consciencieux, alors qu'il en est tant d'imprévoyants, de négligents, dont l'avarice stupide est telle qu'ils risqueraient vingt fois la mort, avec de vieilles cordes usées et un nombre restreint de haleurs, plutôt que d'acheter des cordes neuves et de garnir largement leurs équipes.

De l'état des cordes dépend la vie de la jonque. Au passage du « Ié-Tan », un rapide sérieux aussi celui-là, je fus témoin d'un accident qui, paraît-il, est fréquent. Une jonque marchande franchissait la passe : tout à coup, au moment où la résistance de l'eau était dans toute sa force, l'une des trois amarres

de halage céda et se brisa net avec un petit bruit de pistolet qui part. Les hommes exécutèrent alors la manœuvre habituelle en ce cas : la jonque, insuffisamment retenue par les deux amarres et les deux équipes de haleurs qui demeuraient, commençait à reculer, et allait tout entraîner, allait se perdre elle-même, se briser sur les écueils environnants; deux hommes saisirent des haches et tranchèrent en hâte les cordes intactes, libérant ainsi la jonque qui, maîtresse de ses mouvements, et bien guidée par l'homme de barre, put opérer un vertigineux tête-à-queue, se laisser emporter par le courant, et, couleuvre agile, se glisser entre les rochers.... Elle n'évita malheureusement pas le dernier, dissimulé dans le remous, et quand, deux secondes plus tard, à une allure folle, le courant l'eût échouée sur la rive, elle prenait l'eau par une large blessure. Il fallut la vider de toute sa cargaison : des bidons de pétrole qui, pour la plupart, dans la secousse rude, s'étaient crevé la panse, et répandaient sur l'eau du fleuve des flots colorés et malodorants.

Un accident semblable nous arriva à nous-mêmes : mais c'était au passage d'un rapide bénin, semé d'écueils rares, en sorte que nous eûmes tout le loisir d'opérer notre virage et d'aller nous échouer en douceur sur une plage de sable des plus inoffensives. Puis on recommença l'ascension, avec une meilleure corde cette fois, car la fâcheuse expérience est le sûr chemin du mieux.

Oui, quel fleuve! Mouvementé à souhait pour satisfaire tous les besoins d'émotion, et prodigieux de diversité dans son décor. Je me lève chaque matin dans un cadre nouveau : la montagne, puis la plaine; un mince couloir d'eau enfermé de pierre et d'ombre, puis de vastes horizons où l'eau s'élargit soudain en une nappe immense; une ligne droite, puis des coudes brusques, des méandres tortueux; une solitude désolée, un lambeau de ciel au-dessus d'un bas-fond de catacombe, puis un riant paysage de champs verts, de coteaux peuplés et vivants. C'est un spectacle qui se renouvelle comme par magie, sans cesse, et dans l'imprévu le plus saisissant.

Avec cela, cette navigation elle-même est si variée qu'on ne parvient pas à la juger fastidieuse. Et la jonque, avec sa petite société constituée, son existence mouvementée, offre à demeure les plaisirs de l'observation, les joies ou les inquiétudes des heures qui se suivent et ne se ressemblent pas. Pour moi, je ne me lasse pas de trouver d'un comique savoureux mon vieux « lao-pan » toujours assis à la turque sur mon toit, les mains dans ses manches, tel un prêtre, l'œil important et vivace derrière les énormes bésicles rondes, bordées d'écaille comme celles d'un mandarin. Ce brave homme, dans ses loisirs, entretient avec dévotion un chapelet de poissons desséchés, salés de ses mains, et qui achève de se purifier à l'air libre, en se balançant au vent, le long du mât où il est accroché.

Le vent! C'est tour à tour notre ennemi et notre ami : c'est un compagnon fantasque. Il nous nuit et nous aide du même cœur, et puissamment. En fait, jusqu'ici il a plutôt été avec nous que contre nous, puisque, après tant d'heures perdues, nous sommes encore en avance.... Certains jours, nous l'avons eu dans la voile, et fort, depuis le matin jusqu'au soir : on a fait alors un chemin considérable. D'autres jours, il a fallu haler ou bien ramer, et ces jours-là, mes hommes, peu satisfaits, ont appelé le vent de leur foi puérile, en poussant leur bizarre « Lou lou lou lou lou lou!! » qui me rappelait le cri des femmes arabes, à Tunis, à l'occasion d'un mariage ou de tout autre réjouissance. Et si le vent venait, c'est qu'il avait entendu l'innocent appel des mariniers; et s'il ne venait pas....

J'admire la simplicité de ces pauvres diables, et combien leur existence rude, atroce parfois, les laisse indulgents et gais. Ils rient tout le temps, ils ne se fâchent jamais; ou bien, quand ils se plaignent, c'est avec des démonstrations si excessives, des intentions d'apitoyer si enfantines, qu'on ne peut les prendre au sérieux. Eux-mêmes ne s'y prennent pas : et si vous raillez, ils jouent tout de suite au plus malin. Ce sont, d'ailleurs, de braves gens, et je me demande quel mal ils peuvent bien faire qui mérite celui qui leur est infligé par la nécessité.

L'un d'eux surtout m'intéresse : il a, parmi les autres, la fonction la plus pénible; il est chargé,

dans les moments de halage, de suivre l'équipe à distance, et, où qu'elle se soit accrochée, de dégager la corde. Cela l'oblige, par n'importe quel temps et à n'importe quelle heure du jour, à se jeter à l'eau, à escalader des rochers invraisemblables, à vivre nu, fiévreux et déchiré. Pendant que ses camarades rament, il dort, la tête entre ses genoux, grelottant de fièvre. Il mange à peine, et, mauvais signe, ne se mêle guère aux autres dans les niches qu'on fait, le soir, au cuisinier : car tous ces hommes ont des ressources extraordinaires de jeunesse, de gaieté et de gaminerie. Un jour, je l'ai fait venir dans mon « home », et je lui ai pansé, avec ma petite pharmacie de voyage, des plaies affreuses, pleines de boutons noirâtres, qu'il avait aux jambes. J'y suis même allé radicalement, enlevant, d'une lame passée à la flamme, toute cette crasse vive. Il ne sentait rien, il riait, et se fiait à moi avec une douceur d'agneau. Puis, je lui ai donné de la quinine — et un petit cigare.

Mes petits cigares de Manille m'ont gagné tout l'équipage. Et c'est d'autant plus drôle qu'aucun de ces fumeurs de tabac blond ne parvient à les fumer jusqu'au bout. J'en distribue parfois, après le riz. On m'aime pour cela ou, du moins, on ne me déteste pas, et, ma foi, jamais je n'ai senti ma peau en pareille sécurité. Mon revolver est au fond d'un de mes sacs, bien caché, et je ne montre que mes cigares : pourquoi me ferait-on du mal? Au reste,

mes gens, depuis le « lao-pan » tout sourires, jusqu'au dernier coolie, ne se laissent pas prendre plus que de raison aux nobles qualificatifs qui ornent mon pavillon personnel. Ils ont obscurément l'impression que si je suis « grand mandarin de la grande France », ce n'est pas pour les faire passer à la bastonnade, et ils sont rassurés. Enfin, ils constatent que ma tenue n'a rien d'imposant, que mon chapeau ne s'adorne d'aucun bouton de corail, que je m'assieds volontiers, non loin d'eux, sur une traverse, et que même je condescends à perdre un peu la face en souriant à leurs facéties : c'est plus qu'il n'en faut pour les mettre pleinement à leur aise, et ils ne se gênent pas avec moi. Aucune bassesse : j'aime mieux cela; s'ils me respectaient, ils me priveraient de cette ironie malicieuse, de cet air de blague, supérieur et gamin, dont ils soulignent des choses que je ne comprends pas, que j'affecte de saisir, et qui doivent être pleines d'esprit ou plus salées que le chapelet de poissons du « lao-pan ». Ainsi, on est bons amis.

Mais voici de nouvelles gorges : celles de Kouéi-Fou. Et c'est encore un aspect nouveau, inédit, du Yang-Tsé. Ces gorges sont toutes différentes de celles d'Itchang : en parois gigantesques s'érigent des montagnes de roc blanchâtre, très accidentées, percées de cavernes profondes, bosselées de vives saillies, avec des trous ronds et des arêtes rigides, et des sillons profondément creusés dans la pierre par

le passage séculaire, la caresse brutale de l'eau. Parfois, la muraille est tellement à pic, que si l'on chavirait ici, les ongles ne trouveraient pas la moindre aspérité où s'accrocher. Ironique et lointain, le ciel sourit au-dessus de cette tombe, au bord de sommets fantastiques découpés en une dentelle capricieuse.

Le vent nous pousse, fort heureusement, et la jonque ne s'attarde pas trop dans ces gorges : un peu plus loin, dans un paysage plus riant, apparaît, aimable et libératrice, la cité de Kouéi-Fou, ou Kouéi-Tchéou-Fou, l'une des villes les plus « distinguées » de la Chine.

Si l'on arrive à Kouéi-Fou le matin — c'est notre cas — il est d'usage d'y prolonger l'escale jusqu'au lendemain : un peu de repos, dans l'inaction ou le plaisir, semble aux gens de la barque le paiement légitime des premiers efforts du voyage. Je serais mal venu à m'élever contre cette petite prétention, d'autant que, partis d'Itchang le 11, nous avons presque réalisé un record en arrivant à Kouéi-Fou le septième jour. Et puis, de plus en plus, je me fais à cette considération chinoise, facile autant que sage : il n'y a pas d'heures; vivons là où nous sommes.

Tandis que mes haleurs, mes gars d'équipage et jusqu'au « lao-pan », après s'être affublés de vestes longues, en grosse toile bleue, fraîchement lavées, abandonnent la barque et s'en vont voir un peu si les boutiques où l'on vend les bonnets, les vêtements, les chaussures de soie, et les fumeries d'opium où

l'on se grise de la précieuse drogue sur des nattes pouilleuses, n'ont pas changé de place depuis le dernier voyage, je me fais conduire, quant à moi, chez l'unique Français de l'endroit, un missionnaire.

Français, pour moi, avant que missionnaire : au pays, les compatriotes ne sont pas plus estimés qu'ils ne sont estimables : ils sont trop; mais au cours d'un voyage comme celui-ci, au centre lointain du plus étranger des pays, ils prennent une valeur insoupçonnée : ils sont si rares! — Et rien n'est meilleur, rien n'est plus réconfortant, après de longues journées de Chine, des journées de solitude morale, que de rencontrer un être de sa race, aux sentiments, au visage fraternels, qu'on juge, à tort ou à raison, semblable à soi, et avec qui, pour le moins, on va parler sa langue maternelle.

Le missionnaire français de Kouéi-Fou — un bon vieux Père, blanchi dans l'évangélisation, — me reçut avec cordialité. A lui aussi, la vue d'un blanc — un peu plus sûrement frère en Jésus-Christ — et d'un Français, apportait de l'agrément. On ne passait d'ailleurs jamais à Kouéi-Fou, sans lui faire une visite. C'était son pain bénit; et il connaissait ainsi tous nos compatriotes du haut Yang-Tsé Il m'en parla avec une faconde toute méridionale que n'avaient nullement rouillée le catéchisme et la solitude. Il me parla aussi de son rôle de missionnaire, mais avec un tel désenchantement que j'en fus tout contrit. Non, la race de Confucius-le-Moralisateur

ne s'ouvrait pas aux sacrés mystères de notre dogme; son bon sens inné, son don de réflexion, sa méfiance naturelle et ses aptitudes à l'ironie l'empêchaient de goûter aveuglément la parole de l'Évangile. Pour lui, il ne conservait guère d'illusion là-dessus; il jugeait les Chinois dénués de toute imagination, capables seulement d'agir par intérêt, dans un but très pratiquement déterminé.

Il me montra son chez-lui, une maison chinoise, meublée à l'indigène quant au salon, et transformée pour le reste en austère couvent, asile de l'ermite détaché des douceurs de cette terre. Le salon contenait donc l'espèce de table basse flanquée de deux sièges vastes, où s'assoient les visiteurs de marque, et la double rangée de fauteuils de bois alternant avec de petits guéridons carrés, où prennent place les visiteurs de rang inférieur. Avec une courtoisie toute chinoise — il avait le costume, la natte, et toutes sortes de manières du pays — il me fit asseoir sur les coussins du siège d'honneur, à droite, se réservant pour lui-même l'un des fauteuils de côté. A l'heure du thé, il m'offrit un de ces œufs pourris, conservés pendant de longues années dans une hermétique enveloppe de ciment, dont les Chinois sont, paraît-il, très friands. Cet œuf, noir, gélatineux, me parut difficile à absorber : j'en mangeai le quart, avec l'impression d'étudier un fromage rare, spécial, d'une saveur prononcée, mais avant tout fort indigeste.

Le tour du propriétaire que nous fîmes en fumant, dans de longues pipes minces, les gros et courts cigares, feuille humide qu'on roule soi-même, nous amena dans une courette plantée d'arbustes, de bambous, et ornée de fleurs en pots bleus et rouges. Une douzaine de pigeons volaient en rond au-dessus de cet endroit, et je fus fort intrigué par une étrange musique qui semblait provenir de leur gracieux et céleste sillage. Je questionnai le Père; il m'apprit que les Chinois avaient coutume de placer, sur la queue de leurs pigeons, de petits morceaux de bambous taillés en sifflets où s'engouffrait le vent dès que ces oiseaux se mettaient à voler : de là cette espèce de sifflement continu qui, au-dessus de nous, s'accentuait ou diminuait selon la vitesse acquise des oiseaux. Dans le même ordre, il me fit remarquer par la suite de petits poussins dont la tête se coiffait d'un rond de peinture, et de minuscules chevaux dont la crinière et la queue, minutieusement nattées, s'ornaient de rubans multicolores : ces détails lui révélaient l'âme enfantine de ses « sauvages »....

Au cours d'une promenade en ville et alentour, j'admirai le seuil des maisons particulières, les « kong-kouan » à trois portes monumentales, bien plus nombreux ici qu'à Tchang-Tcha et à Itchang, où tout n'était que boutique. Mon cicerone m'avertit alors que Kouéi-Fou était par excellence une ville aristocratique et riche, et que beaucoup de hauts fonctionnaires de l'Empire, civils ou militaires, y

avaient pignon sur rue, y venaient, leur retraite prise, chercher dans la compagnie des lettrés les joies de l'abstraction pure, littérature de l'opium, opium de la littérature.

A l'extérieur, entre les murs de la ville et le fleuve, retiré loin de son lit à cette époque, nous visitâmes quelques puits à sel, entourés de cahutes basses où, sur des brasiers énormes, bouillait à force l'eau salée, qu'apportaient dans des seaux, en un va-et-vient continuel, des centaines de coolies nus et frénétiques.

Vue de cet endroit, Kouéi-Fou, appuyée à des montagnes dont les pentes douces s'égayaient de jaune colza; Kouéi-Fou, avec sa muraille nette, ses riches pagodes, et ses palais élégants; Kouéi-Fou, cité chinoise, fermée aux Européens, dans un clair et chaud soleil d'avant-printemps, me parut un lieu serein et fort habitable.

19 mars. — Encore un rapide. Je ne les compte plus. On s'habitue à tout, même à gravir, en jonque, ces escaliers d'eau. Le « Shin-Long-Tan » ne semble pas moins redoutable que le « Shin-Tan » ; plus large, sous un ciel plus clément, il apparaît aussi farouche, aussi redoutable. La passe, entre un groupe de rochers et la rive, est en partie obstruée par une épave accrochée aux écueils.

Pour franchir à fleur d'eau l'endroit dangereux, il nous faut vider nos cales de toutes les caisses qui alourdissent la jonque. Des coolies, recrutés à cet

effet, transportent à dos, par terre, la cargaison, jusqu'au point où nous pourrons la recharger à bord. Ainsi allégés, nous passons sans trop de peine.

Ce petit jeu nous coûte cinq heures de temps et, pendant que les coolies nous en font perdre une sixième en misérables discussions de sapèques avec le « lao-pan », plus avare au fur et à mesure qu'il vieillit à la tâche, j'assiste à la descente vertigineuse de quelques jonques. Les embarcations qui descendent le fleuve, débarrassées de leur mât, ne vont qu'au fil de l'eau et à la rame. Elles prennent les rapides par le milieu, franchement, s'engageant entre les deux sommets du V pour arriver à sa pointe, et se dégager ensuite à force de rames. Elles se trouvent aidées surtout par la vitesse acquise qui est celle-là même du courant torrentiel et vertigineux. Les jonques passent ainsi en tourbillon, jouets de l'onde en folie, roulent et tanguent, toutes menues et basses sur l'eau, nefs fragiles et misérables, sur lesquelles des êtres minuscules s'efforcent, avec le long gouvernail de proue, de garder la ligne droite, et, avec les avirons, de gagner du chemin.

Deux canonnières fluviales que je vis descendre ainsi, firent partir, avant d'aborder les rapides, quelques pétards, pour se concilier les esprits bienveillants, ou plus exactement pour repousser, en les effrayant, les mauvais génies; puis, elles filèrent, avec de grands cris des rameurs, dans l'entonnoir redoutable. Une petite jonque de commerce, arrivée

à la pointe du V, et là mal dirigée sans doute, fut prise par des courants contraires, et, en dépit de tous les efforts, ramenée quatre fois à son point de départ, au cœur même du rapide, en pleine danse. Quatre fois, elle recommença sa course tourbillonnante.

Pour rejoindre ma jonque, je longe la montagne rocheuse sur le flanc de laquelle s'appuient les cordes des haleurs chaque fois — depuis combien de siècles? — qu'une barque, en remontant le fleuve, franchit ce rapide. Les cordes, au frottement, ont entamé la pierre sur de longs espaces; çà et là, elles l'ont si profondément usée, limée, sciée, que je peux mettre la main entière dans le sillon creusé par elles.

Il paraît que la partie la plus dangereuse du fleuve est à présent franchie. Le « Shin-Long-Tan » est le dernier rapide sérieux. Nous venons, au reste, de nous installer, pour la nuit, dans une anse fort paisible; le courant ne passe pas par ici et n'influence en aucune façon ce petit lac en marge du grand fleuve; sous un merveilleux clair de lune, les minuscules vagues qui clapotent doucement le long de la jonque, semblent les mille lames argentées de la panoplie du Nain vert Obéron.

20 mars. — Le joli aspect de Wein-Shien! Cette ville importante, dont les maisonnettes inégales s'étagent sur deux versants de coteaux, est coupée en deux par un large torrent qui roule jusqu'au fleuve sur un lit de rochers arrondis, bordé d'immenses

pierres plates comme des tables. Ces deux tronçons de ville sont réunis par un gracieux pont à la chinoise, presque en demi-cercle, jalonné de vastes marches, et surmonté, dans son milieu, d'une sorte de pavillon à toiture pittoresque. De chaque côté du torrent, peu riche en eau à cette époque, et aussi du côté du fleuve, les premières maisons sont bâties sur pilotis, ce qui leur donne l'aspect de gros échassiers endormis sur leurs longues, raides et minces pattes. Sur un petit bout de plaine verte, au bord de l'eau, des cavaliers entraînent leurs chevaux, chamarrés comme pour une fantasia. Et des enfants regardent planer des cerfs-volants admirables, dont quelques-uns affectent la forme d'un dragon vert, long de plusieurs mètres, avec des yeux énormes, faits de deux pièces de fer-blanc mobiles scintillant dans le vent qui leur imprime un rapide mouvement de rotation.

A Wein-Shien, comme à Kouéi-Fou, ports fermés, il n'y a, en fait d'Européens, que des missionnaires : je suis allé passer cette soirée chez le Père français, et quand il m'a fallu, dans la nuit, rejoindre le port et ma jonque, pour le départ matinal du lendemain, j'ai été obligé d'avoir recours à la chaise à porteurs, tant l'ombre était épaisse et tant me manquait le fil d'Ariane dans le dédale tortueux des ruelles chinoises. Mes porteurs, de leur pas rythmique et pressé, me conduisirent, en une interminable randonnée, d'abord de la mission jusqu'à la muraille où il fallut parlementer longtemps avec un gardien péniblement

arraché à ses rêves d'opium, pour que s'ouvrît la porte, close dès le coucher du soleil; puis, par des escaliers d'enfer, de la muraille au fleuve, où j'eus toutes les peines du monde à retrouver ma jonque perdue parmi cent autres que la nuit faisait pareilles.

Cette excursion en chaise, avec le détail de la lourde porte blindée roulant sur ses gonds, comme la porte d'une citadelle-prison, pour me laisser descendre vers le gouffre noir du fleuve, — nouveau Buridan qui ne sortait pas des bras de Marguerite et qu'on faisait passer de la tour de Nesles à la Seine avec les égards de la chaise à porteurs, — fut pour moi, un instant, une pittoresque diversion aux habitudes de la jonque.

21 mars. — Les montagnes s'affaissent, reculent, disparaissent : nous sommes dans une région nouvelle. Le lit du fleuve est ici d'une grande largeur, mais l'eau, très basse actuellement, ne l'emplit guère, et partout découvre de vastes tables rocheuses aux surfaces merveilleusement polies par ces flots qui, depuis tant de siècles, les écrasent de leur poids et les liment de leur fuite éperdue.

Pas de vent : les hommes qui s'éreintent pour l'instant sur les deux gros avirons, ont beau roucouler leur « Lou lou lou lou lou lou!! » que l'écho répète et renvoie jusqu'au ciel, domaine d'Éole, la voile pend misérablement le long du mât comme une aile brisée.

A onze heures, au moment du riz, comme plus personne ne s'occupe de la marche du bateau — périsse le monde pourvu que le riz soit gonflé à point! — un choc violent suivi d'un craquement sinistre qui semble courir tout le long de la jonque, de la proue à la poupe, nous avertit que nous venons une fois de plus de donner fort gentiment sur un rocher. Et les choses de s'accomplir aussitôt comme naguère, lors d'un accident semblale : vociférations du « lao-pan », protestations du « tai-kong » dûment injurié, affolement général.

Au reste, la situation n'est pas drôle. On essaie de se déséchouer, de décoller, d'enlever la barque retenue ferme comme par une main invisible : vains efforts! On dirait que le rocher sur lequel nous sommes assis est armé de crampons d'acier et que ces griffes sont entrées profondément dans les chairs de la jonque. Toutes les gaffes sont mises en jeu : peine perdue! Cependant, l'eau envahit la cale centrale. Il faut alléger l'embarcation, la débarrasser — encore! — de ses soixante-trois caisses. Mais comment? J'espère qu'on ne va pas me les jeter à l'eau, mes caisses, si péniblement amenées de Paris jusqu'ici? Que faire? Nous sommes au beau milieu du fleuve, loin de la rive. Pour comble d'infortune, la « barque rouge », jugée désormais inutile, les grands rapides étant franchis, a été laissée à Wein-Shien, après un bon pourboire à son patron et de grands saluts. On commence par déplacer la car-

gaison, par l'entasser à tribord, puis à bâbord, pour dégager les flancs : vainement! La barque oscille, mais n'avance ni ne recule. Elle chavirerait plutôt.

Enfin passe un grand sampan, vide, monté par deux hommes, des pêcheurs sans doute. Nous voilà sauvés! On montre à ces gens, de loin, une ligature entière de sapèques, saucisson alléchant s'il en fût : en quelques coups de rames, le sampan est à nos côtés. Je commence — pour les caisses on verra après! — par me faire transporter à terre, avec monsieur Tong et mon boy; puis le débarquement des caisses est mené rapidement. Les haleurs, eux aussi, sont allés à terre : de là, ils tirent en arrière la jonque allégée, et, cette fois, les crampons d'acier, ou de pierre, lâchent leur proie. La victime est échouée sur la rive, vidée de son eau, rapiécée, calfeutrée à la bourre, puis remise à flots : et, comme toujours, c'est encore ma montre qui indique le total de l'aventure : six heures de perdues!

Monsieur Tong sourit de mon impatience : lui, bon Chinois, n'a pas plus de nerfs que sa béquille noire; son acceptation des choses est sublime : je lui en prendrai bien un peu dans ces circonstances où il en faudrait beaucoup, mais mon tempérament ne s'accommode pas de cette supériorité orientale. Pour me consoler — car cette fois je suis furieux et désolé — il m'affirme que, quand un « lao-pan », au départ d'Itchang, donne comme durée possible du voyage, vingt-cinq ou trente jours, il compte là-

dedans les pertes de temps occasionnées par les inévitables et habituels accidents.

Il est vrai, et je le reconnais avec satisfaction, que, malgré tout, nous sommes en avance sur les dates prévues, et que si le vent — « Lou lou lou lou lou lou!! » — nous revient, nous arriverons à Tchong-King dans les délais d'exception, d'honneur, dirai-je! Quoi qu'il en soit, et pour le principe, je n'en prie pas moins monsieur Tong de dire tout à l'heure au « lao-pan » que j'en ai assez de ces échouages stupides, en eau calme, et que si le « tai-kong », Don Quichotte endormi sur sa gaffe de lance, ne veille pas mieux au danger, je lui supprimerai à lui, patron, et responsable, tout pourboire à l'arrivée.

22 *mars.* — Escale, en pleine après-midi et par un temps exceptionnellement clair, devant un petit village, Tze-Pao-Tsaï, célèbre par une très curieuse et pittoresque pagode. Cette pagode s'élève, au-dessus du bourg, sur un coteau, et ses quatre étages s'adossent à un colossal rocher dont le sommet plat et verdoyant sert d'asile à une « bonzerie », séminaire et couvent de prêtres chinois. Je ne manque pas de faire le traditionnel pèlerinage du passant à cette curiosité locale. Il me faut, pour gagner l'espèce de tour carrée, solidement assise et comme mêlée au roc, traverser toute le village où c'est justement jour de marché : une foule compacte, bruyante, se

presse dans les rues et sur les places. J'ai toutes les peines du monde à me frayer un passage, d'autant que mon costume et ma couleur d'Européen font de moi la bête rare que chacun veut voir et même toucher un peu. Il faut que deux espèces de « policemen », affublés d'un vague uniforme et armés de matraques, viennent écarter de moi ces badauds excessifs.

Non seulement les quatre étages de la pagode sont appuyés au rocher, mais ce rocher leur sert de fond, de quatrième muraille en quelque sorte, et je ne suis pas peu surpris, en entrant dans ce temple, de voir devant moi les rudes aspérités du roc où poussent librement les lichens et autres mousses sauvages. Dans l'ombre de ce lieu sacré, parmi la fumée d'encens qui monte lentement des bâtonnets incandescents, fichés dans la cendre des brûle-parfums, je distingue à peine les formes grotesques et monstrueuses de quelques Bouddhas énigmatiques. C'est tout, et les quatre étages offrent ce même spectacle de chapelle diabolique. Mais la situation de la pagode n'en est pas moins admirable, et quelle vue merveilleuse, de là-haut, sur la vallée, sur les champs de colza, sur les rizières semblables à de petits lacs au royaume de Lilliput!...

Comme je redescends le large et solide escalier de la pagode, une surprise peu agréable m'accueille. Tous les mendiants de l'endroit — et ils sont nombreux! — ayant appris sans doute qu'un Européen visitait

le temple, se sont donné le mot pour venir à ma rencontre et solliciter ma générosité. En sorte que ce n'est plus entre deux haies de badauds que j'accomplis maintenant le chemin du retour, mais parmi les horreurs d'une Cour des Miracles que ma plume se refuse à dépeindre. Je ne citerai qu'un misérable dont le visage était à ce point rongé, dévoré par quelque lupus, que tout l'ovale de la face ne formait plus qu'une plaie purulente où, dans le luxe des croûtes et des bavures multicolores, ne se distinguaient absolument plus qu'un œil sans paupière et le trou béant d'une bouche sans lèvres....

Cet homme, ne pouvant parler, vint à moi, comme mon attention était retenue ailleurs, et, avec un cri rauque qui n'avait certes rien d'humain, me poussa sa sébile contre le bras : je me retournai brusquement et le vis alors; le spectacle soudain de cette pauvre horreur produisit sur moi un effet tel que je reculai d'un pas, en portant d'instinct mes mains à mon visage; je regrettai aussitôt ce geste irraisonné, cruel au malheureux, et emportai de l'incident la petite angoisse qui pique le cœur et tourmente l'esprit.

23 *mars.* — *Horrible! Mort horrible!* Je reste sous le coup de l'émotion éprouvée hier, et voici qu'aujourd'hui un spectacle plus affreux encore m'est trop gracieusement offert par le hasard des circonstances. Je pense que j'aurai, en deux jours,

assisté à ce que l'insensibilité et la barbarie chinoises peuvent montrer de plus lamentable et de plus odieux à l'Européen de passage.

La jonque ayant, tout à l'heure, pour je ne sais quelle mystérieuse raison, fait escale à Tchong-Tchéou, ville assez considérable, je suis allé visiter cette cité commerçante, d'ailleurs sans couleur, infecte et triste. M. Tong, désireux de renouveler sa provision de tabac blond pour la pipe à eau, m'accompagne. Méprisant la chaise à porteurs, nous allons à pied, quittes à en perdre un peu la face, car, en Chine, il n'y a que les petites gens qui se servent de leurs jambes, et nous pataugeons consciencieusement dans une boue abominable, marchant au hasard des rues, quand, soudain, avant que le moindre indice ait pu nous prévenir, nous mettre en garde contre le choc, nous nous trouvons, à un tournant, face à face avec quatre cadavres, nus, debout, en croix!...

M. Tong lui-même, qui, en sa qualité de Chinois, doit avoir à la place du cœur l'œuf noir et gélatineux enfermé dans une gangue de ciment, mais qui, chrétien, s'est peut-être constitué une âme ouverte à l'impressionnable, ne peut réprimer un mouvement de recul. Pour moi, je suis stupéfait, je crois rêver. Ah! ça, dans quel conte fantastique d'Edgar Poe me suis-je jeté? Non, c'est la pleine réalité. Je suis en Chine, voilà! Qu'une chose à faire : réprimer tous les sentiments étrangers à ce pays, à

cette race, et parfaitement superflus en l'occurrence, et, armé de la froideur criminelle d'un Chinois, voire de tel Anglais capable de photographier l'incendie du Bazar de la Charité, ne considérer en ce spectacle que l'objet rare et précieux. C'est dur, mais ce que la volonté fournit le plus aisément c'est le moyen de devenir pire. Et je deviens pire, et je regarde férocement ce qui se dresse là devant moi, et je m'emplis les yeux de cette vision d'horreur, dans un instinct mêlé de curiosité pour la chose exceptionnelle et de lutte contre ma vieille sensibilité.

Les quatre croix, hautes à peine de deux mètres, se dressent à quelques pas de moi, les unes derrière les autres, avec leurs quatre cadavres solidement retenus, au moyen de cordes, par les chevilles, le cou et les bras, — leurs quatre cadavres blancs, flasques, et qui bavent encore, de leur tête inclinée vers le sol, leur mort atroce et toute chaude! C'est là, au beau milieu d'une rue un peu plus large que les autres, formant une petite place, entre deux rangées de boutiques basses et sordides. Non pas, à vrai dire, en pleine ville, mais dans une sorte de faubourg populaire, et populeux, attenant à l'une des portes de la muraille.

M. Tong, qui s'est renseigné, m'apprend que l'exécution vient d'avoir lieu et que ces criminels, — quatre frères assassins de leur père, — après avoir été mis en croix, ont subi un supplice spécial, qui rappelle assez celui du garrot espagnol. C'est-à-

dire qu'on leur a passé autour du cou une cordelette nouée derrière le montant de la croix, et actionnée au moyen d'une clef de bois. Mais où l'horreur de cette exécution apparaît dans tout son raffinement chinois, c'est en ceci que, sous la main experte du bourreau, la clef de bois a d'abord serré la cordelette un peu, assez pour exciter la souffrance, mais insuffisamment pour entraîner la mort; qu'on l'a ensuite lâchée, laissant la victime reprendre son souffle et renaître à la vie; qu'on a de nouveau serré, et de quelques tours de plus; puis lâché encore — et ainsi de suite jusqu'à la quatrième fois, où l'on a enfin tourné à fond, à mort! Et ce jeu n'a duré qu'une petite heure!...

Ah! l'aspect de ces cadavres encore chauds, après cette mort lente dans la pire souffrance, après ce jeu criminel de la vie chassée et rappelée en un flux et un reflux bondissant de l'haleine et du sang! Il m'est, d'ailleurs, loisible de m'approcher des crucifiés jusqu'à les toucher, et je les considère à mon aise, intéressé, l'avouerai-je? presque autant que révolté. Ils sont nus jusqu'à la ceinture. Ils ont pris, dans les convulsions de leur affreuse agonie, un aspect identique. La peau est couleur de boue sèche; la tête, aux cheveux embroussaillés, pend comme une loque; les mains sont molles, retombées; mais les orteils des pieds, sur lesquels reposent en partie, malgré les cordes, le poids du corps, semblent avoir conservé quelque chose des suprêmes contractions,

et, tordus, se raidissent; quant à la face, elle est hideuse, au-dessus de la gorge qui, rentrée en quelque sorte, supprimée par la cordelette tendue qui l'a toute attirée en arrière, a presque complètement disparu. Cette face, c'est elle qui exprime toute cette révolte du sang violemment accouru, puis redescendu, puis remonté encore : livide, elle est toute boursouflée, gonflée de poches molles et marquée de taches bleuâtres qu'on dirait avoir été faites d'un coup de pouce dans la chaire flasque; les yeux glauques flottent dans les orbites; des lèvres tuméfiées sort une langue en boule, énorme et violacée, striée de veines écarlates....

Assez!... Quelques badauds sont là, qui regardent, sans que rien, ni tel sentiment, ni tel autre, effroi, compassion ou colère, ne se manifeste sur leur visage impassible, désintéressé, semble-t-il, habitué peut-être? Parmi ces gens, il y a des femmes et des enfants.

On laissera, paraît-il, les quatre cadavres, immondes et douloureux, ainsi exposés jusqu'au soir, dans le but moralisateur de « frapper les esprits ». Déjà, le commerce alentour a repris ses petites habitudes de considérations et de marchandage sur tout, dans les boutiques basses et sordides.

25 mars. — Nous passons notre temps à nous échouer, puis, — il le faut bien! — à nous déséchouer; à nous asseoir lourdement sur des rochers,

plats heureusement et sans méchanceté, et d'où les haleurs nous enlèvent en se mettant résolument à l'eau, poussant, tirant, s'efforçant de tous les côtés à la fois. Cela devient facétieux; l'eau est si basse en cette région, les tables rocheuses si nombreuses, que la jonque avancerait plus sûrement sur des roulettes. Enfin nous touchons au but et je suis fait maintenant à cette existence nouvelle dont les efforts tentent à remonter quand même un chemin mobile qui préfère descendre, et fuit à toute allure sous vos pieds. Image, symbole de la vie même!

J'ai vu, ce matin, les premières hirondelles; j'espère qu'elles nous apportent le printemps au creux de leurs ailes chaudes, le printemps, le soleil, les fleurs!... Elles m'ont paru assez différentes de nos hirondelles d'Europe. Sont-elles vraiment ou m'ont-elles semblé toutes grises? Peut-être me laissai-je influencer par la grisaille générale des paysages du Yang-Tsé, ou Fleuve-Bleu, à cette époque de l'année.

Je n'ai pas noté tous les jours, sur mon carnet : « Il pleut », parce que, avec l'habitude, pas plus que le poisson, je ne songe à remarquer que je suis mouillé; en fait, et presque quotidiennement, c'est la pluie, la douce pluie de Chine. La vallée du Yang-Tsé connaît toutes les inondations : aux cataractes du fleuve s'ajoutent les cataractes du ciel; mais tant d'eau fertilise extraordinairement ce sol généreux.

Par exception, aujourd'hui, il fait beau. Le paysage s'éclaircit de plus en plus : des champs de pavots multicolores se révèlent sur le flanc moins rude de basses montagnes. Des villes, des villages, des hameaux surgissent partout, d'une richesse débordante de la terre. On ne fait pas une demi-journée de voile sans apercevoir cette agglomération toujours semblable de maisons, de pagodes et de « kon-kouan », qui constitue, encerclée de la muraille crénelée, une cité chinoise. Toute cette région est abondamment peuplée. Le fleuve se développe entre ses villes comme une rue entre ses maisons. Pas un pouce de terrain, au reste, jusqu'au bord du fleuve, sur de petites plates-formes souvent à peine accessibles, qui ne soit mis en culture, labouré, planté, entretenu, fleuri. Plus riche, plus vivant, le site est aussi plus joyeux : nous sommes au Sse-Tchouen, la Touraine du grand Empire, le Jardin de la Chine.

29 mars. — Mon petit drapeau français, — pas plus français que ça, avec ses couleurs déteintes et mêlées, — a fait son entrée à Tchong-King aujourd'hui, à midi, soit le dix-neuvième jour après son départ d'Itchang. Étant donnés les dimensions de notre jonque « koua-tze », notre chargement, nos accidents, c'est merveille que nous ayons mis si peu de temps à accomplir un trajet qu'on couvre généralement en vingt-deux jours au moins et parfois en trente. Merci au vent qui nous a été

favorable, surtout dans les gorges d'Itchang et de Kouéi-Fou, où, sans lui, nous serions peut-être encore. Et sans adieu au magnifique Yang-Tsé, au fleuve de puissance et d'orgueil, de mal et de beauté, d'hypocrisie et de caprice, d'implacabilité et de triomphe, — que je reverrai, à ma descente, à l'époque des hautes eaux, plus grand et plus impétueux encore!

X

RIZIÈRES ET PAVOTS

Sse-Tchouen, Avril.

Tchong-King est une grande ville de trois cent mille âmes environ. Les Français qui ont poussé jusqu'à ce point éloigné du vaste empire se comptent encore; mais on ne les comptera bientôt plus. Ouvert aux Européens, le port, déversoir des richesses du Sse-Tchouen, attire et retient les trafiquants de la côte. Parmi les innombrables jonques chinoises, d'autres jonques se glissent qui arborent les couleurs anglaises, allemandes, américaines ou françaises. Et le pire, ou le mieux, c'est que quatre canonnières européennes, armées pour la guerre ou, au moins, pour la police, bardées d'acier et canon au côté, se tiennent là, à demeure, prêtes à tout événement, agitant au vent le prestige des nations qu'elles représentent, et faisant, pour la leçon, des effets de force, de vapeur et de poudre.... Les premiers temps, j'imagine que les indigènes de la

région en furent tout éberlués; maintenant ils s'habituent, et je ne sais pas jusqu'à quel point ces machines d'eau qui vont toutes seules, qui sont armées comme des gendarmes et un peu plus, leur en imposent.

La ville, qui s'élève sur la rive gauche du fleuve, est séparée en deux parties par un affluent du Yang-Tsé, presque aussi large à son embouchure que le fleuve lui-même. En face, sur l'autre rive, se trouve une troisième petite cité, un faubourg. C'est là, dans l'ombre des canonnières amarrées, que se trouvent les « Marines », les maisons occupées par le personnel, officiers et matelots, des canonnières. La « Marine » française se signale par une installation des plus confortables : un bel édifice de deux étages, planté sur de fortes assises de pierre, avec porte monumentale, terrasse et balcon, offre à nos marins une hospitalité toute princière; les officiers ont là leur chambre, leur salle à manger; le commandant occupe tout un étage à lui seul; les matelots ont dortoir et réfectoire; des services médicaux et chirurgicaux ont été aménagés; une salle d'armes étincelle de tous ses aciers polis; et dans la cour intérieure, deux superbes chiens de France, à peine dépaysés, ne demandent, avec une *furia* toute *francese*, des frétillements de la queue et des aboiements formidables, qu'à manger du Chinois.

Cette maison passe pour être ce qu'il y a de mieux dans notre canonnière.... C'était alors l'*Olry*, un

misérable petit paquebot fluvial, acheté à Shanghai, désaffecté, transformé en canonnière sur la foi de quelques pièces revolvers, et péniblement amené jusqu'ici, après une traversée tragique où une explosion de machine nous tua quatre hommes. Cramponné à ses ancres, le bateau n'était là, en somme, que pour montrer son pavillon et ses armes; on n'osait le bouger, tant il inspirait peu de confiance à ceux-là qui le montaient. Les Anglais l'appelaient *soap-box*, boîte à savon. Aujourd'hui, nos couleurs sont plus fièrement portées par une nouvelle unité, le *Doudart-de-Lagrée*, petit navire construit « en jonque » sur les plans intelligents d'un ancien commandant de l'*Olry*.

La portion principale de la ville, celle qui renferme les « yamens » ou palais des préfet, sous-préfet et autres mandarins principaux, les Vice-Consulats de France, d'Angleterre, d'Amérique, d'Allemagne, de Russie, du Japon, est entièrement construite en escaliers sur des coteaux escarpés, au-dessus du fleuve. Cela lui donne un aspect assez pittoresque, non pas du dehors, d'où l'œil n'aperçoit qu'un amas confus de muraille et de toitures sales, mais du dedans, où les rues sont de minces et tortueux escaliers de pierre, aux marches usées, incertaines, et toutes gluantes d'une boue éternelle. Beaucoup de ces rues sont couvertes, à cause des chaleurs torrides de l'été, je suppose, plutôt qu'en défense contre les pluies qui ne cessent pas de tomber pendant les trois quarts de

l'année et pourrissent les faibles abris de planches disjointes et de nattes loqueteuses. Tout au long de ces artères montantes et descendantes, les boutiques, les humbles demeures ouvrent leurs portes de bahuts accroupis.

On va dans les rues de Tchong-King en chaise à porteurs ou bien à cheval. Les porteurs glissent bien quelquefois sur les dalles humides ou trempées, manquent bien une marche çà et là, mais le plus souvent rattrapent leur équilibre avant la catastrophe. Au fond de la chaise, cramponné aux parois et calé de partout, on se croirait en bateau par gros temps; on suit les mouvements redoutables du tangage, tantôt les jambes en l'air, tantôt penché sur le gouffre; le roulis a ses moments, lui aussi, rudes et nombreux. A cheval, avec des bêtes habituées, aucun danger : ces animaux, de petite race et trapus, ont un sabot de mulet, extraordinairement sûr; le mieux est de se fier à leur expérience et à leur adresse, de se coucher sur leurs reins, les genoux rivés à la selle, et de les laisser descendre, en zig-zag, le mufle bas et vigilant; pour monter, cela va tout seul aussi, et tout droit, et même au grand trot lorsque l'escalier n'est pas trop long.

Le Vice-Consulat de France est situé à l'une des extrémités de la ville, sur le point le plus élevé, tout près de la muraille d'enceinte et de l'une des portes de sortie ouverte sur la campagne, transformée, comme à l'ordinaire, en vaste nécropole. Je passai là

huit jours, hôte charmé et reconnaissant du Vice-Consul et de sa femme, Français distingués, amènes et obligeants.

Car Tchong-King, sur ma route interminable, qui se développe, se distend comme le facétieux caoutchouc, sans s'arrêter jamais et sans se rompre non plus, Tchong-King n'est qu'une étape, non point le but! Je vais plus loin encore, à Tchentou, capitale de cette province dont Tchong-King n'est que la deuxième ville. Or, deux moyens sont à ma disposition pour gagner Tchentou, qui se tapit quelque part là-bas, dans la pleine campagne, loin du fleuve : c'est d'abord de garder la jonque, qui y va, toujours chargée des soixante-trois caisses destinées au Consulat de France, de remonter avec elle le Yang-Tsé, encore, jusqu'à Sui-Fou, puis de prendre le Min, cet affluent du grand fleuve, qui passe à Kiating et qu'un canal relie à Tchentou. Mais ce petit voyage s'accomplit en... un mois : j'avoue que j'ai assez navigué comme cela, et que je suis un peu pressé, par ailleurs, d'arriver enfin à cette cité de mes espérances, Tchentou-le-Bout-du-Monde, que je poursuis depuis Paris et depuis des mois, à travers les steppes de Sibérie et les rapides du Fleuve-Bleu, à travers la moitié du globe, et qui recule, recule, s'éloigne encore, et finira par tomber dans la mer, de l'autre côté, si je ne mets auparavant la main dessus.

C'est ensuite, comme deuxième moyen, de prendre la voie de terre, de gagner tout droit la capitale par

la « route impériale », en douze jours, douze étapes de chaise à porteurs et de cheval. Ma foi, je n'hésite pas, je me décide pour cette plus rapide et nouvelle manière.

Ce voyage par terre exige toute une organisation à laquelle présideront fort heureusement le Vice-Consul et le lettré du Consulat, Chinois obséquieux, souriant et empressé. M. Tong m'a quitté dès l'arrivée à Tchong-King : il n'a plus besoin de ma jonque, et je me passerai de lui désormais. J'ai réglé les comptes du « lao-pan » : plus personne ne le presse maintenant; il gagnera Tchentou par petites journées, avec les précieuses caisses et le gros de mon bagage, mon nouvel itinéraire ne me permettant d'emporter que quelques charges de coolies. Enfin, j'ai laissé au vieux barquier mon énorme matelas de coton, intransportable par terre, et mes deux drapeaux, le tricolore, — il en reste si peu! — et mon pavillon personnel, toujours agité de vent et de vanité au bout du grand mât, malgré qu'en fait j'aie quitté la jonque. Mais, de là-haut, il ne s'est peut-être pas aperçu de mon départ; et puis il reste les grandes caisses de la grande France....

Le 7 avril, au matin, tout est prêt pour ma dernière étape, et ma caravane vient se ranger méthodiquement, bien stylée par le lettré, dans la cour du Consulat. Je me glisse dans ma chaise, après avoir pris congé de mes hôtes; mes porteurs m'enlèvent et nous partons. Il pleut, naturellement. Quelques solides

enjambées et nous voici hors de la ville, en pleine campagne, sur la route libre, ouverte pour douze jours.

Mon cortège se développe sur une imposante longueur : en tête marchent deux espèces de hérauts à chapeau officiel, noir et frangé de rouge, et quatre satellites de « yamen ». Car je voyage « officiellement », et cette escorte pompeuse m'est fournie par les autorités chinoises. Elle se renouvellera quotidiennement, de ville en ville. Ensuite vient ma chaise bleue, ornée de glands de soie, mais, pour l'heure, caparaçonnée de toile peinte et imperméable; quatre porteurs me trimballent sans trop de heurts, de leur pas régulier, cadencé, au mouvement rythmique, ondoyant, des hanches, et au « heu-heu, heu-heu » plaintif de la voix. Les longs brancards, en bambou, ploient, se creusent, grincent et ne rompent point.

Dans l'intérieur de ma chaise, comme en une minuscule maison, tapissé de cretonne claire à fleurs, et muni, à droite, d'un petit miroir rond et à gauche d'un petit vase plat, prêt à recevoir l'œillet, l'anémone ou le pavot cueilli en chemin, je suis assis sur un siège bas, devant un haut guéridon fait en l'espèce de mes longues jambes et de mes genoux. Derrière suit mon cheval, tout harnaché pour le cas où, ayant assez de la chaise mouvante, la fantaisie me prendrait de le monter; il est tenu en main par mon « mâ-fou », ou palefrenier, homme soigneux

qui, pour préserver de la pluie mon harnachement tout neuf, a eu l'idée d'envelopper entièrement le cheval, de la tête à la queue, dans des papiers huilés. Spectacle clownesque, dont je suis le seul à rire, du reste. Ensuite vient une modeste petite chaise à deux porteurs, où somnole mon boy, mon brave boy, valet, cuisinier et quelque peu interprète à l'occasion; et enfin s'échelonne la théorie des coolies, chargés de mes sacs, de mon couchage, de mes provisions de bouche et de ma batterie de cuisine. Près d'eux, chargé de mes ligatures de sapèques, marche leur chef, leur « fou-teou », représentant de la compagnie avec laquelle j'ai traité, papiers en main, pour le recrutement de mes hommes.

La route impériale est bien large d'un mètre : mais elle est complètement dallée de pierre, ce qui lui donne de l'importance. D'ailleurs, pourquoi serait-elle plus large? Pas de voitures dans le pays : rien que le coolie-piéton, le cheval, la chaise dont les porteurs s'alignent en file indienne, la brouette, le mulet et le buffle. Les dalles de pierre, toujours d'un seul morceau occupant toute la largeur du chemin, sont posées à même le sol, assez grossièrement, sans aucune espèce de cimentage. Avec l'usure, elles se creusent au milieu et semblent relever des extrémités; parfois il en manque une ou deux, et il faut alors enjamber un petit lac de boue croupissante. En somme, cette route est assez rudimentaire, mais c'est une route, et qui ne traverse pas un désert,

et qui conduit quelque part : on ne lui en demande pas davantage.

Elle se déroule dans une contrée admirable de variété, de grâce, de pittoresque et de fertilité; presque jamais plate, elle escalade un coteau pour le redescendre aussitôt, en viser, en atteindre et en gravir un autre un peu plus loin. Souvent, tant la pente est raide, elle est en escalier, comme les rues de Tchong-King. Dans les parties égales, elle passe entre deux rizières et mêle sa boue à la leur; en cas d'accident, on sait par avance que si l'on ne tombe pas dans le marécage de gauche, ce sera dans celui de droite.

Ailleurs, elle traverse un immense champ de pavots, et les superbes fleurs, hautes sur leurs tiges fragiles jusqu'à atteindre l'épaule des piétons, éclatantes de fraîcheur et de vie, ouvrant comme des lèvres délicates leurs corolles nuancées des tons les plus subtils, montrant, d'un air penché, leurs coupes creuses, aux parois duvetées de soie, au fond précieux, alourdi de la masse des graines miraculeuses qui deviendront opium, fumée et rêves, — les fleurs graciles, tendres, molles et puissantes, lui font une riche et chatoyante escorte d'honneur.

Ailleurs encore, elle longe un vaste cimetière, dont le sol boursouflé de tombes, petits monticules arrondis, tertres anonymes que marquent à peine une pierre, un bâton, un papier, pousse une herbe drue et des plantes sauvages, vivaces et folles. Puis, c'est

un bois de pins, tout petit, autour d'une pagode, d'une bonzerie; un coin planté de bambous; un champ de colza, d'un si beau jaune; une série de minces, de minuscules canaux pour l'arrosage des champs, l'entretien des rizières insatiables.

Le cultivateur chinois laboure et herse sa rizière avec des instruments aratoires assez primitifs mais apparemment suffisants, et que traînent d'énormes et pacifiques buffles, au poil gris cendre, au mufle allongé et pointu, aux longues cornes presque droites. Hommes et bêtes pataugent dans l'eau boueuse des petits lacs, y accomplissent leur tâche productrice sans étonnement, comme dans leur élément même. Partout se dressent les fermes en terre battue où vont et viennent, parmi le fumier, à travers les bourbiers et les auges, les gros porcs noirs, cette autre richesse du pays.

Des femmes, actives quoique lentes, que l'habitude maintient en équilibre sur des pieds affreusement déformés par la mode nationale, et qui, malgré cet état, portent encore des charges pesantes à bout de bras ou sur la tête, se montrent çà et là, courtes et grosses, le cheveu lisse, le visage plein, mou, jaunasse, vêtues de toile bleue ou noire.

Fréquemment, la route passe sous un arc de triomphe et parfois sous plusieurs, qui se succèdent à intervalles réguliers; ces monuments, légers et gracieux, avec leurs jolis mouvements d'angles relevés vers le ciel, leurs frontons couverts de toitures super-

posées, ornés de caractères en noir ou dorés, de motifs symboliques, de maximes morales, mettent dans le paysage si purement naturel, une curieuse note de pierre et d'art.

Les ponts surtout sont remarquables; on en franchit souvent, jetés sur un ruisseau, un torrent, une large excavation formant précipice : l'un d'eux semble soutenu, dans son milieu, sous la voûte, par un poisson fantastique, en pierre, dont la tête apparaît d'un côté et la queue de l'autre. Il en est, aux vastes marches, dont les garde-fous supportent des statues étranges, animaux grimaçants, échappés, dirait-on, de quelque lointaine Apocalypse, et vêtus des mousses et des lichens que leur a tissés le Temps.

Deux fois, il me faut embarquer, avec ma chaise, celle de mon boy, mon cheval, et tout mon monde, sur une sorte de bac couvert, pour traverser une large rivière, dont on suit même le cours assez longtemps avant de rejoindre l'autre tronçon de la route. A part ces interruptions forcées, les dalles de pierre se succèdent indéfiniment, sans jamais rien changer à leurs petites habitudes de ne s'user que par le milieu, de se redresser aux extrémités, de vaciller sur un fond de boue, de jouer à la passerelle entre deux rizières, de longer, tout au bord, de véritables ravins, de monter à l'assaut de collines plus ou moins escarpées, quelquefois bonasses et rondes, et quelquefois accidentées en diable, tout en angles brusques, en coudes périlleux où la chaise se trouve

suspendue au-dessus du vide, et de redescendre par des pentes tortueuses et douces, ou bien droites et à pic, acrobatiques.

Au cours du voyage, on ne rencontre que quelques chaises — le Chinois ne se déplace guère — et fort peu de cavaliers; mais on croise fréquemment des caravanes de mulets et de petits buffles, chargées de riz, de charbon, de balles de coton, et conduites par des coolies qui, eux aussi, portent leur charge.

Les pauvres coolies sont les fourmis, actives, écrasées sous le faix, qui parcourent ce sillon; le droit de vivre leur coûte des efforts incessants, des peines infinies. Je les suis de l'œil toute la journée et voisine avec eux, le soir, à l'étape. Ils portent leur charge aux deux extrémités d'un bambou posé sur l'épaule, et, comme les porteurs de chaises, ils ondoient des hanches, le haut du corps sur un même plan, les jambes souples, le pas net, et la voix marquant la cadence de la marche par une sorte de plainte essoufflée, monotone et courte. Ils sont généralement nus jusqu'à la ceinture; le bois qui repose à même la peau de leurs épaules, les blesse bientôt; les plus usés à la tâche, les plus endurcis, après maintes plaies saignantes, maints phlegmons, ont un petit matelas de chair insensible, rugueuse et à toute épreuve. Beaucoup ont toutes sortes de maladies, qu'ils traînent, sans paraître s'en soucier le moins du monde, sur leur chemin de misère; presque tous ont la gale; tous ont des poux. Au demeurant, d'une

endurance inouïe, ils marchent, sous le fardeau qui les écrase, depuis l'aube jusqu'à la nuit, et se contentent de courtes stations dans les auberges, aux heures du riz. Ils font ce métier-là par tous les temps et le plus souvent sous une pluie incessante, ou bien sous un soleil torride qui les dévore. Ils meurent un beau soir, sur la route, comme des bêtes de somme, sous leur charge. On les retrouve là; on les ramasse quelquefois. Ils sont si seuls! Pas de foyer, pas de femme, pas de parents, pas d'amis.... Rien que des frères en labeur et en misère, qui, au passage, volent au cadavre son pauvre vêtement, son bambou et ses cordes, et sa misérable pipe, attachée à la ceinture, et qui pourra toujours servir....

Au reste, gent assez plate et vile, grossière et forte en gueule, les coolies ont le respect de celui qui les paye jusqu'au moment où ils trouvent plus avantageux de se retourner contre lui; en telle circonstance ils se battront pour soutenir l'honneur de leur patron, pour sauver sa face qui devient un peu la leur, et le lendemain ils le trahiront de la façon la plus indigne. Je fus, pour ma part, victime de ces excès divers et j'en parle d'expérience.

Mes porteurs de chaise me mirent un jour, à force de dévouement, — était-ce bien du dévouement? — dans une situation aussi grotesque que macabre. Nous suivions, ce jour-là, moi dans ma chaise et ma chaise sur les épaules de mes gens, une portion de la route qui contournait le flanc d'une montagne,

avec celle-ci immédiatement à droite, en muraille à peine inclinée, et, tout de suite à gauche, un ravin. A un brusque tournant, nous nous trouvons face à face avec un lourd cercueil laqué de noir, et porté, tout comme une chaise, par quatre hommes, suant, geignant, peinant à la tâche. La route, si étroite, ne permet pas aux deux cortèges, l'un charriant son vivant, l'autre son mort, de se croiser purement et simplement. Il faut que l'un des deux sorte du chemin, s'appuie tant bien que mal à la montagne, et cède le pas à l'autre. Oui, mais voilà! lequel cédera le pas? Mes gens se sont arrêtés, les autres aussi, mais personne ne fait mine de se ranger.

Une seconde d'hésitation : on se regarde, on se mesure; puis les porteurs du mort s'écrient : « Garez-vous! Laissez-nous passer ». Mes gens protestent : « Vous êtes fous! Nous portons un grand homme de la grande France, un mandarin : c'est nous qui devons passer, et c'est à vous de vous garer ». Voilà la dispute engagée; elle va bon train; on se jette à la tête, de part et d'autre, des considérations subtiles, puis des injures, puis des menaces : cela dure plusieurs minutes; personne n'entend céder; on vocifère, on braille, on rage, les bras s'agitent, on tape du pied et j'en ai le contre-coup dans ma chaise brusquement secouée; je ne dis rien, amusé, et curieux de voir jusqu'où ces imbéciles pousseront la plus sotte des vanités : piaffer, hennir, poitrailler en l'honneur de la main qui conduit. Enfin, les gens du

mort, plus sages, quittent la route, se collent, avec leur charge, contre le flanc de la montagne; et nous passons, fiers, satisfaits!...

Une autre aventure, moins drôle, m'éclaira sur le dévouement de mes généreux porteurs : c'était à Yuin-Tchouan, trois jours après mon départ de Tchong-King. Nous avions passé la nuit à l'auberge. A six heures du matin, je sors de « mes appartements » et donne le signal du départ. Ma chaise est là, devant ma porte, toute prête : je m'y installe, et j'attends. J'aurais pu attendre longtemps. Au bout de cinq minutes, mon boy vient m'annoncer que les quatre porteurs ont disparu, et avec eux le « fou-teou » et les six ligatures de sapèques qu'il était chargé de porter.

Me voilà bien! Je peux me passer des sapèques, ayant quelques sabots d'argent dans le fond de ma chaise, sous le siège, dans un coffret, — mais les porteurs?... En engager d'autres? Sans doute, mais où, comment? Je ne parle pas suffisamment le chinois, et mon boy, shanghaïen, a toutes les peines du monde à se faire comprendre dans cette région. Tant pis, je vais continuer ma route à cheval, avec ce qui me reste de coolies, bien qu'une équipe sans chef responsable n'offre plus aucune espèce de garantie. S'ils me volaient mon bagage? Mes provisions? Quelle histoire! Je suis hors de moi et prêt à passer ma rage sur le dos de l'aubergiste qui me fait des saluts à se fendre le crâne sur le pavé, et me raconte

des tas de choses où je ne vois goutte. Et les soldats d'escorte, qu'est-ce qu'ils font, ces pompiers-là, à quoi sont-ils bons? Ils sont là, ils attendent....

L'aubergiste s'éloigne; il revient avec quatre gaillards qui font mine de vouloir enlever ma chaise. Parfait! c'est tout ce que je demandais. Je m'installe; on m'emporte. Les satellites se mettent à parler aux porteurs, leur en racontent long d'une toise, avec force gestes.... Je laisse aller. Nous suivons les soldats. Tout à coup, qu'est-ce que je vois en face de moi? Le large escalier, flanqué de lions accroupis, du « yamen », palais du principal mandarin de Yuin-Tchouan! Ces farceurs-là m'emmènent respectueusement chez l'Autorité, pour que je démêle avec elle ma petite affaire, pour que nos personnes officielles se débrouillent. Déjà, nous gravissons l'escalier.

Ah! non! pas de ça! Et qu'est-ce que je lui dirai, moi, à l'Autorité, dans mon bon français? Je ne peux pourtant pas me présenter devant elle avec mon boy comme interprète! Je ne tiens pas à perdre la face, par-dessus le marché. Et ce serait ridicule, grotesque, une visite pareille, à six heures du matin!... J'ordonne à mes gens d'arrêter; ils le font, et n'y comprennent plus rien, non plus que mes soldats persuadés que, mandarin, c'est chez le mandarin que je dois aller.

A ce moment, mon « mâ-fou », — que ne le disait-il plus tôt! — m'apprend qu'il y a ici, dans cette ville fermée de Yuin-Tchouan, un missionnaire français. Me voilà sauvé! Ces bons missionnaires

sont, au pays jaune, la Providence du voyageur blanc. Je me fais conduire chez le Père. Pourvu qu'il soit là! Ils vont souvent en tournée d'évangélisation....

Il y est, il me reçoit cordialement, entend mon aventure, et se charge de tout arranger. Une plainte, en bonne et due forme, est transmise au « yamen ». La réponse ne se fait pas attendre : le mandarin me présente toute une collection d'excuses sur le plateau de la considération, du respect et de la courtoisie; il me salue plus bas encore, et voici sa belle grande carte de visite, en portefeuille, qui m'est présentée par un « ting-tchaï », sorte de mandataire officiel, et tout aussitôt retirée, car on ne donne pas cette carte des grandes occasions, on la montre seulement et c'est l'honneur de l'honneur. Pour le côté pratique, mon correspondant ajoute qu'il va, ce jour même, par les soins de sa maison, faire mettre à ma disposition une nouvelle équipe de coolies, et sûre celle-là, avec un « fou-teou » à toute épreuve; l'autre, le filou, le lâcheur, sera poursuivi et puni des quelques milliers de coups de verge habituels.

Je n'ai plus qu'à laisser venir. La journée, maintenant, est bien compromise, et, sur l'offre aimable de mon hôte, je décide de remettre au lendemain matin ce départ manqué. Rendez-vous est donné pour l'aube, aux nouveaux porteurs, à tout mon équipage, dans la cour de la mission catholique.

Une surprise encore m'était réservée ce jour-là.

Nous venions de déjeuner, le Père et moi, quand un misérable coolie se présenta à nous : c'était mon premier « fou-teou », mon voleur; il se jeta à mes pieds et y déposa... une piastre d'argent. Le Père le fit d'abord empoigner et ligoter, et puis il le questionna : cet homme raconta qu'il avait sa femme malade à Tchong-King, qu'il avait voulu retourner la voir, et qu'il lui avait fait porter mes ligatures par ses camarades, tandis que, se ravisant lui-même, à mi-chemin, il était revenu en hâte implorer mon pardon. La piastre d'argent (une ligature environ), était tout ce qu'il pouvait me restituer, pour l'instant, sur ce qu'il m'avait dérobé. Nous le fîmes conduire au « yamen », avec toutes sortes de doutes sur la façon dont ses pairs à peau jaune prendraient cette pure histoire, trop sentimentale pour être vraie.

Par la suite, il y eut un petit procès intenté à la compagnie tchong-kinoise qui m'avait fourni mes indignes porteurs : on me versa dix piastres....

En route, de ma chaise, par l'entrée béante, sans porte, munie seulement d'un petit rideau que je relève pour avoir de l'air, ce que je vois le plus sûrement et ce qui m'amuse le mieux, ce sont mes deux hérauts et mes quatre satellites, cette escorte d'honneur! Ces gens sont d'un comique irrésistible : les premiers n'ont pas d'uniforme; ils sont vêtus de toile sordide, comme des coolies, qu'ils sont au fond; mais ils portent le chapeau officiel, à bord relevé,

noir, et dont la calotte extérieure s'orne d'un bouton de cuivre et de longues franges de soie rouge. Ils vont pieds nus, ou avec des sandales de paille tressée; ils sont dégoûtants de crasse et d'insolence; sous leur couvre-chef, ils osent tout; dans les villages que nous traversons, ils repoussent rudement le populaire pour frayer un passage au grand mandarin étranger qu'ils ont l'honneur d'escorter; ils courent à l'auberge pour prévenir de mon arrivée, réclamer la chambre principale et faire écarter les tables qui encombrent la cour; c'est eux qui m'apportent la carte des mandarins, au moment de prendre leur service; sur le point de me quitter, remplacés par d'autres, ils s'approchent avec une apparente timidité de la table où je dîne, et me font le « kô-teu », le grand salut, le corps tout d'un coup cassé en deux et un bras tombé à terre : je sais ce que tout cela, zèle et humilité, signifie, et je leur fais jeter une centaine de sapèques par mon boy. Ils s'en vont, en reniflant leur morve, et en grattant leurs poux, sous le chapeau officiel.

Les autres, les soldats, sont du même acabit : peu militaires, ils ne s'en révèlent pas moins vaniteux, bruyants et menaçants. A vrai dire, ils sont soldats de carton et d'aventure. Ils ne font pas partie de l'armée chinoise et sont à la solde des mandarins qu'ils servent exclusivement et dont ils portent la livrée. Ce sont des satellites de « yamen ». Leur uniforme varie de couleur selon les maîtres qui les

emploient : bleu au service de tel mandarin, rouge au service de tel autre. Mais c'est toujours une sorte de longue vareuse en drap, avec, dans le dos et sur la poitrine, de vastes caractères noirs, reproduisant le nom du maître et celui de sa ville. Ils portent un chapeau quelconque, souvent un petit canotier à l'européenne, qui, posé sur le front, et laissant, par derrière, passer le chignon de la natte enroulée, leur donne tout à fait l'air de singes de foire; et ils vont généralement pieds nus.

Avec un bâton qu'ils ont à la main, leur armement comprend un... parapluie; et ce parapluie, ils le portent en bandoulière, dans le dos, serré dans un étui de grosse toile d'où l'on voit émerger son manche, et aussi le long tuyau de la pipe à opium ou le bambou pour le tabac blond. Mais le plus comique, c'est que chaque soldat est muni, d'autre part, d'une petite serviette-éponge, d'une seule, pas de deux, qui, gluante de saleté, sèche toute la journée dans le dos de son propriétaire, accrochée au manche du riflard, et se balançant mélancoliquement au pas du marcheur. Cette serviette fut, durant les douze jours de mon voyage par terre, le panache « blanc » que suivit la chaise de mes destinées, et où se rallièrent ma foi et ma confiance dans le but à atteindre....

De Tchong-King à Tchentou, on traverse bien dix villes et vingt-quatre villages ou hameaux. Vers midi, nous nous arrêtons, pour déjeuner, dans n'importe

quel petit bourg, où mon boy, au grand amusement de toute une population assemblée, me confectionne un frugal repas que j'avale aussitôt. Pour la nuit, on fait étape en des endroits généralement convenus, des villes ou de gros villages pourvus d'auberges. Mes porteurs, sans que j'aie à les diriger, — et je serais bien en peine de le faire! — me conduisent tout droit à la principale auberge où, prévenu par les « hérauts », l'on m'attend.

Ma chaise franchit à belle et fière allure, avec un tournant de maître, la salle couverte de la modeste hôtellerie, donnant de plain-pied sur la rue, parquetée de terre battue, encombrée de tables où des coolies et des mendiants engouffrent des bolées de riz; puis elle traverse une petite cour intérieure et me dépose devant la porte à deux battants, de la chambre distinguée, « mandarinale », où ne descendent que les personnages de marque et les gens riches, — le même sac, dirait Gavroche. Cette pièce, qui occupe toute la façade centrale du bâtiment de fond, ouvrant sur la cour intérieure, est unique; en dehors de sa porte à double battant, et en guise de fenêtres, elle s'orne de treillages aux arabesques fantaisistes, sur lesquels, intérieurement, sont collées de larges feuilles de papier blanc, laissant suffisamment passer la lumière. Sur les côtés de la cour, deux autres bâtiments parallèles, plus petits, comportent des chambres pour le voyageur de second ordre, pour les boys, les gens d'escorte et les coolies.

Une écurie basse se trouve aussi dans ces parages, avec un asile sommaire où l'on recueille précieusement, dans des vasques, l'engrais humain que les cultivateurs achètent un bon prix.

Un peu partout, au-dessus des portes, se balancent des lampions aux couleurs vives, des banderolles de papier; des maximes artistiques autant que cordiales, souhaitant la bienvenue au passant, s'inscrivent, au-dessus ou sur les côtés de la grande porte de la chambre principale. Alentour, et plus bas, coulent des ruisseaux d'une eau immonde chargée de détritus que pourchassent les cochons noirs.... Une odeur bizarre et bientôt odieuse, arrive des fourneaux, de l'endroit tout ouvert et sacré, de l'écurie, des égouts, des auges....

La chambre mandarinale, à l'intérieur, n'est, le plus souvent, riche que de ses quatre murs, d'un lit, — bois sur bois dans un cadre de planches, — et d'une table. Parfois, le sol est cimenté; généralement, c'est la terre battue. Dans un angle, un petit baquet : ah! celui-là, tous les voyageurs en Chine l'ont connu et chanté! Familier, inviteur et sûr, il manifeste tout de suite sa présence par des aromes que Rabelais eût qualifiés d'une manière définitive ; il est là, il vous en prévient, ne cesse de vous l'affirmer, et, de la nuit, ne vous quittera : c'est à prendre ou à laisser.

Avec quelques variantes dans le décor, les auberges chinoises se présentent ainsi. J'y passai, je l'avoue, des nuits excellentes sur mon petit lit de camp, — j'en

avais acheté un à Tchong-King, — posé sur les planches du lit chinois; les longues journées, la route, le grand air, les heures de marche que je m'imposais entre la chaise et le cheval, me fournissaient de puissants appétits de sommeil; les rats mêmes, énormes, aux yeux phosphorescents, aux cris aigus, les rats qui dévoraient ma chandelle et mon savon, et que je sentais confusément courir sur mes couvertures, ne troublaient ce sommeil que pour une minute aussitôt rattrapée.

Pendant que je dînais, le soir, dans la fameuse chambre, et jusqu'au moment où je soufflais ma bougie, toute une théorie de badauds défilait devant ma porte, assistant au moindre de mes mouvements, au moindre de mes gestes, avec des airs ahuris, la bouche en o, l'œil fixe, les bras morts; je les éloignais; ils riaient, tournaient autour de la cour et revenaient; à la fin, je les laissais s'impressionner de mon originalité tout leur saoûl. Ou bien, agacé, je fermais ma porte : alors, ils passaient leurs doigts dans les interstices du treillage formant fenêtre, et, v'lan! d'un coup sec, crevaient le papier, vitre fragile; puis, dans le trou ainsi obtenu, je voyais luire leurs yeux qui étaient toujours là, et me poursuivaient!...

Un soir, dans une ville appelée Long-Tchang, j'étais en train de faire ramasser quelques ordures variées qui jonchaient le sol de ma chambre, et d'installer mes couvertures de façon qu'elles n'atteignissent

point le mur fort sale, ni la paille suspecte du lit chinois, quand je fus averti que des gens venaient en ambassade, de la part du mandarin de l'endroit, pour me voir et m'offrir des cadeaux.

Je fis approcher ce monde bienveillant : un « ting-tchaï », coiffé du chapeau officiel, et porteur de la grande carte de son maître, et deux hommes, également coiffés, chargés d'un porte-cadeaux, sur lequel reposaient les offrandes éminemment courtoises que me destinait le mandarin de Long-Tchang. Le « ting-tchaï » commença par me débiter, avec de grands saluts, des compliments et des souhaits si flatteurs que je ne pouvais mieux faire que de les comprendre; puis, il me présenta, un à un, les cadeaux de son maître. C'étaient quatre coussins rouges, fort ordinaires, deux candélabres, hauts sur pattes, en bronze maigre et plat, et une boîte ronde, divisée en petits compartiments qui contenaient, l'un un peu de riz, l'autre un peu de thé, celui-ci un peu de tabac, cet autre quelques friandises, mais de chaque chose juste assez pour me donner le goût, comme en manière d'échantillon.

Je fis dire par mon boy toutes sortes de remerciements à l'adresse du généreux mandarin, et donnai quelques sapèques aux trois envoyés, qui repartirent, tout plongés de reconnaissance.

Le lendemain matin, j'allais quitter l'auberge de Long-Tchang quand je vis arriver de nouveau mes trois gaillards et leur porte-cadeaux. Ils venaient

reprendre les « cadeaux » de leur maître, lesquels ne m'avaient été que prêtés, pour la nuit : d'où j'inférais que c'étaient, de la part de l'aimable mandarin, autant d'attentions symboliques, les coussins et les candélabres devant améliorer le confort de l'auberge, et la boîte aux victuailles son ordinaire....

Cependant, ce long ruban de route dallée, se développant à travers des campagnes fertiles et gracieuses, verdoyantes ou fleuries de colza et de pavots multicolores ; à travers des sites pittoresques, de coteaux ronds en vallons à peine incurvés, puis de montagnes escarpées en vallées profondes, de ruisseaux en torrents, de rizières en marécages ; à travers des villes grouillantes de menu peuple affairé, badaud et bavard ; à travers des hameaux faits de baraquements sordides, asiles de coolies et de mendiants ; à travers des aventures aussi et de plaisants incidents ; à travers enfin des auberges de contes réalistes, — ce long ruban de route devait finalement me conduire à Tchentou, cité de rêve hier, de vérité aujourd'hui, et aux portes de laquelle veillaient pour ma bienvenue deux jeunes Français tout de suite aimables et vite aimés.

XI

LA CITÉ CHINOISE

Tchentou, Mai.

La fin du voyage Tchong-King-Tchentou s'effectue dans un site très pittoresque, à travers de rudes montagnes et des vallées capricieuses, par des sentiers de chèvres accrochés entre rocs et ronces, au-dessus d'abîmes profonds : ces dernières difficultés préparent en réalité une dernière étape facile et paisible ; c'est la passe tortueuse, la porte étroite qui donne sur le champ libre.

Tout à coup, en effet, l'obstacle des monts, des ravins et des torrents cesse d'exister ; l'horizon s'entr'ouvre, puis, comme par une vaste déchirure dans la toile d'un décor, on aperçoit en face de soi, à ses pieds, dans un flot de lumière, une immense plaine égale, régulière, lisse et nette comme un océan, et bordée à une distance inappréciable par de nouveaux sommets noyés de brume et de lointain. C'est la plaine de Tchentou. Océan potager, car cette terre grasse et

généreuse que sillonnent des eaux fertilisantes, est partout cultivée à la façon des vallées du Yang-Tsé, et fournit en abondance le riz, les céréales de toutes sortes, les légumes et le magique pavot qui, nourriture de l'esprit, avant de ravir l'imagination, enchante d'abord les yeux.

La ville de Tchentou s'élève, ou mieux s'étend, basse, plate, rampante, mais développée sur une vaste superficie, au centre de cette plaine d'abondance et de prospérité. C'est, dans la première, une autre plaine, celle-ci de toitures grises, sales et tristes, avec de petites tuiles en accents circonflexes ondoyant à l'infini, d'un rythme monotone et pauvre. A peine, çà et là, une maison un peu plus haute que sa voisine, une pagode, un arbre, osent-ils sortir de cette uniformité, crever le drap funèbre de cette grande toiture sombre, et respirer un peu, au-dessus, dans l'air libre. A part cela, sur le terrain merveilleusement régulier, la ville se déploie comme une cité de taupinières dans un carrefour de jardin.

La muraille qui l'enserre d'une puissante ceinture de pierre, est haute et massive, crénelée, percée des quatre issues classiques, du Nord, du Sud, de l'Ouest et de l'Est. Ces portes qui ont deux toits superposés au-dessus de la muraille, des toits aux lignes gracieuses, sont la parure, la fantaisie des créneaux sévères. Au pied de la muraille, aux abords de chacune des portes, extérieurement, un faubourg, maisonnettes pauvres, abris de planches et de nattes,

restaurants à coolies, s'est constitué, vivote tant bien que mal sa petite existence besogneuse de paria, d'exilé retenu au seuil de la ville. Au coucher du soleil, les quatre lourdes portes bardées de fer se referment devant les quatre faubourgs, plus isolés encore, perdus tout à coup dans la nuit et l'ombre fantastique de la muraille géante.

Quelque chose de bien ordonné dans le plan de Tchentou, et de soigné dans l'entretien de ses voies, rend de suite cette ville incomparablement plus sympathique que toutes les autres cités chinoises rencontrées jusqu'ici. Les rues sont droites, assez spacieuses, bien dallées de pierre pour la plupart, nettes d'ordures et à peine boueuses : une grande rue centrale a même un certain air d'élégance, régulière à souhait, très propre, et invite à la promenade, le jour, au badaudage, le soir. Nous voilà loin des bourbiers, des cloaques infects où l'on ne passe guère que par force et qu'on fuit au plus vite : Hankéou, Tchang-Tcha, Tchong-Tchéou, Tchong-King et tant d'autres!

La ville est divisée en quartiers, séparés entre eux par des portes à claire-voie qu'on ferme pour la nuit : ce système, s'il a l'inconvénient de rendre difficile la circulation des gens après une certaine heure, a du moins l'avantage de centraliser les services de police sur des distances bien déterminées et de couper partout la retraite aux voleurs. Pour ce qui est des allées et venues soumises au bon vouloir des gardiens, les

sorties nocturnes sont tellement rares, exceptionnelles, de la part des populations chinoises; la mode est si bien de rester chez soi, près de la petite flamme réchauffante de la fumerie à opium, dès que la nuit se fait complice des rêves sans limites, que cet inconvénient n'en est un que dans une mesure toute relative. Encore est-on assuré, ou à peu près, que sur les injonctions réitérées, les appels sonores et impérieux des porteurs de chaises, les gardiens arrachés à leur sommeil ou à leur plaisir, dans une boutique du voisinage, viendront toujours, tôt ou tard, vous déverrouiller la porte, pousser la barrière qui entrave votre chemin. Ce n'est qu'une question de patience, et l'on n'est jamais pressé, aux heures de nuit, dans une ville endormie, silencieuse, pleine d'ombre.

La propreté de Tchentou, pour quiconque n'y a guère été préparé, de cités chinoises en cités chinoises, tient du miracle. Qu'est devenue, se demande-t-on, l'habituelle écurie d'Augias? Et quel Hercule jaune a donc fait passer par ici l'Alphée aux flots purificateurs? C'est une histoire. Tchentou, comme toutes ses parentes du vaste empire, était naguère infestée de mendiants fantastiques, fantômes d'Apocalypse, sordides, haillonneux, épouvantables, vêtus de toile à sac, la chevelure hirsute poudrée de cendre, le visage marqué de boue, des yeux de fièvre et de désespérance, et tout le corps orné de plaies affreuses, entretenues soigneusement et exhibées, avec des grincements de dents, sous les yeux du passant, d'ailleurs

insensibilisé par une habitude vieille comme la Chine elle-même. Ces mendiants, tous plus habiles les uns que les autres à se rendre plus pitoyables, se traînaient dans la fange des ruisseaux, sautaient à cloche-pied, rampaient sur le ventre, devant les boutiques qui recevaient quotidiennement leur visite; ils envahissaient la rue où ils mettaient tout le jour une vision d'horreur, et où montait leur plainte sinistre. On les laissait faire parce que c'était passé dans les mœurs, et qu'en Chine tout ce qui sent un peu la tradition devient vite sacré. Et on leur donnait généralement la sapèque demandée pour se débarrasser d'eux, et parce que les mendiants, au Céleste-Empire, sont constitués, tout comme d'honnêtes et courageux travailleurs, en un syndicat redoutable, avec lequel il est bon de n'avoir pas maille à partir. Telle est, en effet, la moindre vengeance de ces associations : un commerçant a-t-il repoussé un mendiant, lui a-t-il un peu rudement refusé l'aumône? La victime, après entente avec ses frères, se suicide tout simplement sur le seuil du méchant homme. La nouvelle se répand; le syndicat intervient, élève la voix, proteste, poursuit par tous les moyens le coupable commerçant. Ce dernier, alors, selon la coutume chinoise, sera rendu responsable du suicide, sera mis à l'index, passera de procès en procès, connaîtra les pires ennuis jusqu'à la ruine fatale. Voilà une force!...

Contre cette puissance, solidement établie dans la

crasse du passé, personne n'osait s'élever. Dans un pays où les femmes s'estropient volontairement, se broient et se suppriment en quelque sorte les pieds, malgré la souffrance, malgré les conséquences d'un acte aussi monstrueusement imbécile, uniquement par esprit de mode, parce que c'est ainsi, que c'est de tradition, on risque fort de se brûler les doigts en touchant à l'habitude, et de tout gâter en voulant améliorer quelque chose, — un état de choses, bon ou mauvais, profitable ou néfaste, étant toujours supérieur, aux yeux d'un Chinois, par ce fait seul qu'il est.

A Tchentou, il y a quelques années seulement, il se trouva pourtant un préfet qui s'offrit la rareté d'une initiative et le luxe d'une réforme. Deux choses se rencontrèrent dans le champ de son activité, qui durent tomber l'une par l'autre : la malpropreté de la ville, les mendiants de la rue. Il fit d'une initiative deux réformes : il supprima les mendiants en les chargeant administrativement du nouveau service de la voirie. Et depuis cette ère audacieuse, on peut voir des équipes de miséreux, décemment vêtus, la tête rasée d'une certaine façon, matricule infaillible, fonctionner dans les rues de Tchentou, la pelle et le balai à la main, sous l'œil de la police.

La police : encore un service dûment organisé et qui date à peu près, en temps que « service organisé », de la même époque. Les agents sont vêtus à l'européenne, d'un pantalon long, serré aux chevilles,

d'une espèce de vareuse en toile ceinturée de cuir; ils portent une casquette à visière plate, d'où s'échappe la ridicule natte. Enfin, ces agents sont armés d'un gourdin, une arme, quelle qu'elle soit, étant la plus sûre expression de l'Autorité. Mais le mieux, — la contrefaçon bénéficie souvent de ce qu'elle a des points de comparaison, et améliore là où elle n'a pas eu à créer, — le mieux c'est que ce service à l'européenne prévoit pour ses agents les inconvénients des longues stations dans les rues par tous les temps, pluie torrentielle ou soleil de plomb, et qu'il a fait installer pour eux, de carrefour en carrefour, des guérites. C'est pratique, humain et pas cher. Il n'était que d'y songer.

Propre, gardée, à peu près nette de mendiants, Tchentou se présente donc d'une tout autre façon que les habituels centres chinois, — centres des sept plaies et d'innombrables misères. Capitale de la riche province du Sse-Tchouen, siège du vice-roi et la ville la plus importante, à tous les points de vue, de ce fond de la Chine que limitent les contrées thibétaines, peuplée de quatre à cinq cent mille âmes, dotée d'un arsenal, d'un embryon de corps d'armée, d'écoles de toutes sortes, écoles de lettres, de sciences, d'art militaire et même de médecine, c'est une cité puissante, en pleine marche vers ce progrès qu'imposent les temps modernes. Gonflée de sève, elle déborde d'activité : sa nombreuse population trafique, commerçante et industrielle, négocie les pro-

duits de la contrée, tisse et brode la soie merveilleuse, teint les étoffes en nuances subtiles, travaille les cotonnades, les toiles, les cuivres....

La rue, à Tchentou, est à l'image de cette activité : elle roule son flot sans se lasser, depuis l'aube jusqu'au soir, avec un sens coloré du pittoresque et de la fantaisie. Non pas qu'on y aille vite, qu'on y galope, qu'on y tourbillonne, qu'on s'y heurte et qu'on y glisse en vertige comme dans nos grands centres d'Europe et d'Amérique : ce n'est pas cela; nous sommes en Chine, pays des heures lentes, où rien ne presse jamais, où le temps n'est pas encore de la sapèque. Non, le flot de la rue chinoise est compact, divers, coloré, mais il n'est pas rapide; il se contente d'être bruyant, et particulier : sa note, c'est le mouvement sur place.

D'abord, pas de voitures, d'aucune sorte : la chaise seulement, perchée sur les épaules des porteurs, et la brouette qui sert aux coolies pour le transport des lourdes charges, des pierres de taille par exemple. La chaise, dans la masse du populaire, badauds et promeneurs, se fraie un passage au gré des porteurs qui n'y vont pas de main morte, et ne ralentissent en tout cas jamais leur marche dont le rythme énergique sonne sur le pavé; la brouette, elle, a son mince chemin tracé, au milieu de la chaussée, une sorte de rigole ou d'ornière unique où s'engage sa roue qui, jamais graissée, tourne avec un grincement affreux. Le pavé, c'est la dalle de pierre, qui, dans les grandes artères,

couvre la rue entière, et, dans les petites, les moins importantes, se contente d'en solidifier un tiers, au milieu, tandis que les bords restent de terre battue. Jamais de trottoirs : à quoi bon, puisqu'il n'y a pas de voitures? Les cavaliers, sur leurs petits chevaux, allant généralement au pas, se mêlent aux piétons, et les épaules qu'ils heurtent du genou, en passant, n'en sont pas tellement meurtries : au reste, ils sont peu; on va en chaise, ou à pied.

Les piétons font masse : peu vont en courses, pour affaires; beaucoup se promènent, bayent aux étalages des boutiques, goûtent l'aisance de vivre. Et il y a les coolies, ici comme partout nombreux, bruyants, grouillants, rois et vermine de la rue. Ces bipèdes de somme charrient, soit qu'ils poussent la brouette, soit qu'ils portent sur le dos, avec le bambou, des fardeaux énormes; il n'y a qu'eux pour le transport : ils charrient donc tout, et jusqu'aux matériaux de construction; quelquefois ils se mettent à dix, à vingt, pour emmener un bloc de pierre, une pièce de fer, une longue charpente massive. Ils vont ainsi, au milieu de la rue, courbés sous le faix, les épaules écrasées, les cuisses tremblantes, les jarrets tombant en blocs, en fûts de colonnes, sur le sol, s'encourageant de la voix avec un petit cri sourd et douloureux qui leur sert aussi à prévenir les gens, toujours si lents à se garer. Leur corps, à moitié nu, est couvert de sueur, et le côté comique de ce gros effort, c'est que, de ses mains libres, le coolie s'évente en cadence

la figure, la poitrine même, avec un éventail de paille tressé ou de papier peint qui ne le quitte jamais : c'est comme un détail de poupée dans ce rude labeur de Titan, une minutie dans l'énorme, et l'on imagine que ce vent léger qui chasse la sueur chasse aussi la peine.

L'éventail, dès que les chaleurs viennent, fait partie de la tenue du Chinois : le brave homme obséquieux, doux et lent, souriant et supérieur, le pauvre diable vulgaire, sale et sordide, vêtus de soie ou de toile, sont également ornés de l'éventail. Chacun a le sien, mandarin ou coolie : parmi cette foule de promeneurs, de bonnes gens de classe moyenne, petits commerçants en goguette, gagne-petit de toutes eaux, jolis messieurs en simarres bleues et qui vont par deux, lançant les œillades, en attrapant aussi, offrant leur vice au mieux donnant avec autant de sérénité que de malice, — pas un homme, jeune ou vieillissant, imberbe et de peau tendre, ou le poil gris au menton et la face parcheminée, qui n'agite avec grâce et habitude l'éventail léger peuplé de fleurs, d'oiseaux, de paysages peints.

Des femmes, on en rencontre, à vrai dire, fort peu. Les dames de la classe mandarinale sortent rarement, et quand une obligation, quelque visite, les entraîne dehors, elles prennent la chaise, dont elles tirent les petits rideaux de soie plissée sur les fenêtres minuscules. Les autres, petites bourgeoises ou femmes du peuple, traversent furtivement les foules masculines

où le coolie domine, et laissent à peine voir leur silhouette en équilibre instable sur les pauvres pieds meurtris, petites et lourdes, épaisses des hanches, menues des épaules; la jambe raide, le bras ballant, elles marchent d'un pas saccadé sur leur moignons rigides; on a la vision rapide de leur misère physique, infirmité et pesanteur; de leurs vêtements aux vives couleurs, jupes ou pantalons brodés, longues vestes fermant sur le côté et tombant en rond évasé au-dessus des genoux; de leur cou nu, assez gracieux; de leur visage inexpressif, de cire figée, teinté de rose aux joues et de carmin aux lèvres, bouche molle et toujours entr'ouverte, yeux noirs et sans éclat, dessinés bien exactement en amande, sur un modèle unique, dans le parchemin jauni de la peau, sous les sourcils étonnés, loin du front bombé, lisse comme bille d'ivoire; enfin, de leur coiffure plate, tous cheveux rejetés en arrière, huilés et cirés, tirés et polis en surface jusqu'à former comme un serre-tête de Pierrot, et noués, sur la nuque, en un chignon maigre qui affecte la forme d'un 8, traversé d'un bijou d'argent ou de pacotille.

La rue, au centre de la ville, est bordée de magasins grands ouverts et donnant de plain-pied sur la chaussée. Ces boutiques se décorent, dès le seuil, de riches enseignes placées verticalement, longues planchettes de bois laquées en noir, où, dans la belle matière brillante, s'inscrivent les somptueux caractères d'or. Ces enseignes constituent le luxe de la rue

chinoise. Les boutiques en elles-mêmes sont modestes : une sorte de balustrade à claire-voie les sépare du passant, qui est à la fois un peu dehors et un peu dedans, entre partout comme chez lui, bavarde, regarde, touche à tout, et puis s'en va; elles entassent dans leurs vitrines intérieures, visibles de la rue, toutes sortes d'articles de bazar, de Paris, ou « made in Germany », ou encore de provenance japonaise, lampes, brocantes, miroirs, objets de toilette, vases à fleurs et jusqu'à des phonographes. Le genre « bazar » est le plus en vogue dans le centre de la ville, surtout au long de la grande artère principale, la « grand'rue ». Ailleurs, le commerce suit l'industrie, tous deux sériés, divisés par quartiers : il y a le quartier des cuivres où s'élaborent et se vendent, entre autres choses, les pipes à eau, l'attirail de la fumerie à opium, lampes, plateaux et godets; le quartier des bourreliers où se font les harnachements artistiques, selles hautes, vastes étriers, brides ornées de pompons et de grelots; celui des fabricants de chaises où, squelettes de bambou puis maisonnettes de toile ou de drap, les véhicules légers passent successivement par des badigeons nombreux, deviennent la mince petite chaise à deux porteurs, rouge et bleue, la grande chaise bleue confortable et cossue, ou la belle chaise verte officielle.

Puis, c'est le quartier des bouchers, aux étalages sanglants et nauséabonds; celui des teinturiers où sèchent en pleine rue de longues et étroites pièces

de soie; celui des fourreurs, si étrange avec ses peaux de bêtes tendues sur des croix de bois, peaux de panthères aux riches arabesques, zibelines précieuses, chèvres de Mongolie blanches et douces; le quartier des brodeurs, où enfants, femmes, vieillards penchés sur le métier, composent d'une main habile et minutieuse les admirables motifs en point de Pékin, paysages aux couleurs d'arc-en-ciel, fleurs de féerie, personnages fantastiques, en relief sur les fonds lumineux et chatoyants des soies délicates; le quartier des chapeliers, des bottiers, des tailleurs, — coiffures rondes, noires, à bouton rouge, ou chapeaux officiels qui, pour les mandarins, s'ornent des boutons distinctifs, blancs, bleus, ou de corail, et de la longue plume descendant sur la nuque; bottes d'étoffe courtes, à semelle de feutre très épaisse; longues robes de soie ou de toile, qu'on boutonne sur le côté, et qui se mettent par-dessus un léger pantalon, serré à la cheville....

Une rue est entièrement occupée par des « antiquaires », marchands d'objets rares et précieux, Bouddhas de porcelaine, de pierre ou de bronze, d'un style ancien et d'une patine vénérable; jades profonds, aux blancs laiteux traversés de mousses vertes, et qui semblent de petites parcelles d'océan où plonge le regard; miroirs d'autrefois, en métal poli d'un côté, artistiquement travaillé de l'autre, reposant sur un pied de bois sculpté ou sur la licorne symbolique; vases aux formes élégantes, d'une fan-

taisie sûre dans les lignes, et d'une matière délicate ou bien puissante; gongs au ventre sonore; brûle-parfums qui gardent encore un peu du mystère des temples dans leurs flancs verdis aux fumées subtiles et au souffle des temps, sous le couvercle ajouré que défend, comme un seuil, le dragon ou le chien monstrueux, accroupi, hilare et grimaçant.

Tchentou n'est pas, comme Tchong-King, ville ouverte aux Européens; mais, de par une certaine convention diplomatique, les grandes puissances y sont représentées par des consuls généraux; ces agents, à vrai dire, passent pour avoir été envoyés par leurs gouvernements en mission temporaire, du port à la capitale, et leur siège officiel est Tchong-King; en fait, ils sont installés à demeure en pleine ville et y accomplissent librement leur métier d'intermédiaires sacrés, reçus à la cour du vice-roi, traitant des affaires de toutes sortes avec les autorités, mais s'appliquant ici à marquer leur rôle d'une intention politique plutôt que commerciale.

D'ailleurs, aucun Européen n'est établi à Tchentou; aucun n'y fait, du moins ouvertement et sous son étiquette personnelle, des affaires. En dehors des missionnaires catholiques et protestants et du corps consulaire, la colonie blanche ne comprend que quelques professeurs allemands, anglais et français, officiellement accrédités et versés dans les différentes écoles de la ville, où ils enseignent les langues étran-

gères, les sciences, la médecine et l'art militaire. Un ingénieur allemand surveillait, ces dernières années, les travaux mécaniques, à l'arsenal.

Peu accueillants, de plus en plus méfiants, les Chinois n'ont pas encore autorisé les Européens de Tchentou à acheter des terrains et à faire bâtir. Nous sommes en cité chinoise, hospitalisés, nullement chez nous : ils tiennent à cette nuance. Quand la capitale du Sse-Tchouen sera ville ouverte, comme tant de ports de la côte et quelques-uns le long du Fleuve-Bleu, alors les sauvages d'Occident auront tous les droits qu'ils prendront. D'ici là, non, Tchentou restera intacte, purement chinoise. En sorte que consuls et professeurs sont condamnés à loger dans les misérables et inconfortables « palais » qu'on veut bien leur louer.

La maison bourgeoise, le « kon-kouan », est généralement composée de plusieurs bâtiments en rez-de-chaussée, assez bas sous des toits qui avancent en auvents et font une galerie couverte tout autour de la demeure. On accède à la cour principale par trois portes monumentales que relient de petites courettes où donnent les communs, domaine des boys, des palefreniers, domesticité nombreuse, encombrante et peu sûre. La dernière porte franchie, on se trouve dans une cour carrée, dallée de pierre, ornée d'arbustes et de fleurs en pots colorés, de grottes minuscules en coquillages, et bordée à gauche et à droite de deux bâtiments jumeaux et au fond d'un

bâtiment plus considérable, à toiture plus haute, « home » du maître de céans.

La façade de ces divers logis est toujours en bois, avec une partie inférieure en plein et la partie supérieure ajourée, tapissée de papier blanc. L'espèce de treillage aux arabesques serrées formant ainsi une large baie vitrée de papier, est généralement laqué en noir, de même que les poutres apparentes, extérieures et intérieures. De petits fleurons d'or semés sur le treillage, agrémentent parfois cette vive opposition des blancs et des noirs. En somme, comme disposition, c'est l'auberge chinoise déjà décrite. Le modèle des habitations ne varie guère : la richesse seule y ajoute en décor, en préciosité de détail, abondance des plantes et des coquillages, des lanternes à la panse gonflée et peinte, des maximes, gravées en caractères d'or sur les lamelles de bois laqué, près des seuils. La demeure, écrasée sous son toit grisâtre, sans horizon autre que la cour carrée au-dessus de laquelle se découpe un pauvre morceau de ciel, est monotone et triste. Pour peu qu'il pleuve, que la cour se transforme en lac, que les toitures se mettent à pleurer de toutes leurs rigoles, elle devient sinistre, et à peine habitable à cause de l'humidité. Or, les pluies, par ici, sont fréquentes, et, pendant quatre ou cinq mois de l'année, Tchentou prend un aspect de ville de carton détrempée, ruisselant de partout, — une grisaille lavée, dont les toits au fusain déteindraient sur tout le reste.

Les maisons les mieux montées s'augmentent de deux bâtiments, dont l'un est le temple des ancêtres et l'autre une sorte d'estrade couverte formant théâtre. Au Consulat de France, nous avions ces deux accessoires de piété et de plaisir : dans le temple, au-dessus des bâtonnets d'encens, derrière une glace voilée d'une poussière discrète, apparaissait l'image en cire d'un aïeul vénéré; quant au théâtre, sur lequel avaient évolué en des temps meilleurs les petits acteurs jolis et délicats comme des filles, aux gestes mièvres, aux regards tendres, il tombait en ruine, lentement, de tous ses plâtras gris et de ses moulures grimaçantes.

Les trois promenades les plus fréquentées de Tchentou sont la « grand'rue », la muraille et la ville tartare. La « grand'rue », quand vient le soir et que se ferment les boutiques, est envahie par une nuée de camelots qui s'y installent, sur deux longues files, assis par terre, et leurs minuscules étalages placés à même le sol, devant eux, dans le faible rayonnement d'une petite lampe ou d'une bougie. Les promeneurs évoluent au milieu de ce bazar où il se vend un peu de toutes choses, de l'utile et de l'agréable, des objets de toilette — cela a beaucoup de succès — et des bibelots légers, bracelets ou pendeloques, ivoires jaunis, ciselés jusqu'à l'âme, ou polis comme le roc que lavent les marées. On passe, loquace, toujours rieur, le col nu offert à la brise du

soir, les longues manches retroussées sur les mains fines, aux longs doigts armés d'ongles démesurés, l'éventail volant de toute son aile, à grands coups souples et veloutés; on bavarde, on furette, on va d'un marchand à l'autre, et si l'on entre en discussion sur le prix d'un objet tentant, c'est fini, on n'en sort plus.

La muraille, seul point élevé de la ville, est aussi le seul endroit où l'on ait vraiment de l'air, où l'on en puisse aller chercher, par les grosses chaleurs, l'ombre venue. Son sommet, bordé du côté de la campagne par la rampe accidentée des créneaux, offre une large plate-forme de dix à douze mètres, toute en pierre, solide et sèche au pied, invitant à la promenade, au délassement, et aux rêves du crépuscule. C'est le balcon, la terrasse de la ville. Les Chinois en usent volontiers : même, ils y apportent leurs oiseaux en cage, qu'ils présentent, graves et attentionnés, aux effluves de l'air pur, aux ondes douces du vent.

Mais, après la foire et le balcon de Tchentou, voici son jardin. C'est la ville tartare. Cette petite cité occupe, à l'une des extrémités de la grande, tout un coin de verdure que limite sa muraille propre, dont les créneaux affectent un dessin particulier. Un ruisseau traverse cette ville fraîche, aux larges espaces; un canal plutôt, creusé par la main des hommes, agrémenté de ponts, bordé d'herbe et d'arbustes. Les maisons, — à vrai dire des cahutes assez délabrées,

— s'entourent de vastes jardins où poussent librement, avec de grands et beaux arbres, les fleurs et les ronces. Çà et là, des allées de parc sauvage s'alignent ou serpentent parmi les taillis; une grande plaine verte appelle le galop des chevaux; ailleurs, dans une clairière, une mare d'eau stagnante abrite, sous le petit toit plat des nénuphars, des grenouilles coassantes.

Les Européens vont se promener dans la ville tartare pour jouir quelques instants de ces biens, si rares en Chine : de la verdure, des arbres, de la solitude, du silence.

Comme son nom de ville tartare l'indique, ce coin de la capitale est occupé par les familles de race mandchoue, qui fournissent à la Chine ses guerriers. Les hommes, tous militaires, mènent, par ces temps de paix, une existence de budgétivores ronds et fainéants; ils cultivent à peine le jardinet que l'État met à leur disposition, autour de la maison vieillotte et branlante, et s'offrent en se jouant quelques exercices de tir fantaisistes. Il y a quelques années, ils tiraient encore à l'arc; aujourd'hui, l'Arsenal de Tchentou leur fournit des fusils : cette nouveauté les amuse davantage. Mais le progrès, qui ne les atteint guère, les impressionne peu profondément. Rien ne les arrange mieux que leur existence traditionnelle de conquérants au vert : ils lézardent toute la journée parmi l'herbe tendre, près des chevaux en liberté, méprisent une discipline que leur chef, le « maréchal

tartare », leur fait à peine sentir, et, indispensables, jugent-ils, dès que les armes s'agitent, ils se paient le luxe d'être parfaitement inutiles dès qu'ils ont les mains vides. Ce sont des amateurs.

Leurs femmes sont assez différentes des femmes chinoises : plus grandes et plus fortes, elles ont, sous une coiffure coquette, relevée et dégagée, un visage plus rude. Elles portent de longues robes en forme de manteaux très amples, faites d'étoffes légères et précieuses, où se dessinent, en broderie de soie ou en tissage compliqué, des dragons aux écailles d'or, des fleurs aux nuances multiples et chatoyantes. Enfin, elles ne sont pas, commes leurs sœurs chinoises, estropiées, et, sans en rougir, marchent, plus souples et plus vaillantes, sur les pieds que la nature leur a donnés.

Mais vous, stupides et coupables petites Chinoises, pourquoi tenez-vous tant à ce que vos fragiles personnes s'érigent sur un socle si minuscule? A peine résistez-vous, ainsi posées, au vent qui passe, menaçant de vous coucher sur le flanc comme le pavot des grandes plaines. Quelques-unes d'entre vous, jeunes et roses, sont minces, fines, gracieuses, et il sied à celles-là de ne pas occuper sur le sol plus de place qu'il n'en est réservé à la tige des fleurs; mais tant d'autres, grasses et rondes, aggravent leur lourdeur en la promenant sur ces moignons disproportionnés!... Pourquoi vous imposer ce raffinement de coquetterie, ce luxe de cruauté? Petites filles dont les

pieds encore tendres sont affreusement comprimés au moyen de bandelettes jusqu'à ce que la pointe se trouve être ramenée sous la plante, vous devez parfois verser des larmes amères sur cette conquête douloureuse de la beauté!...

Mais pourquoi? pourquoi cet élégant martyre? Vous est-il tout bourgeoisement imposé par vos maris jaloux, inquiets de vous voir courir la fortune amoureuse? On m'a conté qu'une de vos Impératrices, — tout là-bas dans le grenier des temps, — avait un pied bot; que les dames de sa cour, pour lui complaire, s'abîmèrent un pied, elles aussi; que toutes les Chinoises de la Chine firent de même peu à peu, et que l'usage, tyrannique, après s'être attaqué aux deux pieds, avait fini par régner et durer. Est-ce vrai?

On m'a conté encore, — et j'aime mieux cette histoire digne des Orients amoureux, — qu'un de vos Empereurs, — il y a bien trois siècles, — honorait chaque soir de ses préférences exclusives, une de ses concubines dont les pieds étaient merveilleusement petits : il l'aimait, paraît-il, d'aller ainsi à travers la vie, dans de fines bottes en soie brodée, si réduites, si mignonnes, qu'elles semblaient deux corolles refermées sur un peu de mystère. Les autres femmes du doux Empereur connurent les jalousies dévorantes; toutes s'ingénièrent à chausser des bottes plus petites encore; on en vit qui, avec de solides bandelettes, déformaient, écrasaient leurs pieds. Ce noble

zèle déborda le palais, gagna la ville, se répandit dans le pays entier, où la mode, consacrée, devint coutume et tradition....

Coquetterie, voilà bien de tes caresses! Mais, après cela, je dois reconnaître qu'un seul de tes souliers, ô Cendrillon, porterait sur les mers deux petites bottes chinoises sans en concevoir le volume, sans même en éprouver le poids.

XII

LA VOILE DU RETOUR

Yang-Tsé-Kiang, Juin,
et Océan Indien, Juillet.

La voile du retour : pure image, symbole ailé. En fait, la voile des jonques est maintenant repliée, morte, et je vais désormais faire du chemin en vitesse, au fil de l'eau d'abord, puis à la vapeur.

Ce voyage de retour se divise en deux parties : un affluent du Yang-Tsé et ce fleuve lui-même à descendre sur un parcours de trois mille kilomètres environ, puis, de Shanghai à Marseille, un Océan et des mers à traverser, à bord de quelque courrier d'Extrême-Orient.

Le Min coule non loin de Tchentou; un canal le relie à la ville, et, au pied même de celle-ci, un port s'est formé où évoluent les jonques chargées de marchandises, venues du grand fleuve ou en partance pour les régions qu'il traverse. C'est là que je m'embarque, dans une petite jonque d'apparence

misérable, montée par trois rameurs et un homme de barre, et munie dans son milieu d'un méchant abri de nattes où je puis tout juste disposer ma couchette et mes valises les plus précieuses. Mon boy, que je ramène, sur sa demande, à Shanghai, m'accompagne. Nous levons les amarres le 14 juin, à l'aube. Du canal nous passons dans le Min, après avoir franchi heureusement toutes sortes de barrages pittoresques, faits de galets enfermés dans de vastes corsets en bambou. Le courant nous entraîne à bonne allure. Je vois défiler les rives plaisantes, accidentées et verdoyantes, garnies de jeunes arbres et peuplées de hameaux nombreux, de villages de cultivateurs, de fermes gaies.

Le 16, sous une pluie inlassable et qui, peu à peu, transforme la jonque en éponge, nous passons devant Kia-Ting, où veillent, taillés à même la pierre du rocher colossal, des Bouddhas géants, ornés de barbes et de chevelures vertes, et dont le plus haut mesure cent cinquante pieds anglais; puis à Soui-Fou, gracieuse cité plantée çà et là de mandariniers, et dont la muraille s'offre en proue de navire dans l'angle que forment à leur rencontre le Yang-Tsé et son affluent le Min.

Nous voici dans le grand fleuve. Brusquement, sans aucune transition, le paysage change d'aspect : de riant et d'aimable qu'il était, il devient sévère, brutal, sauvage; partout le roc, sombre, hérissé, et, sur un large espace, le fleuve tumultueux roulant

ses eaux rapides chargées de limon. Le 19, au matin, nous arrivons à Tchong-King. Je m'y arrête à peine, le temps d'embarquer sur une autre jonque, un « houpan », un peu plus forte et plus spacieuse que la première, et montée par six rameurs solides et déterminés. Puis, j'entre à nouveau dans la course du fleuve.

De Tchong-King à Tchang-Tcha, c'est alors une descente vertigineuse, la fuite éperdue du retour. Cette longue portion du fleuve que j'avais si péniblement remontée, trois mois auparavant, en dix-neuf jours, avec trente hommes d'équipage et des centaines de haleurs aux rapides, je la redescends maintenant, avec six rameurs, en quatre jours et demi !

Nous sommes, cette fois, à l'époque des hautes eaux : le courant, déjà formidable à la montée, passe maintenant en avalanche, en cataclysme ; les eaux, bousculées, heurtées, mugissantes et écumantes, parties en un galop effréné qui s'accentue encore au fur et à mesure que grossit l'énorme masse de liquide que déversent dans la vallée les montagnes du Thibet, bondissent par-dessus les rochers qu'elles recouvrent peu à peu, jettent à l'air des embruns légers, ou bien filent en nappe lisse dans les endroits nets d'obtacles, ou bien, le plus souvent, dessinent d'immenses et terribles tourbillons qui se creusent en entonnoirs profonds, prêts à happer toute proie de passage, jonque ou fêtu de paille !...

Notre embarcation, entraînée en une dérive folle, se maintient par l'effort combiné des rameurs et des hommes attelés à la barre d'arrière et au gouvernail d'avant, dans le milieu du fleuve, au plus loin des rochers qui, çà et là, dressent leurs têtes de béliers destructeurs, armés pour la ruine. Elle évite de même les grands tourbillons qu'on voit à distance se former, et dont les plus dangereux creusent leur tombe en des endroits connus des mariniers; mais elle est le jouet d'autres tourbillons, plus petits, qui la saisissent, se la passent, se la renvoient, la font pivoter sur elle-même un certain nombre de fois, la rejettent enfin dans le courant qui l'emporte à nouveau.

A l'entrée des gorges de Kouéi-Fou, nous fûmes trois heures pleines à tournoyer ainsi dans un espace de cent mètres carrés, ne parvenant à nous arracher d'un tourbillon que pour être happés par un autre, saisis tout d'un coup par le courant mais aussitôt ramenés par des contre-courants, projetés dans tous les sens, l'eau manquant soudain sous notre coque, puis remontant brusquement et nous repoussant d'un heurt formidable, risquant enfin à chaque minute d'aller nous briser sur les roches environnantes. Ce moment fut, certes, le plus critique de tout mon voyage; j'en vins même à éprouver le frisson, l'angoisse profonde que comporte la certitude de la mort, et en des circonstances sans douceur : ce fut quand je vis mes rameurs lâcher leurs avirons, et, pour apaiser les divinités du fleuve,

évidemment courroucées et malveillantes, jeter à l'eau des poignées de riz....

Une fois, désireux de prendre un peu de repos après un effort qui avait été particulièrement pénible et à cause de la pluie qui tombait à verse, mes gens gagnèrent le bord du fleuve, et, dans un sol rocailleux, plantèrent tant bien que mal les pieux à amarres. Puis ils dressèrent sur le pont avant l'abri de nattes huilées, et, couchés sur leurs couvertures, ils s'endormirent. Un instant après, dans la poussée du courant, toutes les amarres cédaient, les pieux sortaient de terre, et nous allions être entraînés, les divinités du Yang-Tsé savent où, quand, poussé dehors par un secret pressentiment, je pus me rendre compte de la situation et parer à l'accident fatal. Par la suite, à chaque escale, j'allai moi-même vérifier l'état des amarres; car on ne saurait trop compter avec l'imprévoyance inouïe des Chinois, gens fatalistes et insouciants, armés du « Tcha-pou-to », qui est leur « Nitchevo », leur « C'était écrit », comme d'une sagesse supérieure.

A propos des amarres, je me rappelle ce détail digne de remarque : comme je m'étais plaint de leur insuffisance, on utilisa, ce soir-là, un câble de bambou beaucoup plus gros; mais ce câble était trop fort pour être noué, alors on le fixa au pieu avec une mince ficelle....

Tandis que se dévide, à notre droite et à notre gauche, le ruban des rives, le spectacle des mon-

tagnes, des plaines, des gorges et des villes que j'ai contemplé plus à loisir, il y a une dizaine de semaines, je m'étonne et m'émerveille de la métamorphose subie par toute cette région. A vrai dire, je ne reconnais plus rien sur mon passage de ce que j'ai pourtant bien connu, ni les hautes montagnes du Shin-Tan, ni les rapides, ni les champs de colza de Kouéi-Fou, ni les gorges, ni Tchong-Tchéou, la ville des quatre suppliciés; c'est que l'eau a monté de plus de vingt mètres, que les rives naguère découvertes ont aujourd'hui disparu, ainsi que les faubourgs en baraquements légers qui s'étaient alors improvisés au pied des villes; que ces villes elles-mêmes, loin du fleuve et comme perchées sur des hauteurs, se trouvent maintenant au bord de l'onde où baigne leur muraille grise.

A de certains endroits, le Yang-Tsé, grossi, a triplé sa largeur; les tables rocheuses de Wein-Shien sont recouvertes, et le torrent au maigre filet d'eau est aujourd'hui une rivière énorme et débordante. En plaine, du milieu du fleuve, c'est à peine si l'on voit les rives : un véritable océan déploie ses ondes que le courant partout entraîne, ici en cataractes, là en nappe lisse, vertigineuse. La végétation, en ces trois mois de printemps, s'est développée avec une extraordinaire activité, et des pousses folles de verdure, sur les sommets que j'avais vus pelés et grisâtres, contribuent fort à cette transformation du paysage.

Les gorges de Kouéi-Fou me semblent moins creuses; mais les hautes murailles de pierre me paraissent plus à pic, plus inexorables encore, et la course de la jonque dans ce couloir étroit, entre ces deux haies d'ombre où le moindre frôlement briserait, engloutirait le faible esquif, m'impressionne plus péniblement que le lent effort de la montée : hier, j'éprouvais l'angoisse, l'oppression de ces horizons fermés, de ces murs resserrés, inaccessibles, écrasants; aujourd'hui, ce qui m'étreint, me noie le cœur, me coupe le souffle, c'est le vertige de la vitesse, et, au fond de l'abîme, d'obstacles en dangers, si réduit, si minuscule dans mon cadre de planches fragiles devant les Titans de roc qui m'attendent, l'horrible sensation du vide, du néant, la perception du choc fatal où un peu de vie, broyée, violentée, se révoltera, l'espace d'une seconde, en un pauvre bouillonnement d'eau aussitôt retombé.

Mais la plus grande surprise du retour m'attendait dans les gorges d'Itchang : je les avais vues moins brutales que celles de Kouéi-Fou, moins rocheuses, de terre grisâtre, flancs de montagnes abrupts, où poussaient des ronces, où s'accrochaient quelques arbres; je les revis toutes parées d'une végétation de forêt vierge, épaisse, touffue, d'un vert somptueux. Ainsi, elle s'offraient gracieuses, très pittoresques et d'une beauté vraiment séduisante, avec ce large et puissant ruban d'eau qui se développait, en brusques détours, presqu'îles avancées, baies profondes,

entre d'énormes bouquets d'arbres et d'arbustes, des masses ondoyantes de verdure, parmi une flore généreuse, qui, en partie noyée dans son cours, ployait de toutes parts et ramenait vers lui ses plus hautes feuilles, sous les rafales de vent venues des sommets.

De ces sommets montagneux, sur des pentes extrêmement raides, descendaient des cascades prestigieuses, déversant à grand bruit dans la masse du fleuve, des torrents d'une eau qui, d'écueils en écueils, n'était plus que mousse blanche, perles d'argent, écume bondissante où quelque rayon de soleil mettait des saphirs, des rubis et des émeraudes. Lignes claires et gaies qui coupaient heureusement, d'une lame étincelante, les masses sombres de la verdure. L'une de ces cascades charriait des flots d'un sable rouge, fin, volatisé par la vitesse de sa chute, et celle-là traçait dans le paysage un trait de couleur inattendu.

Parfois, des nuages très bas, ouate grise et légère, s'engageaient entre les montagnes et en coupaient brusquement la cime; puis, dégagés après une averse, dans une éclaircie, les sommets réapparaissaient, inégaux, dentelés, en mince balcon hardi, en terrasse lointaine plantée de pins sauvages, raides et fiers. Çà et là, le grand pan de muraille s'ouvrait tout d'un coup, et, par un chemin plat et tranquille, un petit ruisseau, arrivé, semblait-t-il, d'un autre monde, nous apportait, dans les mugissements du fleuve, la voix du vent, la violence et l'autorité de

ce décor, la chanson aigrelette de sa promenade sans-souci, nain vert sautillant parmi ses grelots, Lilliput des eaux égaré dans une nature géante.

Quand, avec un soupir de soulagement, avec le sentiment du danger éloigné, de la sécurité désormais reconquise, nous arrivons à Itchang, au milieu du cinquième jour, le 24 juin, les épisodes d'une grande fête navale s'y déroulent bruyamment. Les rives sont garnies de spectateurs, foule bigarrée, étrange, grouillante, et — car il pleut dru, — toute pressée sous les ronds innombrables de parapluies en papier verni. De la ville et de cette foule, partent des pétarades assourdissantes, tandis que se courent les régates. Les jonques en présence sont plutôt de longues et étroites pirogues, dont la proue et la poupe se redressent en une pointe hardie : chaque embarcation est montée par une trentaine d'hommes, douze pagayeurs à bâbord, douze à tribord, ramant en cadence au son d'un gong sur lequel frappe à tour de bras un personnage, debout, à l'arrière, placé entre deux hommes qui gouvernent avec des avirons. Un « exciteur » agite au-dessus de sa tête un drapeau et pousse des cris de victoire. Les pirogues filent, de toutes les pagayes plongeant dans l'eau d'un rythme net, remontent le fleuve, le redescendent et vont se perdre dans le port où mille acclamations et autant de pétarades les saluent. De nombreuses canonnières chinoises sont là, pavoisées de grands drapeaux sous lesquels elles disparaissent. A leur

bord, comme à l'avant des petites jongues-pirogues, je remarque en outre toutes sortes d'emblèmes, d'images symboliques, de papiers peints : j'apprends que ces fêtes sont données en l'honneur du Dragon qui dispense les pluies bienfaisantes, lequel, prié de fournir de l'eau au moment de la sécheresse, en donne à présent beaucoup plus qu'on ne lui en demandait ; on le supplie, par ces réjouissances à lui dédiées, de mettre pour l'instant un frein à son zèle, et de se tenir tranquille, à la porte refermée de son réservoir.

Je sors de ces plaisirs — et de mon « hou-pan » trempé d'eau, pour aller prendre passage à bord d'un paquebot anglais, le *Tong-Ting*, justement à l'ancre dans le port, et qui doit partir pour Hankéou le lendemain. Et, ma foi, après plusieurs mois d'une existence pittoresque, sans doute, mais peu confortable, j'avoue que je retrouve avec satisfaction, à bord de ce navire, mille détails d'une civilisation par là sympathique, un bon lit, une salle de bain, une bonne table....

Ce soir-là, du pont du *Tong-Ting*, je jette sur Itchang le regard du souvenir et de l'adieu. Je ne reconnais d'ailleurs pas plus cette ville que je n'ai reconnu les autres, au cours de ma descente. Elle est bien toujours la cité des jonques, avec ses innombrables coques vernies, en forme de sabot, et sa forêt de mâts qui oscille dans le vent, mais l'eau maintenant a entièrement recouvert cette plage où j'assistais

aux rudes évolutions des coolies-débardeurs, à la confection des lourds gouvernails, au rapiéçage des barques éventrées, aux tours d'un prestidigitateur de foire, — et les premières maisons d'Itchang reçoivent sur leurs fortes assises de pierre la charge du fleuve. De l'autre côté, je retrouve mieux les hautes « pyramides »; elles aussi ont poussé leur verdure printanière; elles profilent dans l'ombre qui descend leur puissante silhouette triangulaire.

Le lendemain matin, nous embarquons tout un lot de voyageuses indigènes à destination de Sanghai; ce sont de petites bonnes femmes très fardées, vêtues de soies multicolores, des pendeloques aux oreilles, des cheveux sur le front coupés aux Enfants d'Édouard, le chignon par derrière, orné de pacotilles, des bracelets d'argent aux poignets, de forts jolies petites mains potelées, aux doigts fuselés, les hanches rondes dans la gaine de soie, les cuisses fortes dans le double fourreau du pantalon long chargé, dans le bas, de riches broderies, les seins minuscules sous le plastron de la veste. Elles ont toutes les peines du monde à gravir l'escalier-échelle du navire, avec leurs pauvres pieds meurtris, enfermés dans l'invraisemblable chausson brodé, à peine plus long que large, qui n'écraserait pas un papillon tout entier. D'une main, elles tiennent la rampe de corde; de l'autre, elles entraînent des bagages au moins bizarres qu'on ne peut, devant leurs protestations, leur enlever, même pour un

instant : celle-ci, par exemple, porte un petit seau qui me rappelle, en plus élégant, ceux des auberges chinoises; celle-là, un petit « tub » en bois laqué rouge à l'intérieur, noir à l'extérieur; cette troisième serre contre son cœur un jeune chat, laisse au cou.

Puis nous partons, avec un long cri de sirène qui me surprend, me réchauffe aussi. Le 26, nous passons devant la douane de Yo-Tchéou, et je revois, non sans une pensée reconnaissante et attendrie, la petite maison à galerie où le plus hospitalier des Écossais m'accueillit naguère si généreusement. Le 27, nous sommes à Hankéou. Là, pas de pluie, hélas! Une chaleur torride, un soleil de plomb, à fondre les cervelles. Transbordement. Je m'embarque sur le premier paquebot en partance pour Shanghai : c'est justement le *Li-Fong*, ami d'hier. Il lève l'ancre le 29, au soir, et le 2 juillet je me retrouve dans Shanghai, principauté et cagnotte des hommes d'affaires en Extrême-Orient.

Le 5 juillet, je m'installe pour trente-deux jours à bord du *Sydney*, vapeur des Messageries Maritimes, courrier d'Extrême-Orient, sur son retour vers Marseille. Sans doute, la saison, en ce brûlant juillet, est mal choisie pour une traversée de l'Océan Indien et de la Mer Rouge. Mais, venu par le Transsibérien, je me dois d'arrondir la boucle autour de la nombreuse Asie, de rentrer au Pays par une voie que j'ignore encore et qui, avec le charme de la nou-

veauté, offre à mes yeux la séduction de paysages rares, précieux, à côtoyer, à longer quelque temps, à contempler furtivement et passionnément par les chaudes journées d'escale et les soirs lumineux où le paquebot, à l'arrêt, sommeille sur ses ancres. Hong-Kong, Saïgon, Singapour, Colombo, Aden, le détroit de Messine après le canal de Suez et Port-Saïd, autant de points du globe qui m'attirent par leur beauté, leur lumière, ou leur étrangeté.

L'arrivée à Hong-Kong, au bout de la longue passe sinueuse, bordée de montagnes sévères, rudes gardiennes de ce seuil britannique découpé en pleine terre de Chine, est prestigieuse et impressionnante. Le port s'étend en fond de lac, peuplé de navires de toutes nationalités, jonques à voile, paquebots, cargo-boats actifs et bruyants. La ville est là, tout au bord de l'eau, au pied d'une montagne; ses dernières maisons s'étagent sur la pente raide que sillonnent des chemins clairs et droits. Ville de transit, d'une extraordinaire activité commerciale : vue du port, toute sa façade semble composée d'entrepôts immenses, bâtisses carrées, en boîtes, percées de fenêtres régulières, derrière lesquelles des nuées de coolies en sueur enlèvent les réserves destinées au ventre des navires qui attendent, entassent des marchandises nouvelles, rejetées tout à l'heure par ces mêmes flancs ouverts.

Le soir, ces magasins, ces maisons, tout ce versant de montagne s'illumine jusqu'au faîte où, sans tran-

sition presque, commence le ciel avec les feux éclatants de ses étoiles. La plaine arrondie du port se marque à son tour de mille points lumineux, fanaux aériens de petits bateaux d'ombre où tout dort pour la nuit, double et triple rampe des hublots semblables à des yeux grands ouverts, fixes et phosphorescents. C'est l'heure calme où le bruit, craintif, se réserve, n'ose, où l'écho, plus libre, allonge à l'infini les ondes décroissantes de sa voix, où l'immensité se peuple d'un oiseau qui passe. L'eau, d'un splendide vert d'émeraude, pendant le jour, épouse l'ombre environnante et, comme elle, miroir aux reflets vivaces et profonds, se perce de subtiles et chatoyantes lumières.

Saïgon présente tout de suite, dès l'abord, l'offrande capiteuse et séductrice, troublante, de son sol chaleureux, à la grasse végétation, et de sa « civilisation » facile, dolente, voluptueuse, riche de tous plaisirs et de tous vices. De beaux arbres, des jardins accueillent le nouveau débarqué à deux pas du port, au sortir même des docks. La ville, avec un certain air de province où rien n'importe, où rien ne presse, est immédiatement « colonie française ». De larges avenues tracées au cordeau et bordées d'arbres, avec des perspectives bien symétriques; un monument administratif, deux, trois, quatre monuments administratifs; un groupe patriotique sur son piédestal; une statue, deux, trois statues; un buste sur sa stèle; un,

vingt magasins de modes; trente-six hôtels-restaurants; et, en un seul carrefour où deux boulevards se croisent, quatre grands cafés à tziganes, un par coin — voilà Saïgon. Plus des quartiers entiers qui attendent l'ombre du soir pour s'animer : Japonaises au balcon, Européennes et Américaines derrière le volet, Annamites terrées au fond des réduits bas et obscurs, aux fenêtres grillagées, où s'accomplit le rite mystérieux et sacré des fumeurs : petite boulette d'opium lentement chauffée au cœur brûlant de la lampe minuscule, et, avec dévotion et volupté, absorbée à longs traits en immatérielle et grisante fumée de rêve.

Dans les rues, peu de gens affairés. Partout des fonctionnaires omnipotents et verbeux, enfants, pour la plupart, de notre doux midi, si hâbleur, si aimablement paresseux, si plein d'un zèle tout budgétivore. Dans les cafés, devant les vertes absinthes, beaucoup de militaires.

La couleur locale et le pittoresque, on les trouve en marge de Saïgon, à Cholen. C'est le quartier indigène, d'aspect très chinois avec les nombreuses boutiques ouvertes en larges baies sur la rue et, véritables bazars, contenant de menues marchandises de toutes formes et de toutes couleurs. A Cholen, habite, retiré des affaires politiques avec des rentes au râtelier et la cravate de la Légion d'honneur en collier solide, l'un des derniers grands mandarins de l'Indo-Chine. Ce petit vieillard avenant et modeste

coule des jours paisibles dans une grande demeure mi-européenne, mi-chinoise, où il a entassé peu à peu, au double hasard du passé et du présent, de superbes meubles du pays, finement travaillés, des ivoires, des jades d'une prodigieuse beauté, et, à même la mosaïque d'un salon, un banc vert de jardin....

Les femmes annamites sont bien lointaines cousines des chinoises. Minces, souples, gracieuses, elles portent légèrement leur vêtement noir, en tissu soyeux, sorte de lévite étroite, aux manches serrées, et que le vent plaque exactement sur les rondeurs des seins menus, sur les hanches flexibles, sur les jambes fines. Presque toutes mâchent constamment le bétel qui leur teint les dents et les lèvres d'un rouge fauve. Leur visage, moins fardé, plus dégagé aussi, est beaucoup plus expressif que celui des lourdes poupées chinoises, bourrées de son, avec deux petits coups de pinceau, à l'encre de Chine, pour les yeux, et un troisième, au vermillon, pour la bouche, plus un pain à cacheter jaune pour le nez, et un peu de poudre sur le tout.

De Saïgon, colonie française type, on passe sans transition à Singapour, colonie anglaise. C'est une petite ville de province anglicane, avec des églises partout, sur des ronds de pelouse verte, au milieu de jardinets sévères comme une tenue de pasteur protestant; avec des avenues-promenades solennelles et graves; avec des bars de tempérance, jamais de

cafés à terrasse, moins encore de tavernes à tziganes.

Puis, c'est Colombo, l'île de Ceylan, l'île de lumière, de volupté et de beauté. Spectacle de féerie pour le passant qui, avide, emplit ses yeux des couleurs environnantes, offre sa sensibilité à d'intimes perceptions, à d'indéfinissables émotions.

Que l'Asie chinoise, grise, hostile, est loin d'ici! Ici, c'est l'Asie des Indes, un jardin où la beauté de la nature et des arts, des fleurs et des hommes, se rapproche de nos conceptions. Ici, nous pouvons aimer, nous aimons! Notre sentiment se penche sur le spectacle et communie avec l'âme palpitante qui l'anime.

Colonie anglaise, pour la réalité; mais, pour le reste, pour tout ce qui précède la réalité, la dépasse et la surpasse, et l'enveloppe, terre spirituelle et harmonieuse! Que voit-on de la ville d'aujourd'hui, commerçante et affairée? Son port, où les vapeurs se glissent précautionneusement, entre les deux jetées sur lesquelles la mer se brise en hautes lames déferlant avec fracas; des avenues plus riantes qu'à Singapour, bordées de frais cottages; des jardins aux parterres mesurés et compacts, aux pelouses rases, aux palmiers somptueux; des places avec des églises, des monuments administratifs, des fontaines; des rues avec des magasins, des clubs et des banques. Et généralement une autre petite province britannique,

moins protestante et plus cossue que Singapour, moins bourgeoise et plus grande dame, avec un certain air « dilettante » et « parc privé », par opposition au clergé et au Jardin Botanique de la voisine.

Mais cela, ces réalisations modernes, ce coup de charrue du conquérant, cela importe peu. On le voit; on l'oublie aussitôt. Cela se perd dans l'ambiance, et l'ambiance, ici, vous gagne, vous pénètre, vous enivre malgré tout, fatalement. Deux pas, et, sorti du Colombo britannique, on est tout à la séduction d'une nature incomparable, peuplée d'êtres sordides et magnifiques, tout à une atmosphère qui berce et caresse. La lumière est l'élément essentiel de la beauté environnante. Elle est d'une limpidité merveilleuse. Mais comment décrire la lumière? A quoi la comparer? De quel qualificatif la fixer? A peine peut-on dire qu'étant ce qu'elle est, elle détermine de la joie, de la sérénité. Elle coule dans les yeux, les inonde, les noie, et grise l'esprit d'une pure et infinie volupté. Il semble que tout à coup deux parts se fassent de la sensibilité : l'une, habituée aux heurts, aux tristesses, subitement désœuvrée, annihilée, s'atrophie, meurt, disparaît; l'autre, jeune et vaillante, inaccoutumée aux satisfactions sans mélange, étonnée, reçoit les effluves de cette douceur avec des spasmes de joie, des palpitations d'enthousiasme et de gratitude, de longs émois de bonheur. Car cette lumière, qui enveloppe d'harmonie les choses et les êtres, trame le voile rose et bleu du bonheur entre les

vérités qui rampent et les imaginations qui planent.

Tombée d'un ciel qui n'est lui-même que clarté, sans le soupçon d'une ombre dans l'infini, dans l'éternité de son azur, la lumière de Ceylan déverse ses flots sur un sol rougeâtre, ardent; sur une végétation prodigieuse, semant de toutes ses branches, de toutes ses feuilles, le trop-plein de sa sève, de sa vie; et sur un océan si pur que le regard y plonge comme dans l'eau verte d'une émeraude.

Ce sol, cette végétation, cet océan, sont les trois autres éléments de la féerie. Ils peuplent la lumière, qui leur donne le prestige de son immatérielle richesse, de sa splendeur. Un chemin, d'une étrange couleur fauve, se déroule parmi des arbres majestueux, des pins au tronc rougeâtre et de beaux palmiers aux souples gestes féminins, aux nobles attitudes princières; non loin de là, les vagues éparpillent, de rochers en rochers, des perles bondissantes aussitôt disparues, ou bien, sur le sable fin des plages déroulent nonchalamment leurs volutes capricieuses. Tel est, au sortir de la ville, le décor : il comporte des lignes avant tout charmantes, mais sans imposante grandeur; il a de la grâce plus que de la force; le comble de son art est la couleur; c'est un style éclatant d'impressionniste supérieur; quelque dieu armé d'une céleste palette, empruntant ses bleus à l'azur même, ses ors au soleil, l'a brossé à larges et profondes touches, risquant les oppositions les plus

hardies, donnant aux verts, aux rouges, aux violets des ombres, leur valeur la plus abondante, la plus chaleureuse et la plus expressive, égalisant, noyant tout enfin sous les ondes sensibles d'une lumière pleine d'âme.

Alors prennent place les personnages, les Cingalais et les Cingalaises, enfants privilégiés de cet Eden. Comme le décor où ils appuient leurs jours, ils sont beaux, et d'une beauté également poétique. Comme lui, qui porte de la clarté, ils en charrient.

Les hommes sont grands, minces, souples comme des joncs, les épaules fortes sans brutalité, la taille fine, la poitrine offerte au soleil, les jambes longues; le visage est régulier, les yeux vifs, les cheveux d'ébène poli, aux reflets bleus, la peau de bronze noir et de cuivre rouge, superbe. Un haillon de soie les couvre, pagne léger, aux couleurs gaies. Ils passent, petits marchands de fruits dorés, insouciants, joyeux d'une vie qui sera éphémère mais se sera toute entière dépensée dans les plus voluptueuses chaleurs, sous le soleil toujours là, toujours riche et bienfaisant. Ils portent sur leur tête de grands paniers aux formes décoratives, des vases presque grecs auxquels leurs bras font des anses arrondies. Ils conduisent de courts charriots attelés de petits bœufs, au mufle timide, aux yeux naïfs, à la robe claire. Et quand, désœuvrés, entre deux repos, ils vont par les chemins goûter le plaisir de vivre de rien, mais de lumière,

ils marchent d'un pas égal et souple, le poing sur la hanche, le jarret tendu, la tête haute, harmonieux et fiers comme des rajahs.

Les femmes sont les lianes tendres de ces joncs; grandes aussi, leur apparence est également majestueuse; solides et flexibles sur leurs reins de fauves, elles ondoient, d'un rythme lent et sûr. Les oripeaux soyeux dans lesquels elles se drapent, dessinent leurs seins puissants, ronds, droits et fermes, leurs hanches fortes, tout leur corps pétri, façonné, enrichi pour la grâce, la danse et les plaisirs, pour l'amour. Elles portent la volupté comme un vêtement somptueux et troublant; chacun de leurs gestes enlève, avec la lenteur, la paresse et l'inconsciente émotion de la dormeuse qui s'étire, l'un des sept voiles de Salomé. Leur visage est très pur : le front bas; le nez légèrement aquilin, aux ailes fortes et charnues; la bouche sensuelle, aux lèvres grasses, toujours rieuses; les dents d'une éclatante blancheur, d'un ivoire impeccable; les yeux étincelants, pourvus d'une mystérieuse flamme de diamant noir, qui, tour à tour, illumine le visage d'un feu ardent ou le couvre de lumières douces et caressantes. Cingalais et Cingalaises sont bien nés de cette terre généreuse : tous ont la beauté voluptueuse de leur île embrasée.

N'était le plaisir des escales, ce long voyage entre ciel et eau serait bien fastidieux. La vie de bord n'offre pas pour tout le monde les mêmes séductions.

La petite province oisive, capricieuse et malveillante qui se constitue en trente jours de voisinages plus ou moins sympathiques, d'habitudes mêlées, de promiscuités forcées, sur le pont, dans les couloirs et dans les salons des paquebots, cultive à loisir ses égoïsmes, ses turbulences et ses sottises.

J'admire, dans mon isolement, comme tous ces passagers qui, hier, s'ignoraient, sont aujourd'hui vieux amis; quelle familiarité, quelle camaraderie dégagée les unit; avec quelle ardeur ils s'offrent tour à tour l'absinthe et l'amer, à la buvette; avec quel entrain ils jouent entre eux leur argent; avec quelle lourde satisfaction ils s'amusent des conversations équivoques, des histoires douteuses, des confidences déshonorantes. Beaucoup sont des fonctionnaires, des officiers; d'autres sont gens d'affaires. Le soir, après le dîner, les hommes, au supplice dans l'habit de rigueur — combien rigoureux par cette chaleur! — et les femmes, pâmées de mal de mer parmi les voiles et les dentelles des robes décolletées, se réunissent au salon pour « faire de la musique ». Un vieux magistrat à barbe grise, l'air éminemment immoral, entonne tous les quarts d'heure la *Petite Tonkinoise*, avec une mimique de singe malade et lubrique. Un militaire dit des monologues de caserne. Les femmes rient. Les hommes insistent. Le temps passe, vide et bruyant.

Aden, au passage, présente modestement ses quatre

mamelons pelés, dévorés de soleil, où s'aventurent quelques maisons européennes enfermées de stores verts. Pas un arbre, pas la moindre pousse de verdure n'égaie ce sol sinistre, en dos de chameau galeux. Seuls quelques palmiers amenés de loin se dessèchent et meurent de chaleur dans de petites caisses en bois, devant un hôtel — qu'on fuit hâtivement.

Puis, c'est la Mer Rouge où le sirocco amène du désert des volées de sable; et le canal de Suez que le vapeur suit avec précaution, derrière un phare puissant qui, dressé sur la proue, lui ouvre un chemin de lumière; et Port-Saïd, si européanisé, avec ses bazars où le scarabée faux, monté sur doublé, voisine avec la dernière cravate de Paris, son petit square où s'attriste la statue de M. de Lesseps, ses music-halls et ses industries louches.

Enfin, voici le détroit de Messine, où la prestigieuse cité des marbres, des terrasses claires, des balcons légers, des architectures délicates et merveilleuses, hier encore vivante des beautés de l'art, aujourd'hui déchirée, ruinée, aligne au bord de l'eau bleue, au pied d'une haute montagne, ses rampes de murailles blanches baignées de clarté méditerranéenne. Et alors, les rives occidentales, si longtemps abandonnées, se décorent de séductions nouvelles, insoupçonnées; jamais elles n'ont paru si belles, si préférables; elles attirent de toutes les forces d'un

aimant subtil, sirènes invisibles et pourtant présentes de la race, de la patrie, de la famille, de l'amitié, les mille attaches de l'esprit et du cœur; ému, heureux, on se jette dans le havre accueillant, l'anse de terre maternelle qui s'ouvre comme des bras.

TABLE DES MATIÈRES

I. — La Ville aux cent Coupoles (Moscou). 1
II. — Neiges de Sibérie (Moscou-Wladivostock) . . . 19
III. — Minute Japonaise (Nagasaki). 33
IV. — « Modern-China » (Shangai). 47
V. — Sur les eaux grises du Fleuve-Bleu (Yang-Tsé-Kiang) 57
VI. — Le lac ennemi (Lac Tong-Ting) 71
VII. — La Cité des Jonques (Itchang). 97
VIII. — Le Fleuve torrentiel (Yang-Tsé-Kiang) 111
IX. — Spectacles sur la rive (Vallée du Yang-Tsé). . 135
X. — Rizières et Pavots (Sse-Tchouen) 163
XI. — La Cité Chinoise (Tchentou). 189
XII. — La voile du retour (Yang-Tsé-Kiang et Océan Indien) 211

1758-10. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 3-11.

LIBRAIRIE HACHETTE & Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, PARIS

EXTRAIT DU CATALOGUE

GÉOGRAPHIE & VOYAGES

COLLECTION DE VOYAGES ILLUSTRÉS

FORMAT IN-16, AVEC GRAVURES ET CARTES

Chaque volume : broché, 4 fr. — Relié en percaline, tranches rouges, 5 fr. 50

About (Ed.) : *La Grèce contemporaine*. 1 vol. avec 24 grav.

Albertis (d') : *Nouvelle-Guinée*, traduit de l'anglais par Mme Trigant. 1 vol. avec 64 gravures et 2 cartes.

Amicis (Ed. de) *Souvenirs de Paris et de Londres*, 1 vol. avec gravures.

Beauregard (G. de) et **L. de Fouchier** : *Voyage en Portugal*. 1 vol. avec 45 gravures.

— *Naples et la Calabre*. 1 vol. in-16 avec gravures.

Berchon (Ch.) : *En Danemark*. 1 vol. avec 52 gravures.

Bernard (E.) : *A travers Sumatra*, de Batavia à Atjeh. 1 vol. avec 52 gravures.

Boland (H.) : *Les îles de la Manche*. Jersey, Guernesey, Serk. 1 vol. avec 26 grav. et 1 carte.

Boland (suite) : *Zigzags en France*. 1 vol. avec 39 gravures.

— *Nouveaux zigzags en France*. 1 vol. avec 61 grav.

— *Coins de France*. 1 vol. avec 57 gravures.

— *En douce France*. 1 vol. avec 53 gravures.

Bovet (Mlle M.-A. de) : *Trois mois en Irlande*. 1 vol. avec 76 gravures.

— *L'Écosse*. 1 vol. avec 41 gravures.

Cameron (Vernet-Lowett) : *Notre future route de l'Inde*. 1 vol. avec 29 gravures.

Carol (Jean) : *Les deux routes du Caucase*. Notes d'un touriste. 1 vol. avec 32 gravures et 2 cartes.

Chaffanjon (J.) : *L'Orénoque et le Caura*. 1 vol. avec 56 gravures et 2 cartes.

Crastre (F.) : *A travers l'Argentine moderne.* 1 vol. avec 45 gravures et 1 carte.

Deschamps (Émile) : *Au pays d'Aphrodite.* Voyage à l'île de Chypre. 1 vol. avec 40 gr.

Farini (G.-A.) : *Huit mois au Kalahari.* Récit d'un voyage au lac N'gami, traduit de l'anglais par Mme Trigant. 1 vol. avec 34 gr. et 2 cartes.

Foucher (H.) : *La frontière indo-afghane.* 1 vol. avec 44 grav. et 1 carte hors texte.

Hübner (comte de) : *A travers l'empire britannique.* 2 volumes avec 49 grav. et une carte.

Kergorlay (Comte I. de) : *Sites délaissés d'Orient.* Du Sinaï à Jérusalem. 1 vol. avec 47 gravures.

Labbé (Paul) : *Un bagne russe*, l'île de Sakhaline. 1 vol. avec 51 gravures.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

— *Les Russes en Extrême-Orient.* 2e édition. 1 vol. avec 28 grav. et 1 carte.

— *Chez les Lamas de Sibérie.* 1 vol. avec 60 gravures.

Langsdorff (Baron de) : *Voyages et chasses en Ouganda.* 1 vol. avec 45 grav.

Largeau (V.) : *Le pays de Rirha. — Ouargla.* Voyage à Rhadamès. 1 vol. avec 12 gravures et une carte.

— *Le Sahara algérien ; les déserts de l'Erg ;* 2e édit. 1 vol. avec 47 gravures et 3 cartes.

Launay (L.) : *La Bulgarie d'hier et de demain.* 1 vol. avec 26 gravures.

Marche (A.) : *Luçon et Palouan.* Six années de voyages aux Philippines. 1 vol. avec 68 gravures et 2 cartes.

Markham (A.) : *La mer glacée du pôle ;* souvenirs d'un voyage sur l'*Alerte* (1875-1876), traduit de l'anglais par Frédéric Bernard. 1 vol. avec 32 gravures et 2 cartes.

Masson-Forestier : *Forêt noire et Alsace.* 1 vol. avec 25 gravures.

Mathuisieux (Mehier de) : *A travers la Tripolitaine.* 1 vol. avec 53 gravures.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Migeon (G.), conservateur au Musée du Louvre : *Au Japon*, promenade aux sanctuaires artistiques. 1 vol. avec grav.

Montano (Dr J.) : *Voyage aux Philippines et en Malaisie.* 1 vol. avec 30 gravures et une carte.

Montégut (E.) : *Les Pays-Bas.* Impressions de voyage et d'art; 2e édition. 1 vol. avec 24 gravures.

Périgny : *Villes mortes de l'Asie centrale.* 1 vol. avec gravures.

Pfeiffer (Mme) : *Mon second voyage autour du monde;* 4e édition. 1 vol. avec 32 grav. et une carte.

Rabot (Ch.) : *Aux fjords de Norvège et aux forêts de Suède.* 1 vol. avec 48 gravures et 4 cartes.

— *L'Alpinisme au Spitzberg,* traduit et adapté d'après Conway. 1 vol. avec 38 grav. et 2 cartes hors texte.

— *La Terre de feu,* d'après le docteur Nordenskjold. 1 vol. avec 56 grav. dans le texte et une carte.

— *Au Cap Nord.* 1 volume avec gravures.

Reclus (A.) : *Panama et Darien.* Voyages d'exploration (1876-1878). 1 vol. avec 60 gravures et 4 cartes.

Sykes (Major) : *A travers la Perse.* 1 vol. avec gravures.

Taine (H.), de l'Académie française : *Voyage en Italie;* 7e édition. 2 vol. avec 48 gravures.

— *Voyage aux Pyrénées;* 13e édition. 1 vol. avec 24 gravures.

— *Notes sur l'Angleterre;* 9e éd. 1 v. avec 24 grav.

Tanneguy de Wogan : *Voyages du canot en papier le « Qui vive ? ».* Aventures de son capitaine. 1 vol. avec 21 grav.

Thomson (J.) : *Au pays des Massaï.* Voyage d'exploration à travers les montagnes neigeuses et volcaniques et les tribus étranges de l'Afrique équatoriale, traduit de l'anglais par Fr. Bernard. 1 vol. avec 54 gravures.

Thouar (A.) : *Explorations dans l'Amérique du Sud.* 1 vol. avec 50 gravures.

Turot (Henri) : *L'insurrection crétoise et la guerre gréco-turque.* 1 vol. avec 74 gravures et 2 cartes.

Vasse (G.) *Trois ans de chasses en Mozambique.* 1 vol. avec 55 gravures.

Verschuur : *Aux colonies d'Asie et dans l'Océan Indien.* 1 v. avec 35 gr.

— *Voyage aux trois Guyanes et aux Antilles.* 1 vol. avec 48 gravures et 2 cartes.

Villetard de Laguérie : *La Corée indépendante, russe ou japonaise.* 1 vol. avec 50 gravures.

Zeys (Mlle M.) : *Une Française au Maroc.* 1 vol. avec grav.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

FORMAT IN-16, TEXTE SANS ILLUSTRATIONS

Chaque volume broché. . . . . 3 fr. 50

Asselin (H.) : *Paysages d'Asie*, Sibérie, Chine, Ceylan. 1 vol.

Bentzon (Th.) : *Promenades en Russie*. 1 vol.

Bibesco (Princesse G. V.) : *Les Huit Paradis*, Perse, Asie Mineure, Constantinople. 1 v.

Chevrillon (A.), agrégé des lettres, professeur à la Faculté de Lille : *Dans l'Inde*. 1 vol.

— *Terres Mortes*, Thébaïde, Judée. 1 vol.

— *Sanctuaires et paysages d'Asie*. 1 vol.

— *Un crépuscule d'Islam*. Maroc. 1 vol.

La Vaulx (Comte de) : *Seize mille kilomètres en ballon*. 1 vol.

Maurel (André) : *Petites villes d'Italie*. 5 vol.

1re série, Toscane, Vénétie. 1 vol.
2e série, Emilie, Marches, Ombrie. 1 vol.
3e série, Abbruzzes, Pouille, Campanie. 1 vol.
4e série, Calabre, Sicile. 1 vol.
5e série, Naples et ses environs. 1 vol.

— *Un mois à Rome*. 1 vol.

Noblemaire (G.) : *En congé* : Egypte, Ceylan, Indes. 1 vol.

— *Aux Indes* : Madras, Nizam, Cashmire, Bengale. 1 vol.

Rey (Guido) : *Le mont Cervin*, traduit de l'italien. 1 vol. (avec 16 gravures).

Schneider (René), ancien élève de l'Ecole normale supérieure, agrégé des lettres : *L'Ombrie* : l'âme des cités et des paysages. 1 vol.

— *Rome*, complexité et harmonie. 1 vol.

FORMATS GRAND IN-8 ET IN-4

Abruzzes (S. A. R. le duc) : *L'Etoile polaire dans la mer arctique*. 1 vol. in-8 jésus avec 140 gravures, relié. 17 fr.

Albéca (Alexandre-L. d'), ancien administrateur colonial : *La France au Dahomey*. 1 vol. in-4 avec 115 gravures et 3 cartes, broché. 20 fr.

Amicis (E. de) : *Constantinople*. Ouvrage traduit de l'italien par Mme J. Colomb. 1 vol. in-8 avec 183 reproductions de dessins pris sur nature par Biséo, broché. 15 fr.

Amunsden (Cap. R.) : *Le passage du Nord-Ouest*, trad. et adaptation de Ch. Rabot. 1 v. grand in-8, avec 86 grav. et 2 cartes. Br. 12 fr. Rel. 19 fr.

Bénard (Ch.) : *La conquête du Pôle*. 1 vol. in-8 jésus, avec 190 gravures, broché. 20 fr.

Binger (G.) : *Du Niger au Golfe de Guinée*. 2 vol. in-8 jésus contenant 200 gravures et 31 cartes, brochés. 30 fr.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Bœck (Dr Kurt) : *Aux Indes et au Népal*, traduction François Ricard. 1 vol. in-8 avec 18 gravures, broché. 15 fr.

Boillot (L.) : *Aux mines d'or du Klondike*, du lac Bennett à Dawson-City. 1 vol. in-8, illust. de 113 grav., br. 10 fr.

Borghèse (Prince Scipion) : *De Pékin à Paris*, la moitié du monde vue en automobile, relation par Louis Barzine. 1 vol. in-8, illustré de 120 gravures, broché. 12 fr.

Bouillane de Lacoste (Comte de) : *Autour de l'Afghanistan*. 1 vol. in-8, avec 80 gravures. Broché. 12 fr. Relié. 19 fr.

Bovet (Mlle M.-A. de) : *L'Écosse*. Souvenirs et impressions de voyage. 1 vol. in-4 illustré de 300 gravures d'après G. Vuillier, broché. 30 fr.

Capus (G.) : *A travers la Bosnie et l'Herzégovine*. 1 vol. in-4 contenant 154 gravures et une carte, broché. 25 fr.

Catat (Dr L.) : *Voyage à Madagascar* (1889-1890). 1 vol. in-4 avec grav. et cartes, br. 25 fr.

Chantre (Mme) : *A travers l'Arménie russe*. 1 vol. in-8 jésus contenant 151 gravures et 2 cartes, broché. 20 fr.

Charnay (D.) : *Les anciennes villes du Nouveau Monde*. Voyages d'explorations au Mexique et dans l'Amérique centrale (1867-1882). 1 vol. in-4 avec 214 gravures sur bois et 19 cartes ou plans, broché. 30 fr.

Cordemoy (C. de) : *Le Chili*. 1 vol. in-8 illustré de 109 gravures, relié. 15 fr.

Coudreau (H.) : *Chez nos Indiens*. Quatre années dans la Guyane française (1887-1891). 1 vol. in-8 jésus illustré de 98 gravures et une carte, broché. 20 fr.

Courte (Cte de) : *La Nouvelle Zélande*. 1 vol. in-8 avec 88 grav., broché, 12 fr.

Daireaux (E.) : *La vie et les mœurs à la Plata*. 2 vol. in-8 avec 48 gravures et 2 cartes, brochés. 15 fr.

Delorme et **Flamary** : *A travers le massif Central*. 1 vol. in-8, illustré. 5 fr.

Demanche (George) : *Au Canada et chez les Peaux-Rouges*. 1 vol. in-8 avec 9 gravures hors texte et une carte, broché. 5 fr.

Dieulafoy (Mme Jane), chevalier de la Légion d'honneur : *La Perse, la Chaldée et la Susiane*. Relation de voyage. 1 vol. in-4 avec 336 gravures sur bois et 2 cartes, broché. 30 fr.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

— *A Suse, journal des fouilles*. 1 vol. in-4 avec 135 gravures sur bois, broché. 30 fr.

— *Aragon et Valence*, excursions en Espagne. 1 vol. in-4 illustré de 100 grav. 7 fr. 50

— *Castille et Andalousie*. 1 vol. in-4°, illustré. 7 fr 50

Dugmore (A. R.) : *Les Fauves d'Afrique* photographiés chez eux, avec 58 photogravures et une carte, broché. 15 fr.

Galliéni (le Général) : *Neuf ans à Madagascar.* 1 vol. in-8 jésus, illustré de 78 gravures hors texte, broché. 20 fr.

Garnier (Fr.) : *Voyage d'exploration en Indo-Chine*, effectué par une commission française, présidée par M. le capitaine de frégate Doudart de Lagrée. 2 vol. avec 158 gravures sur bois et un atlas in-folio, contenant 12 cartes et 10 plans, 2 eaux-fortes, 10 chromolithographies, 4 lithographies à 3 teintes et 31 lithographies à 2 teintes. Prix des deux volumes, brochés, avec l'atlas cart. 200 fr.

Gentil (Émile) : *La chute de l'empire de Rabah.* 1 vol. in-8 avec 126 grav. et 1 carte, br. 10 fr.

Geffroy (G.) *La Bretagne*, Un magnifique volume in-4, avec 350 grav., broché. 30 fr.

Grandidier (A.) : *Histoire physique, naturelle et politique de Madagascar.* Environ 28 vol. grand in-4 avec 500 planches en couleurs et 700 en noir. En cours de publication, par livraisons.

Demander le prospectus.

— *Histoire de la géographie de Madagascar.* 1 vol. in-4, broché. 60 fr.

Harry Alis : *Nos Africains :* La mission Crampel, la mission Dybowski, la mission Monteil, la mission Mizon. 1 vol. in-8, contenant 150 gravures et 4 cartes, br. 12 fr.

Hocquard (Le Dr) : *Une campagne au Tonkin.* 1 vol. in-8 jésus contenant 247 gravures et 2 cartes, broché. 20 fr.

Hocquard (suite) : *L'Expédition de Madagascar*, journal de campagne. 1 vol. in-4 cont. 50 grav., br. 10 fr.

Hübner (Comte de) : *Promenade autour du monde* (1871). 1 vol. in-4 avec 316 grav., br. 50 fr.

Jaccaci : *Au pays de Don Quichotte.* 1 vol. in-8, illustré de 124 grav., par Daniel Vierge. 1 carte, broché. 40 fr.

Jephson (A.-J.-M.) : *Emin Pacha et la rébellion à l'Equateur.* 1 vol. in-8 avec 47 grav. et une carte. Broché. 10 fr.

Landon (Perceval), correspondant spécial du *Times* : *A Lhassa*, la ville interdite, Introduction du colonel Younghusband, commandant de l'expédition de 1903-1904. 1 vol. in-8 illustré de 24 pl. hors texte, broché. 20 fr.

Lenfant (Le commandant) : *Le Niger.* 1 vol. in-8 contenant 115 gravures et 1 carte, br. 12 fr.

— *La grande route du Tchad.* 1 vol. in-8 avec 115 grav. et 1 carte, broché. 12 fr.

— *Les découvertes des grandes sources du centre de l'Afrique.* 1 vol. in-8 avec 104 gravures et une carte en couleurs. Broché. 12 fr. Relié. 17 fr.

Lenz (Dr O.) : *Timbouctou.* Voyage au Maroc, au Sahara et au Soudan, ouvrage traduit de l'allemand par Pierre Lehautcour. 2 vol. avec 27 gravures et une carte, br. 15 fr.

Lumholtz : *Au pays des Cannibales.* Voyage d'exploration chez les indigènes de l'Australie orientale, traduit du norvégien par V. et W. Molard. 1 vol. in-8 jésus contenant 150 gravures et 2 cartes, broché. 15 fr.

Meyendorff (Baron et baronne Conrad de) : *L'Empire du Soleil*, Pérou et Bolivie. 1 vol. gr. in-8, avec 111 grav. et 12 planches en couleurs, broché. 15 fr. Relié. 22 fr.

Müntz (E.), de l'Institut : *Florence et la Toscane*. 1 vol. in-8 jésus, illustré de 300 gravures, br. 7 fr.

Nachtigal (Dr) : *Sahara et Soudan* : Tripolitaine, Fezzan, Tibesti, Kanem, Borkou et Bornou. 1 vol. in-8 avec 99 gravures et une carte, rel. 14 fr.

Nordenskiöld : *Voyage de la Vega autour de l'Asie et de l'Europe*. Ouvrage traduit du suédois, avec l'autorisation de l'auteur, par MM. Ch. Rabot et Ch. Lallemand. 2 vol. in-8 avec 293 gravures sur bois, 3 gravures sur acier et 18 cartes, brochés. 30 fr.

— *La seconde expédition suédoise au Grönland*, traduit du suédois par Ch. Rabot. 1 vol. in-8 avec 139 gravures et 5 cartes hors texte, broché. 15 fr.

Ollone (Le capitaine d'infanterie d') : *De la Côte d'Ivoire au Soudan et à la Guinée*. Mission Hostains-d'Ollone 1898-1900. 1 vol. in-8, avec 90 grav. et 2 cartes, br. 10 fr.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Peary (Comt) : *Plus près du Pôle*, 1 vol. in-8 avec 16 grav. et 1 carte, br. 12 fr. rel. 19 fr.

Peters (Dr) : *Au secours d'Emin Pacha*. 1 vol. in-8 jésus, illustré de 70 gravures et d'une carte, broché. 20 fr.

Piassetsky (P.) : *Voyage à travers la Mongolie et la Chine*. Ouvrage traduit du russe par Kuscinski. 1 vol. in-8 contenant 90 gravures et une carte, broché. 15 fr.

Prjévalski (N.) : *Mongolie et pays des Tangoutes*. Voyage de trois années dans l'Asie centrale. Ouvrage traduit du russe par G. Du Laurens. 1 vol. in-8 avec 42 gravures et 4 cartes, relié. 14 fr.

Reclus (Onésime) : *La terre à vol d'oiseau*. 1 volume in-8 jésus avec 616 gravures et 10 cartes, broché. 12 fr.

— *Le plus beau royaume sous le Ciel; notre belle France*. 1 vol. petit in-4 broché. 12 fr.

— *Algérie et Tunisie*. 1 vol. in-4 avec 200 gravures et cartes, broché, 8 fr. Relié. 13 fr.

Reclus (E. et O) : *L'Afrique australe*. 1 vol. petit in-4, avec 3 cartes en couleurs et 29 cartes en noir, br. 10 fr.

— *L'Empire du Milieu*, le climat, le sol, les races de la Chine. 1 vol. petit in-4 avec 3 cartes en couleurs et 25 cartes en noir, broché. 12 fr.

Roosevelt (Th.) : *Mes chasses en Afrique*. 1 vol. avec 48 planches de photographies. Broché. 15 fr.

Rousselet (L.) : *Au vieux pays de France*. Excursions dans le bassin de la Loire. 1 vol. in-8 jésus illust. de 137 grav. d'après des photogr., br. 3 fr.

Roux (Émile) : *Aux sources de l'Irraouaddi.* 1 vol. in-4 contenant 50 grav., broché. 7 fr. 50

Scott (Capitaine Robert) : *La Discovery au Pôle Sud.* 2 vol. in-8 jésus avec 160 gravures hors texte, brochés. 50 fr.

Serpa Pinto (le major) : *Comment j'ai traversé l'Afrique.* Ouvrage traduit sur l'édition anglaise et collationné avec le texte portugais par M. J. Belin de Launay. 2 vol. in-8 avec 160 grav. et 15 cartes, br. 20 fr.

Shackleton (F.-H.) : *Au cœur de l'Antarctique*, trad. et adaptation de Ch. Rabot. 1 vol. in-8 avec 12 planches en couleurs, 200 gravures en noir et 1 carte, cart. 12 fr. 50

Stanley (H.) : *Dans les ténèbres de l'Afrique.* Relation de la dernière expédition de H.-M. Stanley à la délivrance d'Emin Pacha, gouverneur de l'Equatoria. 2 vol. in-8 jésus avec 150 gravures sur bois et 3 cartes, brochés. 30 fr.

Sven-Hedin : *Trois ans de luttes aux déserts de l'Asie*, ouvrage traduit du suédois par Ch. Rabot. 1 vol. in-8 illustré de 104 grav., broché. 10 fr.

— *Le Tibet dévoilé*, trad. et adaptation de Ch. Rabot. 1 vol. grand in-8, avec 50 gravures, br. 15 fr. Relié. 20 fr.

Tyndale (Walter) : *L'Egypte d'hier et d'aujourd'hui.* 1 vol. in-8 avec 44 pl. en couleurs. Broché, 20 fr. Relié. 25 fr.

Vidal de la Blache : *La France*, tableau géographique. 1 vol. in-8 jésus, illustré de 170 gravures et cartes, br. 25 fr.

Vuillier (C.) : *La Sicile*, impressions du présent et du passé, illustrée par l'auteur. 1 vol. in-4 avec 300 grav., br. 30 fr.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Wey (F.) : *Rome, description et souvenirs;* 5e édition. 1 vol. in-4 avec 370 grav., br. 30 fr.

Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 3-11-1720.

COLLECTION

DES GUIDES JOANNE

LES VOLUMES SONT CARTONNÉS EN PERCALINE GAUFRÉE
ET CONTIENNENT
UN GRAND NOMBRE DE CARTES ET PLANS

I. GUIDES FORMAT IN-16

POUR LA FRANCE ET L'ÉTRANGER

France, Algérie et Tunisie

ITINÉRAIRE GÉNÉRAL DE LA FRANCE

16 VOLUMES, QUI SE VENDENT SÉPARÉMENT

Paris illustré (162 illustrations, 72 plans, tableaux et panoramas dont un grand plan de Paris). 1 vol. 5 »
Environs de Paris (16 cartes et 22 plans). 1 vol. . . 7 50
Auvergne (18 cartes et 15 plans). 1 vol. 7 50
Bourgogne, Morvan, Jura, Lyonnais (12 cartes et 19 plans). 1 vol. 7 50
Bretagne (16 cartes, 12 plans). 1 vol. 7 50
Cévennes (9 cartes, 11 plans). 1 vol. . . . . 5 »
Corse (7 cartes, 3 plans). 1 vol. . . . . 6 »
Dauphiné (10 cartes, 6 plans, 1 panorama). 1 vol. . . 10 »
La Loire (5 cartes, 10 plans). 1 vol. 7 50
De la Loire aux Pyrénées (56 cartes, 23 plans). 1 vol. 7 50
Nord, Champagne et Ardenne (12 cartes, 34 plans). 1 v. 7 50
Normandie (41 cartes, 24 plans). 1 vol. 7 50
Provence (10 cartes, 24 plans). 1 vol. . . . . 10 »
Pyrénées (15 cartes, 17 plans, 6 vues à vol d'oiseau et 8 panoramas). 1 vol. 7 50
Savoie (51 cartes, 6 plans, 2 panoramas). 1 vol. . . . 7 50
Vosges et Alsace (63 cartes, 14 plans). 1 v. . . . 7 50

Algérie et Tunisie (11 cartes, 23 plans). 1 vol. . . . 12 »

Guide du Voyageur en France, par RICHARD. 5 vol. brochés.

I. *Réseau de Paris-Lyon-Méditerranée* (Bourgogne, Morvan, Bourbonnais, Forez, Lyonnais, Franche-Comté, Bresse, Savoie, Dauphiné, Auvergne, Provence, Corse. — 5 cartes, 27 plans). 1 vol. . . . . 4 »

II. *Réseaux d'Orléans-Midi-État* (Orléanais, Touraine, Anjou, Poitou, Charentes, Vendée, Bordelais, Gascogne, Landes, Pyrénées, Périgord, Limousin, Cantal, Cévennes, Languedoc. — 4 cartes, 44 plans). 1 vol. . . . . 4 »

III. *Réseau de l'Ouest-Etat* (Normandie, Bretagne, Maine et Perche. — 3 cartes, 33 plans). 1 vol. . . . . 3 »

IV. *Réseau du Nord* (Picardie, Artois, Flandre, etc. — 1 carte, 13 plans). 1 vol. 2 50

V. *Réseau de l'Est* (Champagne, Ardennes, Lorraine, Vosges, Belfort, Alsace. — 2 cartes, 16 plans). 1 vol. 2 50

Étranger

Allemagne du Nord, Bains de Bohème, Danemark, Suède, Norvège. . . . . 10 »

Bavière, Tirol, Salzbourg et Vienne (32 plans, 6 cartes). 1 vol. . . . . 10 »

Belgique et Hollande (8 cartes, 36 plans). 1 vol. . . 7 50

Angleterre, Écosse, Irlande (19 cartes, 8 plans). 1 v. 7 50

Londres et ses Environs (36 plans, 6 cartes). 1 vol. 7 50

Espagne et Portugal (6 cartes, 50 plans). 1 vol. . . 10 »

Italie et Sicile (7 cartes, 72 plans). 1 vol. . . . . 10 »

Suisse (26 cartes, 15 plans, 4 panoramas). 1 vol. . . 7 50

De Paris à Constantinople (17 plans, 9 cartes, 1 panorama). 1 vol. . . . . 15 »

La Grèce (23 cartes, 46 plans, 25 illustrations). 1 vol. 15 »

Égypte (7 cartes, 104 plans, 54 illustrations et 28 tableaux synoptiques). 1 vol. . . . . 20 »

II. GUIDES DIAMANT

Format in-32, cartonné

Bretagne, les routes les plus fréquentées (11 cartes et 6 plans). 1 vol. . . . . 2 »

Normandie, les routes les plus fréquentées (9 cartes, 5 plans). . . . . 2 »

Paris (7 plans). 1 vol. 1 50

Paris en anglais. 1 vol. . . . . 2 »

Dauphiné et Savoie. 1 vol. 2 50

Pyrénées, les routes les plus fréquentées (1 carte, 7 plans). 1 vol. . . . . 2 »

Stations d'hiver (les) **de la Méditerranée** (7 cartes, 8 plans, 30 gravures). 1 vol. 3 50

Suisse, les routes les plus fréquentées (8 cartes, 5 plans). 1 vol. 2

III. MONOGRAPHIES

Format in-16, avec gravures et plans, broché.

PREMIÈRE SÉRIE A 50 CENTIMES

Arles et les Baux.
Lourdes.
Montpellier et ses environs.

DEUXIÈME SÉRIE A 1 FRANC

Aix-les-Bains, Chambéry et environs.
Ajaccio.
Alger.
Angers.
Arcachon.
Avignon, Orange, Carpentras, le Ventoux.
Bagnères-de-Bigorre.
Bagnères-de-Luchon.
Biarritz, Bayonne, St-Jean-de-Luz et environs.
Blois.
Bordeaux.
Boulogne.
Bruxelles et ses environs.
Caen, Bayeux et les environs.
Cannes Antibes, Grasse et environs.
Carcassonne.
Cauterets et ses environs.
Chamonix et la vallée de Chamonix.
Chantilly, Senlis et environs.
Chartres.
Châtel-Guyon et Riom.
Clermont-Ferrand. Royat, Thiers, Issoire et Pontgibaud.
Compiègne et Pierrefonds.
Contrexéville, Vittel, Martigny, Bourbonne-les-Bains.
Dax.
Dieppe et le Tréport.
Dijon, Alesia et Beaume.
Eaux-Bonnes (Les).
Evian, Thonon.
Fontainebleau et la Forêt.
Genève et ses environs.
Géradmer.
Grenoble; Mirage, Allevard.
La Rochelle, Rochefort, Fouras.
Le Havre.
Lyon.
Marseille.
Menton.
Le Mont-Dore et la Bourboule.
Le Mont Saint-Michel.
Musées de Paris.
Nancy.
Nantes.
Nice, Beaulieu, Monaco et environs.
Nimes.
Orléans et ses environs.
Pau.
Plombières, Bains, Luxeuil et Bussang.
Poitiers.
Reims.
Rouen.
Royan
Saint-Malo, Dinard.
St-Raphaël et l'Esterel.
Saint-Sébastien et ses environs.
Toulon, Hyères et les Maures.
Toulouse.
Tours.
Trouville et ses environs.
Tunis et ses environs.
Versailles.
Vichy.

Monographies en anglais :
Aix-les-Bains. — Biarritz. — Cannes. — Menton. — Nice. — Pau. — Rouen.
Monographies en allemand : Menton. — Nice.

TROISIÈME SÉRIE A PRIX DIVERS

Paris en huit jours. 1 vol.	3 »
Le même ouvrage en anglais.	3 50
Le même ouvrage en allemand.	5 »
Les Châteaux de la Loire. In-16, cart.	2 »
Le même ouvrage en anglais, in-16, cart.	3 »
La Route des Châteaux de la Loire. In-16, cart.	1 »
La Côte d'Azur. In-16, cart.	5 »
La Forêt-Noire et les bords du Rhin. In-16, cart	4 »
Le même ouvrage en allemand	5 »
Grand-Duché de Luxembourg. In-16, cart.	2 »
Iles anglaises de la Manche. In-16, cart.	2 »
Rome et ses environs. In-16, cart.	4 »
Le Caire et ses environs. 1 carte, 26 plans, 33 grav. In-16, cart.	5 »
Le même ouvrage, en anglais, in-16, cart.	5 »

JOANNE (P.) : **Géographies départementales de la France et de l'Algérie.** 88 vol. in-16 cart. :

La description de chaque département, accompagnée d'une carte et de gravures, et suivie d'un dictionnaire alphabétique des communes, se vend séparément. . . . . 1 »

Le département de *la Seine*. Un vol. 1 50

L'*Algérie*. Un vol. 1 50

IV. CARTES ET PLANS POUR LES VOYAGEURS

Cartes départementales de la France et de l'Algérie, par *P. Joanne*. 88 cartes en couleurs, pliées et cartonnées format de poche, chaque carte. . 30 c.

Cartes départementales de la France au 200 000e, imprimés en couleurs format 60×80 chaque carte pliée avec couverture. . . . . 60 c.
Montée avec baguette métal. . . . . 75 c.

Plan de Paris, imprimé en couleurs, plié et cart. . 2 »

Le même, collé sur toile, plié et cartonné ou avec gorge et rouleau. 4 50

Plan de Paris divisé en 12 coupures, in-8 cart. . 2 »

Carte de France, dressée sous la direction de M. *Vivien de Saint-Martin*, à l'échelle de 1/1 250 000, indiquant le relief du sol, les voies de communication, les chemins de fer, les routes et canaux, les divisions administratives, etc. 1 feuille. . . . 3 »
La même carte, montée avec gorge et rouleau. . 5 »

Nouvelle Carte de France au 1/100 000, dressée par le service vicinal, par ordre du Ministre de l'Intérieur. 587 feuilles en couleurs. Chaque feuille. . 80 c.
Chaque feuille pliée et cartonnée. 1 05

Carte de France extraite de l'*Atlas de Géographie moderne* de Schrader, une feuille en coul. (63×90). 2 »
Pliée et cartonnée. . . . . 3 »

Carte des Chemins de fer français, avec l'indication de toutes les stations, les buffets, etc., pliée et cart. 1 50

Carte des environs de Paris, au 100 000e, collée sur toile et pliée. . . . . 3 »

Carte des environs de Paris (est), pliée et cartonnée. 1 05

Carte des environs de Paris (ouest), pliée et cart. . . 1 95

Cent kilomètres autour de Paris, à l'usage des Touristes, Automobilistes, Cyclistes, etc. Cartes routières au 100 000e, accompagnées d'un index descriptif des principales localités. 2 vol. in-8° long, cart. Chaque volume 3 50
Région de l'Ouest. 30 cartes ; | Région de l'Est. 30 cartes.

Carte des environs de Paris, au 400 000e dans un rayon de 80 kilomètres, à l'usage des Cyclistes et des Automobilistes, par MM. *F. Schrader et Anthoine*, pliée. 1 »

Environs de Paris, 4 cartes réglées par Becherel, pliées et cart. . . . . 4 »

Carte de la Forêt de Fontainebleau et de ses environs, pliée et cartonnée. 1 05

Carte de Saint-Malo et de ses environs, pliée et cart. 2 50
Ces dernières cartes sont extraites de la carte de France au 1/100 000 dressée par le service vicinal, sous la direction de M. Anthoine, ingénieur.

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 3-11-1720.

University of British Columbia Library

DUE DATE

FORM NO. ET-6

UNIVERSITY OF B.C. LIBRARY
3 9424 02223 1697